VIE
DE
VOLTAIRE,
PAR M. LE MARQUIS
DE CONDORCET;
SUIVIE DES
MÉMOIRES DE VOLTAIRE,
Ecrits par lui-même.

TOME SECOND.



LONDRES.

M. DCC. XCI.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

MÉMOIRES

POUR SERVIR A LA VIE

DE

M. DE VOLTAIRE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

NOUS imprimons ici ces mémoires ſinguliers, dont une partie ſeulement a été refondue dans le *Commentaire hiſtorique ſur les œuvres de l'auteur de la Henriade.* (*)

Voltaire les commença peu de temps après l'aventure de Francfort, & enſuite les abandonna. Il eſt même très-vraiſemblable qu'il les avait oubliés, & que même longtemps avant de mourir, il n'avait plus l'idée de les laiſſer après lui.

Une copie trouvée dans ſes papiers, fut imprimée quelque temps après ſa mort; elle fut lue par *Frédéric*, qui parut inſenſible à ce qu'elle renfermait d'injurieux, ſans

(*) Mélanges littéraires, tome II.

doute parce que ſa raiſon lui fit apercevoir que les traits lancés contre ſon avarice, ſa dureté, & ſes prétentions poétiques, paraiſſant renfermer tout ce qu'un ſentiment de vengeance avait pu raſſembler contre lui, donnaient plus de poids à ce qu'on diſait, dans le même ouvrage, de ſon génie & de ſon courage.

Ces mémoires aſſurent en effet au roi de Pruſſe tout ce qu'ils ne lui ôtent point; & dans ce ſens, les ſatires dont les auteurs ſont inſtruits, & reſpectent les vraiſemblances, ſervent ſouvent plus la renommée de ceux qui en ſont l'objet, qu'un ſilence qui permet quelquefois aux imputations du vulgaire de s'accréditer, & expoſe les hiſtoriens à devenir l'écho des calomnies populaires.

MÉMOIRES.

J'ÉTOIS las de la vie oisive & turbulente de Paris, de la foule des petits-maîtres, des mauvais livres imprimés avec approbation & privilége du roi, des cabales des gens de lettres, des bassesses & du brigandage des misérables qui déshonoraient la littérature. Je trouvai, en 1733, une jeune dame qui pensait à peu près comme moi, & qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne, pour y cultiver son esprit, loin du tumulte du monde: c'était madame la marquise *du Châtelet*, la femme de France qui avait le plus de disposition pour toutes les sciences.

Son père, le baron de *Breteuil*, lui avait fait apprendre le latin qu'elle possédait comme madame *Dacier*; elle savait par cœur les plus beaux morceaux

d'*Horace*, de *Virgile* & de *Lucrèce*; tous les ouvrages philofophiques de *Cicéron* lui étaient familiers. Son goût dominant était pour les mathématiques & pour la métaphyfique. On a rarement uni plus de juftefle d'efprit, & plus de goût, avec plus d'ardeur de s'inftruire; elle n'aimait pas moins le monde, & tous les amufemens de fon âge & de fon fexe. Cependant elle quitta tout pour aller s'enfevelir dans un château délabré fur les frontières de la Champagne & de la Lorraine, dans un terrain très-ingrat & très-vilain. Elle embellit ce château, qu'elle orna de jardins affez agréables. J'y bâtis une galerie; j'y formai un très-beau cabinet de phyfique. Nous eûmes une bibliothèque nombreufe. Quelques favans vinrent philofopher dans notre retraite. Nous eûmes deux ans entiers le célèbre *Kœnig*, qui eft mort profeffeur à la Haie, & bibliothécaire de madame la princeffe d'*Orange*. *Maupertuis* vint avec *Jean Bernoulli*; & dès lors

Maupertuis, qui était né le plus jaloux des hommes, me prit pour l'objet de cette paſſion qui lui a été toujours très-chère.

J'enſeignai l'anglais à madame *du Châtelet*, qui au bout de trois mois le ſut auſſi bien que moi, & qui liſait également *Locke*, *Newton* & *Pope*. Elle apprit l'italien auſſi vîte; nous lûmes enſemble tout *le Taſſe* & tout *l'Arioſte*. De ſorte que quand *Algarotti* vint à Cirey, où il acheva ſon *Neutonianiſmo per le dame*, il la trouva aſſez ſavante dans ſa langue pour lui donner de très-bons avis dont il profita. *Algarotti* était un Vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche; il voyageait dans toute l'Europe, ſavait un peu de tout, & donnait à tout de la grace.

Nous ne cherchions qu'à nous inſtruire dans cette délicieuſe retraite, ſans nous informer de ce qui ſe paſſait dans le reſte du monde. Notre plus grande attention ſe tourna long-temps du côté de *Leibnitz*

& de *Newton*. Madame *du Châtelet* s'attacha d'abord à *Leibnitz*, & développa une partie de son systême dans un livre très-bien écrit, intitulé : *Institutions de physique*. Elle ne chercha point à parer cette philosophie d'ornemens étrangers : cette afféterie n'entrait point dans son caractère mâle & vrai. La clarté, la précision & l'élégance composaient son style. Si jamais on a pu donner quelque vraisemblance aux idées de *Leibnitz*, c'est dans ce livre qu'il la faut chercher. Mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarrasser de ce que *Leibnitz* a pensé.

Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les systêmes, & s'attacha aux découvertes du grand *Newton*. Elle traduisit en français tout le livre des principes mathématiques ; & depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses connaissances, elle ajouta à ce livre que si peu de gens entendent, un commentaire algébrique qui n'est pas davantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairault*, l'un

de nos meilleurs géomètres, a revu exactement ce commentaire. On en a commencé une édition ; il n'eſt pas honorable pour notre ſiècle qu'elle n'ait pas été achevée.

Nous cultivions à Cirey tous les arts. J'y compoſai Alzire, Mérope, l'Enfant prodigue, Mahomet. Je travaillai pour elle à un Eſſai ſur l'hiſtoire générale depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours : je choiſis cette époque de *Charlemagne*, parce que c'eſt celle où *Boſſuet* s'eſt arrèté, & que je n'oſais toucher à ce qui avait été traité par ce grand homme. Cependant elle n'était pas contente de l'Hiſtoire univerſelle de ce prélat. Elle ne la trouvait qu'éloquente ; elle était indignée que preſque tout l'ouvrage de *Boſſuet* roulât ſur une nation auſſi mépriſable que celle des Juifs.

Après avoir paſſé ſix années dans cette retraite, au milieu des ſciences & des arts, il fallut que nous allaſſions à Bruxelles, où la maiſon *du Châtelet* avait

depuis long-temps un procès considérable contre la maison de *Honsbrouk*. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illustre & infortuné grand-pensionnaire de *Witt*, qui était premier président de la chambre des comptes. Il avait une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me servit beaucoup pour l'Histoire générale; mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & qui me fut plus sensible : j'accommodai le procès pour lequel les deux maisons se ruinaient en frais depuis soixante ans. Je fis avoir à M. le marquis *du Châtelet* deux cents vingt mille livres, argent comptant; moyennant quoi, tout fut terminé.

Lorsque j'étois encore à Bruxelles, en 1740, le gros roi de Prusse *Frédéric-Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec moi

depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques. Le père était un véritable Vandale, qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent, & à entretenir à moins de frais qu'il se pouvait, les plus belles troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse, laquelle avait mangé bien vîte le peu d'argent qu'elle en avait tiré; & la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts sur la consommation. Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs & juges; de façon que quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait son habit de juge, & condamnait le délinquant au double. Il faut observer que,

quand ce même juge ne payait pas le roi, le dernier du mois, il était lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres du roi, ou avait-il commis quelque autre faute, il fallait payer une amende. Une fille fesait-elle un enfant, il fallait que la mère, ou le père, ou les parens donnassent de l'argent au roi pour la façon.

Madame la baronne de *Knipausen*, la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-dire qui possédait sept à huit mille livres de rente, fut accusée d'avoir mis au monde un sujet du roi dans la seconde année de son veuvage : le roi lui écrivit de sa main que, pour sauver son honneur, elle envoyât sur-le-champ trente mille livres à son trésor ; elle fut obligée de les emprunter, & fut ruinée.

Il avait un ministre à la Haie, nommé *Luicius* : c'était assurément de tous les ministres

ministres des têtes couronnées, le plus mal payé ; ce pauvre homme, pour se chauffer, fit couper quelques arbres dans le jardin d'Hons-lardik, appartenant pour lors à la maison de Prusse ; il reçut bientôt après, des dépêches du roi son maître, qui lui retenaient une année d'appointemens. *Luicius* désespéré se coupa la gorge avec le seul rasoir qu'il eût : un vieux valet vint à son secours, & lui sauva malheureusement la vie. J'ai retrouvé depuis son Excellence à la Haie, & je lui ai fait l'aumône à la porte du palais nommé *la vieille cour ;* palais appartenant au roi de Prusse, & où ce pauvre ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est une république en comparaison du despotisme exercé par *Frédéric-Guillaume.* C'est par ces moyens qu'il parvint, en vingt-huit ans de règne, à entasser dans les caves de son palais de Berlin environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se

donna le plaiſir de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent maſſif, dans leſquels l'art ne ſurpaſſait pas la matière. Il donna auſſi à la reine ſa femme, en compte, un cabinet dont tous les meubles étaient d'or, juſqu'aux pommeaux des pelles & pincettes, & juſqu'aux cafetières.

Le monarque ſortait à pied de ce palais, vêtu d'un méchant habit de drap bleu, à boutons de cuivre, qui lui venait à la moitié des cuiſſes ; & quand il achetait un habit neuf, il feſait ſervir ſes vieux boutons. C'eſt dans cet équipage que ſa majeſté, armée d'une groſſe canne de ſergent, feſait tous les jours la revue de ſon régiment de géans. Ce régiment était ſon goût favori & ſa plus grande dépenſe. Le premier rang de ſa compagnie était compoſé d'hommes dont le plus petit avait ſept pieds de haut ; il les feſait acheter aux bouts de l'Europe & de l'Aſie. J'en vis encore quelques-uns après ſa mort. Le roi ſon fils, qui

aimait les beaux hommes, & non les grands hommes, avait mis ceux-ci chez la reine sa femme en qualité d'édukes. Je me souviens qu'ils accompagnerent un vieux carrosse de parade qu'on envoya au-devant du marquis de *Beauvau* qui vint complimenter le nouveau roi au mois de novembre 1740. Le feu roi *Frédéric - Guillaume*, qui avait autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de son père, n'avait pu se défaire de cet énorme carrosse dédoré. Les édukes qui étaient aux portières pour le soutenir, en cas qu'il tombât, se donnaient la main par-dessus l'impériale.

Quand *Frédéric-Guillaume* avait fait sa revue, il allait se promener par la ville; tout le monde s'enfuyait au plus vîte: s'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son temps dans la rue: *Va-t-en chez toi, gueuse; une honnête femme doit être dans son ménage.* Et il accompagnait cette remontrance, ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de

pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'eft ainfi qu'il traitait auffi les miniftres du faint évangile, quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger fi ce Vandale était étonné & fâché d'avoir un fils plein d'efprit, de graces, de politeffe & d'envie de plaire, qui cherchait à s'inftruire, & qui fefait de la mufique & des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu : le prince jouait-il de la flûte, le père caffait la flûte, & quelquefois traitait fon Alteffe royale comme il traitait les dames & les prédicans à la parade.

Le prince, laffé de toutes les attentions que fon père avait pour lui, réfolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, fans bien favoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier général ou d'un marchand anglais. Il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit*, devaient l'accompagner. *Kat* était le fils unique d'un brave officier général. *Keit* était gendre de cette même baronne de *Knipausen*, à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étaient déterminés; le père fut informé de tout; on arrêta en même temps le prince & ses deux compagnons de voyage. Le roi crut d'abord que la princesse *Guillemine* sa fille, qui depuis a épousé le prince margrave de Bareith, était du complot; & comme il était expéditif en fait de justice, il la jeta, à coups de pieds, par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine mère, qui se trouva à cette expédition dans le temps que *Guillemine* allait faire le saut, la retint à peine par ses jupes. Il en resta à la princesse une contusion au-dessous du teton gauche, qu'elle a conservée toute sa vie comme une marque des sentimens paternels, & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer.

Le prince avait une eſpèce de maîtreſſe, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Potſdam. Elle jouait du claveſſin aſſez mal ; le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle, mais il ſe trompait ; ſa vocation n'était pas pour le ſexe. Cependant, comme il avait fait ſemblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiſelle le tour de la place de Potſdam, conduite par le bourreau qui la fouettait ſous les yeux de ſon fils.

Après l'avoir régalé de ce ſpectacle, il le fit transférer à la citadelle de Cuſtrin, ſituée au milieu d'un marais. C'eſt là qu'il fut enfermé ſix mois, ſans domeſtiques, dans une eſpèce de cachot ; & au bout de ſix mois on lui donna un ſoldat pour le ſervir. Ce ſoldat, jeune, beau, bien fait, & qui jouait de la flûte, ſervit en plus d'une manière à amuſer le priſonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis ſa fortune. Je l'ai vu à la fois valet-de-chambre & premier miniſtre, avec

toute l'infolence que ces deux poftes peuvent infpirer.

Le prince était depuis quelques femaines dans fon château de Cuftrin, lorfqu'un vieil officier, fuivi de quatre grenadiers, entra dans fa chambre, fondant en larmes. *Frédéric* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers, qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de fon ami *Kat* fur un échafaud dreffé immédiatement fous la croifée. Il tendit la main à *Kat*, & s'évanouit. Le père était préfent à ce fpectacle, comme il l'avait été à celui de la fille fouettée.

Quant à *Keit*, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le roi dépêcha des foldats pour le prendre : il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal, où il demeura jufqu'à la mort du clément *Frédéric-Guillaume.*

Le roi n'en voulait pas demeurer là.

Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait qu'il avait trois autres garçons, dont aucun ne fesait des vers, & que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarowitz fils ainé du czar *Pierre I.*

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines & humaines, qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager. Mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie. En tout cas son autorité paternelle aurait suffi. L'empereur *Charles VI*, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'Empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le comte de *Sekendorff* au père, pour lui faire les plus sérieuses remontrances. Le comte de *Sekendorff*, que j'ai vu depuis en Saxe, où il s'est retiré, m'a juré qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au prince.

C'eſt ce même *Sekendorff* qui a commandé les armées de Bäviere, & dont le prince, devenu roi de Pruſſe, fait un portrait affreux dans l'hiſtoire de ſon père, qu'il a inſérée dans une trentaine d'exemplaires des *Mémoires de Brandebourg.* (*) Après cela, ſervez les princes, & empêchez qu'on ne leur coupe la tête.

Au bout de dix-huit mois, les ſollicitations de l'empereur & les larmes de la reine de Pruſſe obtinrent la liberté du prince héréditaire, qui ſe mit à faire des vers & de la muſique plus que jamais. Il liſait *Leibnitz*, & même *Wolf* qu'il appelait un compilateur de fatras, & il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les ſciences à la fois.

Comme ſon père lui accordait peu de part aux affaires, & que même il n'y avait point d'affaires dans ce pays, où

(*) J'ai donné à l'électeur Palatin l'exemplaire dont le roi de Pruſſe m'avait fait préſent.

tout confiftait en revues, il employa fon loifir à écrire aux gens de lettres de France qui étaient un peu connus dans le monde. Le principal fardeau tomba fur moi. C'était des lettres en vers; c'était des traités de métaphyfique, d'hiftoire, de politique. Il me traitait d'homme divin: je le traitais de *Salomon*. Les épithètes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques-unes de ces fadaifes dans le recueil de mes œuvres; & heureufement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écritoire de *Martin*; il eut la bonté de me faire préfent de quelques colifichets d'ambre. Et les beaux efprits des cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur, que ma fortune était faite.

Un jeune Courlandais, nommé *Keyferling*, qui fefait auffi des vers français, tant bien que mal, & qui en conféquence était alors fon favori, nous fut dépêché à Cirey des frontières de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête; je fis une

belle illumination, dont les lumières dessinaient les chiffres & le nom du prince royal, avec cette devise: *L'espérance du genre humain.* Pour moi, si j'avais voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étais très en droit; car on m'écrivait *mon cher ami*, & on me parlait souvent, dans les dépêches, des marques solides d'amitié qu'on me destinait quand on serait sur le trône. Il y monta enfin lorsque j'étais à Bruxelles; & il commença par envoyer en France en ambassade extraordinaire un manchot nommé *Camas*, ci-devant français refugié, & alors officier dans ses troupes. Il disait qu'il y avait un ministre de France à Berlin, à qui il manquait une main, & que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un ambassadeur qui n'avait qu'un bras. *Camas*, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme qu'il avait fait son page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chez moi; qu'il me priait de me rendre

chez lui fur l'heure, & qu'il avait le plus grand & le plus magnifique préfent à me faire de la part du roi fon maître. Courez vîte, dit madame *du Châtelet*; on vous envoie fûrement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai l'ambaffadeur qui pour toute valife avait derrière fa chaife un quartant de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuifai en proteftations d'étonnement & de reconnaiffance fur les marques liquides des bontés de fa majefté, fubftituées aux folides dont elle m'avait flatté, & je partageai le quartant avec *Camas*.

Mon *Salomon* était alors à Strasbourg. La fantaifie lui avait pris, en vifitant fes longs & étroits états qui allaient depuis Gueldres jufqu'à la mer Baltique, de voir incognito les frontières & les troupes de France.

Il fe donna ce plaifir dans Strasbourg fous le nom du comte *du Four*, riche feigneur de Boheme. Son frère le prince royal,

royal, qui l'accompagnait, avait pris aussi son nom de guerre; & *Algarotti*, qui s'était déjà attaché à lui, était le seul qui ne fût pas en masque.

Le roi m'envoya à Bruxelles une relation de son voyage, moitié prose & moitié vers, dans un goût approchant de *Bachaumont* & de *Chapelle*; c'est-à-dire, autant qu'un roi de Prusse peut en approcher. Voici quelques endroits de sa lettre:

« Après des chemins affreux, nous avons trouvé des gîtes plus affreux encore.

Car des hôtes intéressés,
De la faim nous voyant pressés,
D'une façon plus que frugale,
Dans une chaumière infernale,
En nous empoisonnant, nous voloient nos écus.
O siècle différent du temps de Lucullus!

Des chemins affreux, mal nourris, mal abreuvés; ce n'était pas tout: nous essuyâmes encore bien des accidens; &

il faut assurément que notre équipage ait un air bien singulier, puisqu'en chaque endroit où nous passâmes, on nous prit pour quelque chose d'autre.

Les uns nous prenaient pour des rois;
D'autres, pour des filous courtois;
D'autres, pour gens de connaissance.
Par fois le peuple s'attroupait,
Entre les yeux nous regardait
En badauds curieux, remplis d'impertinence.

Le maître de la poste de Kehl nous ayant assuré qu'il n'y avait point de salut sans passe-port, & voyant que le cas nous mettait dans la nécessité absolue d'en faire nous-mêmes, ou de ne point entrer à Strasbourg, il fallut prendre le premier parti; à quoi les armes prussiennes que j'avais sur mon cachet, nous secondèrent merveilleusement.

Nous arrivâmes à Strasbourg, & le corsaire de la douane & le visiteur parurent contens de nos preuves.

Ces scélérats nous épiaient;
D'un œil le passe-port lisaient,

De l'autre lorgnaient notre bourſe.
L'or, qui toujours fut de reſſource,
Par lequel Jupin jouiſſait
De Danaé qu'il careſſait ;
L'or, par qui Céſar gouvernait
Le monde, heureux ſous ſon empire ;
L'or, plus dieu que Mars & l'Amour ;
Ce même or ſut nous introduire
Le ſoir dans les murs de Strasbourg. „

On voit par cette lettre, qu'il n'était pas encore devenu le meilleur de nos poëtes, & que ſa philoſophie ne regardait pas avec indifférence le métal dont ſon père avait fait proviſion.

De Strasbourg il alla voir ſes états de la baſſe Allemagne, & me manda qu'il viendrait *incognito* me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une belle maiſon ; mais étant tombé malade dans le petit château de Meuſe, à deux lieues de Clèves, il m'écrivit qu'il comptait que je ferais les avances. J'allai donc lui préſenter mes profonds hommages. *Maupertuis*, qui avait déjà ſes vues, & qui était poſſédé de la rage d'être préſident

d'une académie, s'était préſenté de lui-même, & logeait avec *Algarotti* & *Keyſerling* dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un ſoldat pour toute garde. Le conſeiller privé *Rambonet*, miniſtre d'état, ſe promenait dans la cour en ſoufflant dans ſes doigts. Il portait de grandes manchettes de toile, ſales, un chapeau troué, une vieille perruque de magiſtrat, dont un côté entrait dans une de ſes poches, & l'autre paſſait à peine l'épaule. On me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'état importante; & cela était vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de ſa Majeſté. Il n'y avait que les quatre murailles. J'apperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat, de deux pieds & demi de large, ſur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu: c'était le roi qui ſuait & qui tremblait ſous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence,

&commençai la connaiſſance par lui tâter le pouls, comme ſi j'avais été ſon premier médecin. L'accès paſſé, il s'habilla, & ſe mit à table. *Algarotti*, *Keyſerling*, *Maupertuis*, & le miniſtre du roi auprès des Etats-Généraux, nous fûmes du ſouper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, & des androgynes de *Platon*.

Le conſeiller *Rambonet* était, pendant ce temps-là, monté ſur un cheval de louage : il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liége, où il inſtrumenta au nom du roi ſon maître, tandis que deux mille hommes des troupes de Véſel mettaient la ville de Liége à contribution. Cette belle expédition avait pour prétexte quelques droits que le roi prétendait ſur un fauxbourg. Il me chargea même de travailler à un manifeſte, & j'en fis un, tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un roi, avec qui je ſoupais & qui m'appelait ſon ami, ne dût avoir toujours raiſon. L'affaire s'ac-

commoda bientôt, moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids, & qui servirent à l'indemniser des frais de son voyage de Strasbourg, dont il s'était plaint dans sa poétique lettre.

Je ne laissai pas de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit, des graces; & de plus il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire, ce sont nous autres gens de lettres qui flattons les rois; celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'abbé *Desfontaines* & d'autres gredins me diffamaient dans Paris, au moins une fois la semaine.

Le roi de Prusse, quelque temps avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de *Machiavel*. Si *Machiavel* avait eu un prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui. Mais le prince royal n'y avait pas entendu tant de finesse. Il avait écrit de bonne

foi dans le temps qu'il n'était pas encore fouverain, & que fon père ne lui fefait pas aimer le pouvoir defpotique. Il louait alors de tout fon cœur la modération, la juftice; & dans fon enthoufiafme, il regardait toute ufurpation comme un crime. Il m'avait envoyé fon manufcrit à Bruxelles, pour le corriger & le faire imprimer; & j'en avais déjà fait préfent à un libraire de Hollande, nommé *Van Duren*, le plus infigne fripon de fon efpèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'*Anti-Machiavel*, tandis que le roi de Pruffe, qui avait cent millions dans fes coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois par la main du confeiller *Rambonet*. Je jugeai que mon *Salomon* ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laiffé foixante & fix mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes: il les augmentait, & paraiffait avoir envie de s'en fervir à la première occafion.

Je lui repréfentai qu'il n'était peut-

être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le temps même qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service; mais le libraire demanda tant d'argent, que le roi, qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien, que de payer pour ne l'être pas.

Lorsque j'étais en Hollande, occupé de cette besogne, l'empereur *Charles VI* mourut, au mois d'octobre 1740, d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie; & ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que *Frédéric II*, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de *Machiavel*, que le prince royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans sa tête le projet de son invasion en Silésie, il ne m'appela pas moins à sa cour.

Je lui avais déjà signifié que je ne pou-

vais m'établir auprès de lui, que je devais préférer l'amitié à l'ambition, que j'étais attaché à madame *du Châtelet*, & que philosophe pour philosophe, j'aimais mieux une dame qu'un roi.

Il approuvait cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'octobre. Le cardinal de *Fleuri* m'écrivit une longue lettre, pleine d'éloges pour l'*Anti-Machiavel* & pour l'auteur; je ne manquai pas de la lui montrer. Il rassemblait déjà ses troupes, sans qu'aucun de ses généraux, ni ses ministres, pût pénétrer son dessein. Le marquis de *Beauvau*, envoyé auprès de lui pour le complimenter, croyait qu'il allait se déclarer contre la France en faveur de *Marie-Thérèse*, reine de Hongrie & de Boheme, fille de *Charles VI*; qu'il voulait appuyer l'élection à l'Empire de *François de Lorraine*, grand-duc de Toscane, époux de cette reine; qu'il pouvait y trouver de grands avantages.

Je devais croire plus que perſonne, qu'en effet le nouveau roi de Pruſſe allait prendre ce parti ; car il m'avait envoyé, trois mois auparavant, un écrit politique de ſa façon, dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle & la déprédatrice de l'Allemagne. Mais il était dans ſa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il diſait & de ce qu'il écrivait, non par diſſimulation, mais parce qu'il écrivait & parlait avec une eſpèce d'enthouſiaſme, & agiſſait enſuite avec une autre.

Il partit au 15 de décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Siléſie, à la tête de trente mille combattans, bien pourvus de tout, & bien diſciplinés ; il dit au marquis de *Beauvau*, en montant à cheval : *Je vais jouer votre jeu ; ſi les as me viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'hiſtoire de cette conquête ; il me l'a montrée toute entière. Voici un des articles curieux du début

de ces annales ; j'eus ſoin de le tranſcrire de préférence, comme un monument unique.

Que l'on joigne à ces conſidérations, des troupes toujours prêtes d'agir, mon épargne bien remplie, & la vivacité de mon caractère ; c'étaient les raiſons que j'avais de faire la guerre à Marie-Théréſe, reine de Boheme & d'Hongrie. Et quelques lignes enſuite, il y avait ces propres mots : *L'ambition, l'intérêt, le deſir de faire parler de moi, l'emportèrent, & la guerre fut réſolue.*

Depuis qu'il y a des conquérans, ou des eſprits ardens qui ont voulu l'être, je crois qu'il eſt le premier qui ſe ſoit ainſi rendu juſtice. Jamais homme peut-être n'a plus ſenti la raiſon, & n'a plus écouté ſes paſſions. Ces aſſemblages de philoſophie & de déréglemens d'imagination ont toujours compoſé ſon caractère.

C'eſt dommage que je lui aie fait retrancher ce paſſage quand je corrigeai depuis tous ſes ouvrages : un aveu ſi rare

devait paſſer à la poſtérité, & ſervir à faire voir ſur quoi ſont fondées preſque toutes les guerres. Nous autres gens de lettres, poëtes, hiſtoriens, déclamateurs d'académie, nous célébrons ces beaux exploits : & voilà un roi qui les fait, & qui les condamne.

Ses troupes étaient déjà en Siléſie, quand le baron de *Gotter*, ſon miniſtre à Vienne, fit à *Marie-Thérèſe* la propoſition incivile de céder de bonne grace au roi électeur ſon maître, les trois quarts de cette province; moyennant quoi, le roi de Pruſſe lui prêterait trois millions d'écus, & ferait ſon mari empereur.

Marie-Thérèſe n'avait alors ni troupes, ni argent, ni crédit; & cependant elle fut inflexible. Elle aima mieux riſquer de tout perdre que de fléchir ſous un prince qu'elle ne regardait que comme le vaſſal de ſes ancêtres, & à qui l'empereur ſon père avait ſauvé la vie. Ses généraux raſſemblèrent à peine vingt mille hommes; ſon maréchal *Neuperg*, qui

qui les commandait, força le roi de Pruſſe de recevoir la bataille ſous les murs de Neiſs, à Molwitz. La cavalerie pruſſienne fut d'abord miſe en déroute par la cavalerie autrichienne; & dès le premier choc, le roi qui n'était pas encore accoutumé à voir des batailles, s'enfuit juſqu'à Opeleim, à douze grandes lieues du champ où l'on ſe battait. *Maupertuis*, qui avait cru faire une grande fortune, s'était mis à ſa ſuite dans cette campagne, s'imaginant que le roi lui ferait au moins fournir un cheval. Ce n'était pas la coutume du roi. *Maupertuis* acheta un âne deux ducats, le jour de l'action, & ſe mit à ſuivre ſa Majeſté ſur ſon âne du mieux qu'il put. Sa monture ne put fournir ſa courſe; il fut pris & dépouillé par les houſards.

Frédéric paſſa la nuit, couché ſur un grabat dans un cabaret de village près de Ratibor, ſur les confins de la Pologne. Il était déſeſpéré, & ſe croyait réduit à traverſer la moitié de la Pologne pour

rentrer dans le nord de ses états, lorsqu'un de ses chasseurs arriva du camp de Molwitz, & lui annonça qu'il avait gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide-de-camp. La nouvelle était vraie. Si la cavalerie prussienne était mauvaise, l'infanterie était la meilleure de l'Europe. Elle avait été disciplinée pendant trente ans par le vieux prince d'*Anhalt*. Le maréchal de *Schwerin* qui la commandait, était un élève de *Charles XII*; il gagna la bataille aussi-tôt que le roi de Prusse se fut enfui. Le monarque revint le lendemain, & le général vainqueur fut à peu près disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey. Je passais les hivers à Paris, où j'avais une foule d'ennemis; car m'étant avisé d'écrire, long-temps auparavant, l'Histoire de *Charles XII*, de donner plusieurs pièces de théatre, de faire même un poëme épique, j'avais comme de raison pour persécuteurs tous

ceux qui se mêlaient de vers & de prose. Et comme j'avais même poussé la hardiesse jusqu'à écrire sur la philosophie, il fallait bien que les gens qu'on appelle *dévots*, me traitassent d'athée, selon l'ancien usage.

J'avais été le premier qui eût osé développer à ma nation les découvertes de *Newton*, en langage intelligible. Les préjugés cartésiens, qui avaient succédé en France aux préjugés péripatéticiens, étaient alors tellement enracinés, que le chancelier d'*Aguesseau* regardait comme un homme ennemi de la raison & de l'état, quiconque adoptait des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner de privilége pour l'impression des Elémens de la philosophie de *Newton*.

J'étais grand admirateur de *Locke* : je le regardais comme le seul métaphysicien raisonnable; je louai sur-tout cette retenue si nouvelle, si sage en même temps, & si hardie, avec laquelle il dit que

nous n'en faurons jamais affez par les lumières de notre raifon, pour affirmer que DIEU ne peut accorder le don du fentiment & de la penfée à l'être appelé *matière.*

On ne peut concevoir avec quel acharnement & avec quelle intrépidité d'ignorance, on fe déchaîna contre moi fur cet article. Le fentiment de *Locke* n'avait point fait de bruit en France auparavant, parce que les docteurs lifaient S. *Thomas* & *Quefnel*, & que le gros du monde lifait des romans. Lorfque j'eus loué *Locke*, on cria contre lui & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportaient dans cette difpute, ne favaient fûrement ni ce que c'eft que la *matière*, ni ce que c'eft que l'*efprit*. Le fait eft, que nous ne favons rien de nous-mêmes; que nous avons le mouvement, la vie, le fentiment & la penfée, fans favoir comment; que les élemens de la matière nous font auffi inconnus que le refte; que nous fommes des aveugles qui marchons &

raisonnons à tâtons ; & que *Locke* a été très-sage en avouant que ce n'est pas à nous à décider de ce que le Tout-Puissant ne peut pas faire.

Cela, joint à quelques succès de mes pièces de théâtre, m'attira une bibliothèque immense de brochures, dans lesquelles on prouvait que j'étais un mauvais poëte, athée, & fils d'un paysan.

On imprima l'histoire de ma vie, dans laquelle on me donna cette belle généalogie. Un Allemand n'a pas manqué de ramasser tous les contes de cette espèce, dont on avait farci les libelles qu'on imprimait contre moi. On m'imputait des aventures avec des personnes que je n'avais jamais connues, & avec d'autres qui n'avaient jamais existé.

Je trouve, en écrivant ceci, une lettre de M. le maréchal de *Richelieu*, qui me donnait avis d'un gros libelle, où il était prouvé que sa femme m'avait donné un beau carrosse, & quelqu'autre chose, dans le temps qu'il n'avait point

de femme. Je m'étais d'abord donné le plaisir de faire un recueil de ces calomnies ; mais elles se multiplièrent au point que j'y renonçai.

C'était là tout le fruit que j'avais tiré de mes travaux. Je m'en consolais aisément, tantôt dans la retraite de Cirey, & tantôt dans la bonne compagnie de Paris.

Tandis que les excrémens de la littérature me fesaient ainsi la guerre, la France la fesait à la reine d'Hongrie : & il faut avouer que cette guerre n'était pas plus juste ; car après avoir solemnellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'empereur *Charles VI*, & la succession de *Marie-Thérèse* à l'héritage de son père ; après avoir eu la Lorraine pour prix de ces promesses, il ne paraissait pas trop conforme au droit des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le cardinal de *Fleuri* hors de ses mesures. Il ne pouvait pas dire comme le roi de Prusse, que c'était la

vivacité de ſon tempérament qui lui feſait prendre les armes. Cet heureux prêtre régnait à l'âge de quatre-vingt-ſix ans, & tenait les rênes de l'état d'une main très-faible. On s'était uni avec le roi de Pruſſe dans le temps qu'il prenait la Siléſie ; on avait envoyé en Allemagne deux armées, pendant que *Marie-Thérèſe* n'en avait point. L'une de ces armées avait pénétré juſqu'à cinq lieues de Vienne, ſans trouver d'ennemis : on avait donné la Boheme à l'électeur de Bavière, qui fut élu empereur, après avoir été nommé lieutenant-général des armées du roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il fallait pour tout perdre.

Le roi de Pruſſe ayant pendant ce temps-là mûri ſon courage & gagné des batailles, feſait ſa paix avec les Autrichiens. *Marie* lui abandonna, à ſon très-grand regret, le comté de Glatz avec la Siléſie. S'étant détaché de la France ſans ménagement, à ces conditions, au mois

de juin 1742, il me manda qu'il s'était mis dans les remèdes, & qu'il conseillait aux autres malades de se rétablir.

Ce prince se voyait alors au comble de sa puissance, ayant à ses ordres cent trente mille hommes de troupes victorieuses, dont il avait formé la cavalerie, tirant de la Silésie le double de ce qu'elle avait produit à la maison d'Autriche, affermi dans sa nouvelle conquête, & d'autant plus heureux que toutes les autres puissances souffraient. Les princes se ruinent aujourd'hui par la guerre: il s'y était enrichi.

Ses soins se tournèrent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles salles d'opéra qui soient en Europe, à faire venir des artistes en tout genre; car il voulait aller à la gloire par tous les chemins, & au meilleur marché possible.

Son père avait logé à Potsdam dans une vilaine maison; il en fit un palais. Potsdam devint une jolie ville. Berlin

s'agrandiſſait ; on commençait à y connaître les douceurs de la vie, que le feu roi avait très-négligées : quelques perſonnes avaient des meubles ; la plupart même portaient des chemiſes ; car ſous le règne précédent on ne connaiſſait guère que des devants de chemiſe qu'on attachait avec des cordons ; & le roi régnant n'avait pas été élevé autrement. Les choſes changeaient à vue d'œil : Lacédémone devenait Athènes. Des déſerts furent défrichés, cent trois villages furent formés dans des marais deſſéchés. Il n'en feſait pas moins de la muſique & des livres : ainſi il ne fallait pas me ſavoir ſi mauvais gré de l'appeler le *Salomon* du Nord. Je lui donnais dans mes lettres ce ſobriquet qui lui demeura long-temps.

Les affaires de la France n'étaient pas alors ſi bonnes que les ſiennes. Il jouiſſait du plaiſir ſecret de voir les Français périr en Allemagne, après que leur diverſion lui avait valu la Siléſie. La cour de France perdait ſes troupes, ſon ar-

gent, sa gloire & son crédit, pour avoir fait *Charles VII* empereur; & cet empereur perdait tout, pour avoir cru que les Français le soutiendraient.

Le cardinal de *Fleuri* mourut le 29 de janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans: jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère, & jamais ministre n'avait gardé sa place plus long-temps. Il commença sa fortune, à l'âge de soixante-treize ans, par être roi de France, & le fut jusqu'à sa mort sans contradiction; affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, & se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

J'avais eu l'honneur de le voir beaucoup chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de Fréjus, dont il s'était toujours intitulé *évêque par l'in-*

dignation divine, comme on le voit dans quelques-unes de ſes lettres. *Fréjus* était une très-laide femme, qu'il avait répudiée le plus tôt qu'il avait pu. Le maréchal de *Villeroi*, qui ne ſavait pas que l'évêque avait été long-temps l'amant de la maréchale ſa femme, le fit nommer par *Louis XIV* précepteur de *Louis XV*; de précepteur il devint premier miniſtre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal ſon bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un aſſez bon homme. Mais comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient, dans quelque genre que ce pût être.

Pluſieurs académiciens voulurent que j'euſſe ſa place à l'académie françaiſe. On demanda, au ſouper du roi, qui prononcerait l'oraiſon funèbre du cardinal à l'académie. Le roi répondit que ce ſerait moi. Sa maîtreſſe, la ducheſſe de *Châteauroux*, le voulait; mais le comte de *Maurepas*, ſecretaire d'état, ne le voulut point: il avait la manie de ſe

brouiller avec toutes les maîtreſſes de ſon maître, & il s'en eſt trouvé mal.

Un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, & depuis évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, ſe chargea par principe de conſcience, de ſeconder le caprice de M. de *Maurepas*. Ce *Boyer* avait la feuilſe des bénéfices, le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé: il traita celle-ci comme un point de diſcipline eccléſiaſtique. Il repréſenta que c'était offenſer DIEU qu'un profane comme moi ſuccédât à un cardinal. Je ſavais que M. de *Maurepas* le feſait agir; j'allai trouver ce miniſtre; je lui dis: Une place à l'adadémie n'eſt pas une dignité bien importante; mais après avoir été nommé, il eſt triſte d'être exclus. Vous êtes brouillé avec madame de *Châteauroux* que le roi aime, & avec M. le duc de *Richelieu* qui la gouverne, quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos brouilleries avec une pauvre place à l'académie françaiſe? Je vous conjure de me

me répondre franchement : en cas que madame de *Châteauroux* l'emporte ſur M. l'évêque de *Mirepoix*, vous y oppoſerez-vous ?... Il ſe recueillit un moment & me dit : *Oui, & je vous écraſerai.*

Le prêtre enfin l'emporta ſur la maîtreſſe, & je n'eus point une place dont je ne me ſouciais guère. J'aime à me rappeler cette aventure qui fait voir les petiteſſes de ceux qu'on appelle grands, & qui marque combien les bagatelles ſont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal que dans ſes deux dernières années. La maiſon d'Autriche renaiſſait de ſa cendre. La France était preſſée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous reſtait alors d'autre reſſource que dans le roi de Pruſſe qui nous avait entraînés dans la guerre, & qui nous avait abandonnés au beſoin.

On imagina de m'envoyer ſecrétement chez ce monarque, pour ſonder ſes inten-

tions, pour voir s'il ne ferait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui, après avoir tombé sur nous, & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes, dans l'occasion, pour mieux assurer sa Silésie. Cette idée était tombée dans la tête de M. de *Richelieu* & de madame de *Châteauroux*. Le roi l'adopta; & M. *Amelot*, ministre des affaires étrangères, mais ministre très-subalterne, fut chargé seulement de presser mon départ.

Il fallait un prétexte. Je pris celui de ma querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix. Le roi approuva cet expédient. J'écrivis au roi de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux persécutions de ce théatin, & que j'allais me refugier auprès d'un roi philosophe, loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours, *l'anc. évêq. de Mirepoix*, en abrégé, & que son écriture était assez incorrecte, on lisait, *l'ane de Mirepoix*, au lieu de l'ancien: ce fut un su-

jet de plaifanteries ; & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Pruffe, qui n'y allait pas de main morte quand il fallait frapper fur les moines & fur les prélats de cour, me répondit avec un déluge de railleries fur l'âne de *Mirepoix*, & me preffa de venir. J'eus grand foin de faire lire mes lettres & les réponfes. L'évêque en fut informé. Il alla fe plaindre à *Louis XV* de ce que je le fefais, difait-il, paffer pour un fot dans les cours étrangères. Le roi lui répondit que c'était une chofe dont on était convenu, & qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde.

Cette réponfe de *Louis XV*, qui n'eft guère dans fon caractère, m'a toujours paru extraordinaire. J'avais à la fois le plaifir de me venger de l'évêque qui m'avait exclu de l'académie, celui de faire un voyage très-agréable, & celui d'être à portée de rendre fervice au roi & à l'état. M. de *Maurepas* entrait même avec chaleur dans cette aventure, parce

qu'alors il gouvernait M. *Amelot*, & qu'il croyait être le miniſtre des affaires étrangères.

Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt qu'il fallut mettre madame *du Châtelet* de la confidence. Elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que je la quittaſſe pour le roi de Pruſſe; elle ne trouvait rien de ſi lâche & de ſi abominable dans le monde, que de ſe ſéparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'appaiſer, qu'elle entrerait dans le myſtère, & que les lettres paſſeraient par ſes mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, ſur mes ſimples reçus, de M. de *Montmartel*. Je n'en abuſai pas. Jé m'arrêtai quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Pruſſe courait d'un bout à l'autre de ſes états pour faire des revues. Mon ſéjour ne fut pas inutile à la Haie. Je logeai dans le palais de la vieille cour, qui appartenait alors au

roi de Prusse, par ses partages avec la maison d'*Orange*. Son envoyé, le jeune comte de *Podevils*, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'état, attrapait par les bontés de cette dame, des copies de toutes les résolutions secrètes de leurs Hautes-puissances, très-mal intentionnées contre nous. J'envoyais ces copies à la cour, & mon service était très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin, le roi me logea chez lui, comme il avait fait dans mes précédens voyages. Il menait à Potsdam la vie qu'il a toujours menée depuis son avénement au trône. Cette vie mérite quelque petit détail.

Il se levait à cinq heures du matin en été, & à six en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever, quelles étaient les grandes & les petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand-aumônier, de son grand-chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de ses huissiers; je vous ré-

pondrai qu'un laquais venait allumer ſon feu, l'habiller, & le raſer; encore s'habillait-il preſque tout ſeul. Sa chambre était aſſez belle; une riche baluſtrade d'argent, ornée de petits amours très-bien ſculptés, ſemblait fermer l'eſtrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; & quant au lit du roi, c'était un grabat de ſangles avec un matelat mince, caché par un paravent. *Marc-Aurèle* & *Julien*, ſes deux apôtres, & les plus grands hommes du ſtoïciſme, n'étaient pas plus mal couchés.

Quand ſa Majeſté était habillée & bottée, le ſtoïque donnait quelques momens à la ſecte d'*Epicure* : il feſait venir deux ou trois favoris, ſoit lieutenans de ſon régiment, ſoit pages, ſoit édukes, ou jeunes cadets. On prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir, reſtait demi-quart d'heure tête à tête. Les choſes n'allaient pas juſqu'aux dernières extrémités, attendu que le prince, du vivant de

fon père, avait été fort maltraité dans fes amours de paffade, & non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle : il fallait fe contenter des feconds.

Ces amufemens d'écoliers étant finis, les affaires d'état prenaient la place. Son premier miniftre arrivait par un efcalier dérobé, avec une groffe liaffe de papiers fous le bras. Ce premier miniftre était un commis qui logeait au fecond étage dans la maifon de *Federfdoff*, ce foldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autrefois fervi le roi prifonnier dans le château de Cuftrin. Les fecretaires d'état envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait : le roi fefait mettre les réponfes à la marge, en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainfi en une heure. Rarement les fecretaires d'état, les miniftres en charge l'abordaient : il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi fon père avait mis un tel ordre dans les finances, tout

s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en bottes fesait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, & à la même heure tous les colonels en fesaient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade & du dîner, les princes ses frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas, il se retirait seul dans son cabinet, & fesait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme nommé d'*Arget*, ci-devant secretaire de *Valori*, envoyé de France, qui fesait la lecture. Un petit concert commençait à sept heures : le roi y jouait

de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertans exécutaient souvent de ses compositions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eût pas essuyé chez les Grecs la mortification qu'eut *Epaminondas* d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

On soupait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin à *Pêne* son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes, des nymphes sous des satyres, des Amours qui jouaient au jeu des Encolpes, & des Gitons ; quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baisaient, des boucs sautant sur des chèvres, & des béliers sur des brebis.

Les repas n'étaient pas souvent moins philosophiques. Un survenant qui nous aurait écoutés, en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la

Grèce au bordel. Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie & de mépris. DIEU était respecté; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom, n'étaient pas épargnés.

Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres. En un mot, *Frédéric* vivait sans cour, sans conseil, & sans culte.

Quelques juges de province voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre paysan accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse: on n'exécutait personne sans que le roi eût confirmé la sentence; loi très-humaine, qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays. *Frédéric* écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses états *liberté de conscience & de v...*

Un prêtre d'auprès de Stettin, très-scandalisé de cette indulgence, glissa dans

un ſermon ſur *Hérode* quelques traits qui pouvaient regarder le roi ſon maître : il fit venir ce miniſtre de village à Potſdam, en le citant au conſiſtoire, quoiqu'il n'y eût à la cour pas plus de conſiſtoire que de meſſe. Le pauvre homme fut amené : le roi prit une robe & un rabat de prédicant ; d'*Argens*, l'auteur des *Lettres juives*, & un baron de *Polnitzs* qui avait changé trois ou quatre fois de religion, ſe revêtirent du même habit ; on mit un tome du *Dictionnaire* de *Bayle* ſur une table, en guiſe d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois miniſtres du Seigneur. *Mon frère*, lui dit le roi, *je vous demande au nom de* DIEU *ſur quel Hérode vous avez prêché.....* *Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans*, répondit le bon homme. *Je vous demande*, ajouta le roi, *ſi c'était Hérode premier du nom, car vous devez ſavoir qu'il y en a eu pluſieurs.* Le prêtre de village ne ſut que répondre. *Comment !*

dit le roi, *vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille! vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons cette fois; mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez quelqu'un sans le connaître.* Alors on lui délivra sa sentence & son pardon. On signa trois noms ridicules, inventés à plaisir. *Nous allons demain à Berlin*, ajouta le roi, *nous demanderons grace pour vous à nos frères: ne manquez pas de nous venir parler.* Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres: on se moqua de lui; & le roi qui était plus plaisant que libéral, ne se soucia pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernait l'église aussi despotiquement que l'état. C'était lui qui prononçait les divorces, quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'ancien Testament, au sujet d'un de ces divorces: *Moïse*, lui dit-il, *menait ses Juifs comme il voulait, & moi je gou-*

verne

verne mes *Prussiens comme je l'entends.*

Ce gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de stoïcisme & d'épicuréisme, de sévérité dans la discipline militaire, & de mollesse dans l'intérieur du palais, des pages avec lesquels on s'amusait dans son cabinet, & des soldats qu'on fesait passer trente-six fois par les baguettes sous les fenêtres du monarque qui les regardait, des discours de morale, & une licence effrénée, tout cela composait un tableau bizarre, que peu de personnes connaissaient alors, & qui depuis a percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous ses goûts. Sa table, & celle de ses officiers & de ses domestiques, étaient réglées à trente-trois écus par jour, indépendamment du vin. Et au lieu que chez les autres rois ce sont des officiers de la couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était son valet de chambre *Federsdoff* qui était à la fois son

grand-maître-d'hôtel, son grand-échanson, & son grand-panetier.

Soit économie, soit politique, il n'accordait pas la moindre grace à ses anciens favoris, & sur-tout à ceux qui avaient risqué leur vie pour lui quand il était prince royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors ; & comme *Louis XII* ne vengeait pas les injures du duc d'*Orléans*, le roi de Prusse oubliait les dettes du prince royal.

Cette pauvre maîtresse qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin au commis du bureau des fiacres ; car il y avait dix-huit fiacres dans Berlin ; & son amant lui fesait une pension de soixante & dix écus, qui lui a toujours été très-bien payée. Elle s'appelait madame *Shommers*, grande femme, maigre, qui ressemblait à une sybille, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un prince.

Cependant, quand il allait à Berlin, il

y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très-beau ſpectacle pour les hommes vains, c'eſt-à-dire, pour preſque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire, ſervi dans la plus belle vaiſſelle d'or de l'Europe, & trente beaux pages & autant de jeunes édukes ſuperbement parés, portant de grands plats d'or maſſif. Les grands-officiers paraiſſaient alors; mais hors de là, on ne les connaiſſait point.

On allait après dîner à l'opéra, dans cette grande ſalle de trois cents pieds de long, qu'un de ſes chambellans, nommé *Knoberſtof* avait bâtie ſans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danſeurs étaient à ſes gages. La *Barbarini* danſait alors ſur ſon théatre : c'eſt elle qui depuis épouſa le fils de ſon chancelier. Le roi avait fait enlever à Veniſe cette danſeuſe par des ſoldats qui l'emmenèrent par Vienne même juſqu'à Berlin. Il en était un peu amoureux, parce

pauvre Franc-Comtois sans oreilles & sans nez, & je lui détachai cette semonce:

Génie univerfel, ame fenfible & ferme,
Quoi! lorfque vous régnez, il eft des malheureux!
Aux tourmens d'un coupable, il vous faut mettre un terme,
Et n'en mettre jamais à vos foins généreux.

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
Filles du repentir, maitreffes des grands cœurs,
S'étonner d'arrofer de larmes impuiffantes
Les mains qui de la terre ont dû fécher les pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce fpectacle brillant où triomphe Titus?
Pour achever la fête, égalez fa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adouciffement; & même plufieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme à l'hôpital, à fix fous par jour. Il avait

refusé cette grace à la reine sa mère, qui apparemment ne l'avait demandée qu'en prose.

Au milieu des fêtes, des opéra, des soupers, ma négociation secrète avançait. Le roi trouvait bon que je lui parlasse de tout, & j'entre-mêlais souvent des questions sur la France & sur l'Autriche à propos de l'*Enéide* & de *Tite-Live*. La conversation s'animait quelquefois : le roi s'échauffait, & me disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier à mi-marge. Il répondait sur une colonne à mes hardiesses. J'ai encore ce papier où je lui disais : *Doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la première occasion ?* Voici sa réponse en marge :

Ils seront reçus, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette négociation d'une efpèce nouvelle finit par un difcours qu'il me tint dans un de fes mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre, fon cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas. Celui de Pruffe difait : *George eft l'oncle de Frédéric, mais George ne l'eft pas du roi de Pruffe.* Enfin il me dit : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche.*

Je n'en voulais pas davantage. Je retournai vîte à la cour de France : je rendis compte de mon voyage. Je lui donnai l'efpérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut point trompeufe ; & le printemps fuivant, le roi de Pruffe fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Boheme avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alface.

Si j'avais conté à quelque bon Parifien mon aventure & le fervice que j'avais rendu, il n'eût pas douté que je ne fuffe promu à quelque beau pofte. Voici quelle fut ma récompenfe.

La ducheſſe de *Châteauroux* fut fâchée que la négociation n'eût pas paſſé immédiatement par elle ; il lui avait pris envie de chaſſer M. *Amelot*, parce qu'il était bègue, & que ce petit défaut lui déplaiſait ; elle haïſſait de plus cet *Amelot*, parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas* ; il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans ſa diſgrace.

Il arriva quelque temps après, que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz : M. de *Maurepas* & ſa cabale prirent ce temps pour perdre madame de *Châteauroux*. L'évêque de Soiſſons, *Fitz-James*, fils du bâtard de *Jacques II*, regardé comme un ſaint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni abſolution ni communion, s'il ne chaſſait ſa maîtreſſe & ſa ſœur la ducheſſe de *Lauraguais*, & leurs amis. Les deux ſœurs partirent, chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce

fut pour cette action que le peuple de Paris, auſſi ſot que celui de Metz, donna à *Louis XV* le ſurnom de *Bien-aimé.* Un poliſſon, nommé *Vadé*, imagina ce titre, que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince ſe porta bien, il ne voulut être que le bien aimé de ſa maîtreſſe. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans ſon miniſtère; elle allait partir de Paris pour Verſailles, quand elle mourut ſubitement des ſuites de la rage que ſa démiſſion lui avait cauſée. Elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtreſſe. Le choix tomba ſur la demoiſelle *Poiſſon*, fille d'une femme entretenue & d'un payſan de la Ferté-ſous-Jouare, qui avait amaſſé quelque choſe à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malverſation. On avait marié ſa fille au ſous-fermier *le Normand*, ſeigneur d'Etiole, neveu du fermier général *le Normand de Tournehem*, qui entrete-

nait la mère. La fille était bien élevée, ſage, aimable, remplie de graces & de talens, née avec du bon ſens & un bon cœur. Je la connaiſſais aſſez : je fus même le confident de ſon amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un ſecret preſſentiment qu'elle ſerait aimée du roi, & qu'elle s'était ſenti une violente inclination pour lui, ſans trop la démêler.

Cette idée, qui aurait pu paraître chimérique dans ſa ſituation, était fondée ſur ce qu'on l'avait ſouvent menée aux chaſſes que feſait le roi dans la forêt de Senar. *Tournehem*, l'amant de ſa mère, avait une maiſon de campagne dans le voiſinage. On promenait madame d'*Etiole* dans une jolie calèche. Le roi la remarquait, & lui envoyait ſouvent des chevreuils. Sa mère ne ceſſait de lui dire qu'elle était plus jolie que madame de *Châteauroux*; & le bon homme *Tournehem* s'écriait ſouvent : *Il faut avouer que la fille de madame Poiſſon eſt un morceau de roi.* Enfin, quand elle eut tenu le roi

entre ses bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la destinée ; & elle avait raison. Je passai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi fesait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données ni à mes ouvrages ni à mes services. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie. Je fus nommé historiographe de France, & le roi me fit présent d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Je conclus que, pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes.

Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tous mes confrères les beaux esprits de Paris se déchaînèrent contre moi avec toute l'animosité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenses qu'ils méritaient.

J'étais toujours lié avec la marquise du

du Châtelet par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude. Nous demeurions ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine : le roi *Stanislas* tenait alors sa petite & agréable cour à Lunéville. Tout vieux & tout dévot qu'il était, il avait une maîtresse : c'était madame la marquise de *Boufflers*. Il partageait son ame entre elle & un jésuite nommé *Menou*, le plus intrigant & le plus hardi prêtre que j'aie jamais connu. Cet homme avait attrapé au roi *Stanislas*, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui & pour quelques jésuites, dans la ville de Nanci. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de *Menou*, & douze pour donner à qui il voudrait.

La maîtresse n'était pas, à beaucoup près, si bien traitée. Elle tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des

jupes ; & cependant le jéſuite enviait ſa portion, & était furieuſement jaloux de la marquiſe. Ils étaient ouvertement brouillés. Le pauvre roi avait tous les jours bien de la peine, au ſortir de la meſſe, à rapatrier ſa maîtreſſe & ſon confeſſeur.

Enfin notre jéſuite ayant entendu parler de madame *du Châtelet*, qui était très-bien faite & encore aſſez belle, imagina de la ſubſtituer à madame de *Boufflers*. *Stanislas* ſe mêlait quelquefois de faire d'aſſez mauvais petits ouvrages : *Menou* crut qu'une femme auteur réuſſirait mieux qu'une autre auprès de lui. Et le voilà qui vient à Cirey pour ourdir cette belle trame : il cajole madame *du Châtelet*, & nous dit que le roi *Stanislas* ſera enchanté de nous voir : il retourne dire au roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. *Stanislas* recommande à madame de *Boufflers* de nous amener.

Et en effet, nous allâmes paſſer à Lu-

néville toute l'annee 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le révérend père. Nous nous attachâmes à madame de *Boufflers*, & le jésuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries. *Poncet*, évêque de Troyes, perdu de dettes & de réputation, voulut sur la fin de l'année augmenter notre cour & nos tracasseries. Quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres & de ses sermons. Il obtint par nos dames d'être grand-aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages, & à de très-petits gages.

Cet évêque ne vint qu'en 1750. Il débuta par être amoureux de madame de *Boufflers*, & fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV*, gendre de *Stanislas* : car étant retourné à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la ridicule

affaire des billets de confeſſion, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont*; il tint tête au parlement, & brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ſes dettes; mais c'était celui de ſe faire enfermer. Le roi de France l'envoya priſonnier en Alſace, dans un couvent de gros moines Allemands. Mais il faut revenir à ce qui me touche.

Madame *du Châtelet* mourut dans le palais de *Stanislas*, après deux jours de maladie. Nous étions tous ſi troublés, que perſonne de nous ne ſongea à faire venir ni curé, ni jéſuite, ni ſacremens. Elle n'eut point les horreurs de la mort: il n'y eut que nous qui les ſentîmes. Je fus ſaiſi de la plus douloureuſe affliction. Le bon roi *Stanislas* vint dans ma chambre me conſoler, & pleurer avec moi. Peu de ſes confrères en font autant en de pareilles occaſions. Il voulut me retenir: je ne pouvais plus ſupporter Lunéville, & je retournai à Paris.

Ma deſtinée était de courir de roi en

roi, quoique j'aimasse ma liberté avec idolatrie. Le roi de Prusse, à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais madame *du Châtelet* pour lui, voulut à toute force m'attraper, quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires, & son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays & de ses campagnes. Il était bien sûr, à la vérité, que ses vers & sa prose étaient fort au-dessus de ma prose & de mes vers, quant au fond des choses; mais il croyait que, pour la forme, je pouvais, en qualité d'académicien, donner quelque tournure à ses écrits; il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un roi victorieux, poëte, musicien & philosophe, & qui fesait semblant de m'aimer! Je crus que je l'aimais. Enfin je pris encore le chemin de Potsdam au mois de juin 1750. *Astolphe* ne fut pas mieux reçu

dans le palais d'*Alcine*. Etre logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de *Saxe*, avoir à ma difpofition les cuifiniers du roi quand je voulais manger chez moi, & les cochers quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me fefait. Les foupers étaient très-agréables. Je ne fais fi je me trompe, il me femble qu'il y avait bien de l'efprit; le roi en avait & en fefait avoir; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eft que je n'ai jamais fait de repas fi libres. Je travaillais deux heures par jour avec fa Majefté; je corrigeai tous fes ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorfque je raturais tout ce qui ne valait rien. Je lui rendais raifon par écrit de tout; ce qui compofa une rhétorique & une poétique à fon ufage; il en profita, & fon génie le fervit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle vifite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie

libre, & je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées, pour m'enivrer tout-à-fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement; il s'efforçait de dissiper dans cette lettre la crainte que m'inspiraient son rang & son caractère; elle portait ces mots singuliers :

Comment pourrais-je jamais causer l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime & qui me sacrifie sa patrie & tout ce que l'humanité a de plus cher?... Je vous respecte comme mon maître en éloquence. Je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaissant? J'ai respecté l'amitié qui vous liait à madame du Châtelet,

mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai.

Voilà une lettre telle que peu de majestés en écrivent. Ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les protestations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulières avec des favoris plus jeunes que moi; & oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge, & que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiser. Je lui baisai la sienne, & je me fis son esclave. Il fallait une permission du roi de France pour appartenir à deux maîtres. Le roi de Prusse se chargea de tout.

Il écrivit pour me demander au roi mon maître. Je n'imaginais pas qu'on fût choqué à Versailles qu'un gentilhomme ordinaire de la chambre, qui est l'espèce la plus inutile de la cour, devînt un inutile chambellan à Berlin. On me donna toute permission; mais on fut très-

piqué, & on ne me le pardonna point. Je d plus fort au roi de France, fans plaire davantage à celui de Pruffe, qui fe moquait de moi dans le fond de fon cœur.

Me voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à mon habit, une croix au cou, & vingt mille francs de penfion. *Maupertuis* en fut malade, & je ne m'en apperçus pas. Il y avait alors un médecin à Berlin, nommé *la Métrie*, le plus franc athée de toutes les facultés de médecine de l'Europe; homme d'ailleurs gai, plaifant, étourdi, tout auffi inftruit de la théorie qu'aucun de fes confrères, & fans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique: auffi, graces à Dieu, ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la faculté à Paris, & avait même écrit contre les médecins beaucoup de perfonnalités qu'ils ne pardonnèrent point; ils obtinrent contre lui un décret de prife de corps. *La Métrie* s'était donc retiré à Berlin, où il amufait affez par fa gaieté; écrivant d'ailleurs,

& fesant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté sur la morale. Ses livres plûrent au roi, qui le fit, non pas son médecin, mais son lecteur.

Un jour, après la lecture, *la Métrie*, qui disait au roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune. Laissez faire, lui dit le roi, on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus. *La Métrie* ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de *Denis* de Syracuse.

Je résolus dès lors de mettre en sûreté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cents mille livres à placer. Je me gardai bien de mettre ce fonds dans les états de mon *Alcine*; je le plaçai avantageusement sur les terres que le duc de *Virtemberg* posséde en France. Le roi, qui ouvrait toutes mes lettres, se douta bien que je ne prétendais pas rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme *Denis*. Il fallait

que je rabotasse continuellement, & que je revisse encore son histoire de Brandebourg, & tout ce qu'il composait.

La Métrie mourut après avoir mangé chez milord *Tirconel*, envoyé de France, tout un pâté farci de truffes, après un très-long dîné. On prétendit qu'il s'était confessé avant de mourir; le roi en fut indigné; il s'informa exactement si la chose était vraie; on l'assura que c'était une calomnie atroce, & que *la Métrie* était mort comme il avait vécu, en reniant DIEU & les médecins. Sa Majesté satisfaite composa sur-le-champ son oraison funèbre, qu'il fit lire en son nom à l'assemblée publique de l'académie, par d'*Arget* son secretaire; & il donna six cents livres de pension à une fille de joie que *la Métrie* avait amenée de Paris, quand il avait abandonné sa femme & ses enfans.

Maupertuis, qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son temps pour répandre le bruit que j'avais dit que la

charge d'athée du roi était vacante. Cette calomnie ne réussit pas; mais il ajouta ensuite que je trouvais les vers du roi mauvais, & cela réussit.

Je m'apperçus que depuis ce temps là les soupers du roi n'étaient plus si gais; on me donnait moins de vers à corriger; ma disgrace était complète.

Algarotti, d'*Arget*, & un autre Français nommé *Chasot*, qui était un de ses meilleurs officiers, le quittèrent tous à la fois. Je me disposais à en faire autant; mais je voulus auparavant me donner le plaisir de me moquer d'un livre que *Maupertuis* venait d'imprimer. L'occasion était belle; on n'avait jamais rien écrit de si ridicule & de si fou. Le bon homme proposait sérieusement de faire un voyage droit aux deux poles, de disséquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame par leurs cervelles, de bâtir une ville où l'on ne parlerait que latin, de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies

en

en enduisant les malades de poix-résine, & enfin de prédire l'avenir en exaltant son ame.

Le roi rit du livre, j'en ris, tout le monde en rit. Mais il se passait alors une scène plus sérieuse, à propos de je ne sais quelle fadaise de mathématiques, que *Maupertuis* voulait ériger en découverte. Un géomètre plus savant, nommé *Kœnig*, bibliothécaire de la princesse d'*Orange* à la Haie, lui fit appercevoir qu'il se trompait, & que *Leibnitz*, qui avait autrefois examiné cette vieille idée, en avait démontré la fausseté dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, président de l'académie de Berlin, indigné qu'un associé étranger lui prouvât ses bévues, persuada d'abord au roi, que *Kœnig*, en qualité d'homme établi en Hollande, était son ennemi, & avait dit beaucoup de mal de la prose & de la poésie de sa Majesté à la princesse d'*Orange*.

Cette première précaution prife, il apofta quelques pauvres penfionnaires de l'académie qui dépendaient de lui, & fit condamner *Kœnig*, comme fauffaire, à être rayé du nombre des académiciens. Le géomètre de Hollande avait pris les devants, & avait renvoyé fa patente de la dignité d'académicien de Berlin.

Tous les gens de lettres de l'Europe furent auffi indignés des manœuvres de *Maupertuis*, qu'ennuyés de fon livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui fe piquaient de philofophie & de ceux qui n'y entendaient rien. On fe contentait à Berlin de lever les épaules; car le roi ayant pris parti dans cette malheureufe affaire, perfonne n'ofait parler: je fus le feul qui élevai la voix. *Kœnig* était mon ami; j'avais à la fois le plaifir de défendre la liberté des gens de lettres avec la caufe d'un ami, & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modeftie que le mien. Je n'avais nul deffein de refter à Berlin; j'ai

toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de gens de lettres en usent ainsi. La plupart sont pauvres; la pauvreté énerve le courage; & tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un roi plus absolu que le grand Turc. C'était un plaisant roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer. Il protégeait *Maupertuis*, & se moquait de lui plus que de personne. Il se mit à écrire contre lui, & m'envoya son manuscrit dans ma chambre par un des ministres de ses plaisirs secrets, nommé *Marvits*; il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, sa méthode de guérir avec un enduit de poix-résine, le voyage au pole austral, la ville latine, & la lâcheté de son académie qui avait souffert la tyrannie exercée sur le pauvre *Kœnig*. Mais comme sa devise était, point de bruit si je ne le fais, il fit brûler tout ce qu'on

avait écrit fur cette matière, excepté fon ouvrage.

Je lui renvoyai fon ordre, fa clef de chambellan, fes penfions ; il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit fa croix & fa clef, il voulut que je foupaffe avec lui ; je fis donc encore un fouper de *Damoclès* ; après quoi je partis avec promeffe de revenir, & avec le ferme deffein de ne le revoir de ma vie.

Ainfi nous fûmes quatre qui nous échappâmes en peu de temps, *Chafot*, d'*Arget*, *Algarotti* & moi. Il n'y avait pas en effet moyen d'y tenir. On fait bien qu'il faut fouffrir auprès des rois ; mais *Frédéric* abufait un peu trop de fa prérogative. La fociété a fes lois, à moins que ce ne foit la fociété du lion & de la chèvre. *Frédéric* manquait toujours à la première loi de la fociété, de ne rien dire de défobligeant à perfonne. Il demandait fouvent à fon chambellan *Polnitz*, s'il ne changerait pas volontiers de

religion pour la quatrième fois, & il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. Eh mon Dieu, mon cher *Polnitz*, lui disait-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de l'argent faux pour du fin; aidez un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitait à peu près de même ce pauvre d'*Argens*. Cependant ces deux victimes restèrent. *Polnitz* ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler ces couleuvres pour vivre; il n'avait pas d'autre pain; & d'*Argens* n'avait pour tout bien dans le monde, que ses *Lettres juives*, & sa femme nommée *Cochois*, mauvaise comédienne de province, si laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoiqu'elle en fit plusieurs. Pour *Maupertuis* qui avait été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un pays libre, que mille dans un pays despoti-

que, il fallait bien qu'il reſtât dans les fers qu'il s'était forgés.

En ſortant de mon palais d'*Alcine*, j'allai paſſer un mois auprès de madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha*, la meilleure princeſſe de la terre, la plus douce, la plus ſage, la plus égale, & qui, Dieu merci, ne feſait point de vers. De là je fus quelques jours à la maiſon de campagne du landgrave de Heſſe, qui était beaucoup plus éloigné de la poéſie que la princeſſe de *Gotha*. Je reſpirais. Je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était là que m'attendait ma très-bizarre deſtinée.

Je tombai malade à Francfort; une de mes nièces, veuve d'un capitaine au régiment de Champagne, femme très-aimable, remplie de talens, & qui de plus était regardée à Paris comme bonne compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver ſur le Mein; mais elle me trouva priſonnier de guerre. Voici comme cette belle aventure s'était

passée. Il y avait à Francfort un nommé *Freitag*, banni de Dresde après y avoir été mis au carcan & condamné à la brouette, devenu depuis dans Francfort agent du roi de Prusse, qui se servait volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passans.

Cet ambassadeur & un marchand nommé *Smith*, condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnaie, me signifièrent de la part de sa Majesté le roi de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort, jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais à sa Majesté. Hélas ! messieurs, je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure, pas même les moindres regrets. Quels sont donc les joyaux de la couronne brandebourgeoise que vous redemandez? *C'être, monsir*, répondit *Freitag*, *l'œuvre de poëshie du roi mon gracieux maître.* Oh ! je lui rendrai sa prose & ses vers de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoiqu'a

près tout j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait préſent d'un bel exemplaire imprimé à ſes dépens. Malheureuſement cet exemplaire eſt à Leipſick avec mes autres effets. Alors *Freitag* me propoſa de reſter à Francfort juſqu'à ce que le tréſor qui était à Leipſick fût arrivé ; & il me ſigna ce beau billet :

« Monſir, ſi-tôt le gros ballot de Leip-
„ ſick ſera ici, où eſt l'œuvre de *poëshie*
„ du roi mon maître, que ſa Majeſté
„ demande, & l'œuvre de poëshie rendu
„ à moi, vous pourrez partir où vous
„ paraîtra bon. A Francfort, 1 de juin
„ 1753. *Freitag*, réſident du roi mon
„ maître. „ J'écrivis au bas du billet: *Bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre maitre*; de quoi le réſident fut très-ſatisfait.

Le 17 de juin, arriva le grand ballot de *poëshie*. Je remis fidélement ce ſacré dépôt, & je crus pouvoir m'en aller ſans manquer à aucune tête couronnée : mais dans l'inſtant que je partais, on m'ar-

rête, moi, mon fecretaire & mes gens; on arrête ma nièce; quatre foldats la traînent au milieu des boues chez le marchand *Smith*, qui avait je ne fais quel titre de confeiller privé du roi de Pruffe. Ce marchand de Francfort fe croyait alors un général pruffien: il commandait douze foldats de la ville dans cette grande affaire, avec toute l'importance & la grandeur convenables. Ma nièce avait un paffe-port du roi de France, & de plus, elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Pruffe. On refpecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre; mais le confeiller *Smith* & le réfident *Freitag*, en agiffant pour *Frédéric*, croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre beau fexe dans les boues.

On nous fourra tous deux dans une efpèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent poftés douze foldats: on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier, où l'on avait conduit

ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon ſecretaire ſur de la paille. Ma nièce avait à la vérité un petit lit; mais ſes quatre ſoldats avec la baïonnette au bout du fuſil, lui tenaient lieu de rideaux & de femmes-de-chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à *Céſar*, que l'empereur avait été élu dans Francfort, que mon ſecretaire était florentin, & ſujet de ſa Majeſté impériale, que ma nièce & moi nous étions ſujets du roi très-chrétien, & que nous n'avions rien à démêler avec le margrave de Brandebourg: on nous répondit que le margrave avait plus de crédit dans Francfort que l'empereur. Nous fûmes douze jours priſonniers de guerre, & il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

Le marchand *Smith* s'était emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié. On ne pouvait payer plus chérement l'*œuvre de poëshie*

du roi de Prusse. Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui, & pour prendre de mes leçons. Partant nous fûmes quittes.

Pour rendre l'aventure complète, un certain *Van Duren*, libraire à la Haie, fripon de profession, & banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était le même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de l'*Anti-Machiavel* de *Frédéric*. On retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que sa Majesté lui redevait une vingtaine de ducats, & que j'en étais responsable. Il compta l'intérêt, & l'intérêt de l'intérêt. Le sieur *Fichard*, bourgmestre de Francfort, qui était même le bourgmestre régnant, comme cela se dit, trouva en qualité de bourgmestre le compte très-juste, & en qualité de régnant, il me fit débourser trente ducats, en prit vingt-six pour lui, & en donna quatre au fripon de libraire.

Toute cette affaire d'Ostrogoths & de

Vandales étant finie, j'embrâſſai mes hôtes, & je les remerciai de leur douce réception.

Quelque temps après, j'allai prendre les eaux de Plombières; je bus ſurtout celles du Léthé, bien perſuadé que les malheurs, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, ne ſont bons qu'à oublier. Ma nièce, madame *Denis*, qui feſait la conſolation de ma vie, & qui s'était attachée à moi par ſon goût pour les lettres, & par la plus tendre amitié, m'accompagna de Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville, & aſſez mal par le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, ſi connu par la manière dont il avait fait ſa fortune en rendant catholique ce *Law* ou *Laſs*, auteur du ſyſtême qui bouleverſa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la converſion de *Law* avait commencée. Le ſyſtême le rendit ſi riche, qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut miniſtre d'état; & en qualité

de

de miniſtre, il m'avoua confidemment qu'il ne pouvait me donner à dîner en public, parce que le roi de France était fâché contre moi de ce que je l'avais quitté pour le roi de Pruſſe. Je lui dis que je ne dînais jamais, & qu'à l'égard des rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aiſément mon parti, auſſi bien qu'avec les cardinaux. On m'avait conſeillé les eaux d'Aix en Savoie; quoiqu'elles fuſſent ſous la domination d'un roi, je pris ma route pour aller en boire. Il fallait paſſer par Genève: le fameux médecin *Tronchin*, établi à Genève depuis peu, me déclara que les eaux d'Aix me tueraient, & qu'il me ferait vivre.

J'acceptai le parti qu'il me propoſait. Il n'eſt permis à aucun catholique de s'établir à Genève, ni dans les cantons Suiſſes proteſtans. Il me parut plaiſant d'acquérir des domaines dans les ſeuls pays de la terre où il ne m'était pas permis d'en avoir.

J'achetai, par un marché ſingulier, &

dont il n'y avait point d'exemple dans le pays, un petit bien d'environ foixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût coûté auprès de Paris : mais le plaifir n'eſt jamais trop cher ; la maifon eſt jolie & commode ; l'afpect en eſt charmant ; il étonne & ne laſſe point. C'eſt d'un côté le lac de Genève, c'eſt la ville de l'autre ; le Rhône en fort à gros bouillons, & forme un canal au bas de mon jardin ; la rivière d'Arve, qui defcend de la Savoie, fe précipite dans le Rhône ; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maifons de campagne, cent jardins rians, ornent les bords du lac & des rivières ; dans le lointain s'élèvent les Alpes, & à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai encore une plus belle maifon, & une vue plus étendue à Laufanne ; mais ma maifon auprès de Genève eſt beaucoup plus agréable. J'ai dans ces deux habitations ce que les rois ne donnent point, ou plu-

tôt ce qu'ils ôtent, le repos & la liberté ; & j'ai encore ce qu'ils donnent quelquefois, & que je ne tiens pas d'eux ; je mets en pratique ce que j'ai dit dans le Mondain :

Oh, le bon temps que le fiècle de fer!

Toutes les commodités de la vie en ameublemens, en équipages, en bonne chère, fe trouvent dans mes deux maifons ; une fociété douce & de gens d'efprit remplit les momens que l'étude & le foin de ma fanté me laiffent. Il y a là de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères les gens de lettres : cependant je ne fuis pas né riche, il s'en faut de beaucoup. On me demande par quel art je fuis parvenu à vivre comme un fermier général ; il eft bon de le dire, afin que mon exemple ferve. J'ai vu tant de gens de lettres pauvres & méprifés, que j'ai conclu dès long-temps, que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France enclume ou mar-

teau : j'étais né enclume. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que souvent le gouvernement a touché aux rentes & aux espèces. Il faut être attentif à toutes les opérations que le ministère, toujours obéré & toujours inconstant, fait dans les finances de l'état. Il y en a toujours quelqu'une dont un particulier peut profiter, sans avoir obligation à personne; & rien n'est si doux que de faire sa fortune par soi-même : le premier pas coûte quelques peines ; les autres sont aisés. Il faut être économe dans sa jeunesse ; on se trouve dans sa vieillesse un fonds dont on est surpris. C'est le temps où la fortune est le plus nécessaire, c'est celui où je jouis ; & après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi, malgré des pertes immenses.

Depuis que je vis dans cette opulence paisible & dans la plus extrême indépendance, le roi de Prusse est revenu à moi ; il m'envoya, en 1755, un opéra qu'il avait

fait de ma tragédie de Mérope : c'était sans contredit ce qu'il avait jamais fait de plus mauvais. Depuis ce temps il a continué à m'écrire ; j'ai toujours été en commerce de lettres avec sa sœur la margrave de *Bareith*, qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite, de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques, comme vous allez voir.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neige, en 1756 : dans le même temps l'impératrice - reine d'Hongrie parut avoir quelque envie de reprendre, si elle pouvait, sa chère Silésie, que le roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait dans ce dessein avec l'impératrice de Ruf-

fie, & avec le roi de Pologne, feulement en qualité d'électeur de Saxe; car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France de fon côté voulait fe venger fur les états d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui fefait fur mer. *Frédéric*, qui était alors allié avec la France, & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France, & s'unit avec la maifon d'Hanovre, comptant empêcher d'une main les Ruffes d'avancer dans fa Pruffe, & de l'autre les Français de venir en Allemagne. Il fe trompa dans ces deux idées; mais il en avait une troifieme, dans laquelle il ne fe trompa point: ce fut d'envahir la Saxe fous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'impératrice-reine d'Hongrie, avec l'argent qu'il pilla chez les Saxons.

Le marquis de Brandebourg, par cette manœuvre fingulière, fit feul changer tout le fyftême de l'Europe. Le roi de

France voulant le retenir dans fon alliance, lui avait envoyé le duc de *Nivernois*, homme d'efprit, & qui fefait de très-jolis vers. L'ambaffade d'un duc & pair & d'un poëte femblait devoir flatter la vanité & le goût de *Frédéric*; il fe moqua du roi de France, & figna fon traité avec l'Angleterre le jour même que l'ambaffadeur arriva à Berlin; joua très-poliment le duc & pair, & fit une épigramme contre le poëte.

C'était alors le privilége de la poéfie de gouverner les états. Il y avait un autre poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable; en un mot, l'abbé de *Bernis*, depuis cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, & enfuite était devenu mon ami, ce qui ne lui fervait à rien; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour*, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnaffe en ambaffade à Venife; il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Pruffe, dans ce beau livre

de *poëshies*, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort avec tant d'inſtance, avait gliſſé un vers contre l'abbé de *Bernis* :

Evitez de Bernis la ſtérile abondance.

Je ne crois pas que ce livre & ce vers fuſſent parvenus juſqu'à l'abbé : mais comme DIEU eſt juſte, DIEU ſe ſervit de lui pour venger la France du roi de Pruſſe. L'abbé conclut un traité offenſif & défenſif avec M. de *Staremberg*, ambaſſadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé*, alors miniſtre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* préſida à cette négociation : *Rouillé* fut obligé de ſigner le traité conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était ſans exemple. Ce miniſtre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte ſecretaire d'état que jamais roi de France ait eu, & le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe. Il avait demandé un jour ſi la Vétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuſes à traiter, on le ſouffrit ; mais

dès qu'on eut de grands objets, on ſentit ſon inſuffiſance ; on le renvoya, & l'abbé de *Bernis* eut ſa place.

Mademoiſelle *Poiſſon*, dame *le Normand*, marquiſe de *Pompadour*, était réellement premier miniſtre d'état. Certains termes outrageans, lâchés contre elle par *Frédéric*, qui n'épargnait ni les femmes ni les poëtes, avaient bleſſé le cœur de la marquiſe, & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit en un moment les maiſons de France & d'Autriche, après plus de deux cents ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France, qui avait prétendu en 1741 écraſer l'Autriche, la ſoutint en 1756 ; & enfin l'on vit la France, la Ruſſie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le fiſcal de l'Empire, déclarés contre le ſeul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantaſſins & de qua-

rante mille cavaliers, bien compofée, encore mieux exercée, pourvue de tout; mais enfin il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva, dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. *Frédéric* prit la Saxe, la France prit les états de *Frédéric* depuis la ville de Gueldre jufqu'à Minden fur le Véfer, & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre & de la Heffe, alliée de *Frédéric*; l'impératrice de Ruffie prit toute la Pruffe: ce roi, battu d'abord par les Ruffes, battit les Autrichiens, & enfuite en fut battu dans la Boheme, le 18 de juin 1757.

La perte d'une bataille femblait devoir écrafer ce monarque; preffé de tous côtés par les Ruffes, par les Autrichiens & par la France, lui-même fe crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure près de Stade un traité avec les Hanovriens & les Heffois, qui reffemblait à

celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir ; le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes ; le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, & était secondé de l'armée des Cercles de l'Empire ; de là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, & étaient déjà dans Breslau ; un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, & l'avait mis à contribution : le trésor du roi de Prusse était presque épuisé, & bientôt il ne devait plus lui rester un village ; on allait le mettre au ban de l'Empire ; son procès était commencé ; il était déclaré rebelle ; & s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans ces extrémités, il lui passa dans l'esprit de vouloir se tuer. Il écrivit à sa sœur, madame la margrave de *Bareith*, qu'il allait terminer sa vie : il ne voulut point finir la pièce sans quelques vers ; la

paſſion de la poéſie étoit encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au marquis d'*Argens* une longue épître en vers, dans laquelle il lui feſait part de ſa réſolution, & lui diſait adieu. Quelque ſingulière que ſoit cette épître par le ſujet, & par celui qui l'a écrite, & par le perſonnage à qui elle eſt adreſſée, il n'y a pas moyen de la tranſcrire ici toute entière, tant il y a de répétitions; mais on y trouve quelques morceaux aſſez bien tournés pour un roi du Nord; en voici pluſieurs paſſages:

Ami, le ſort en eſt jeté;
Las de plier dans l'infortune,
Sous le joug de l'adverſité,
J'accourcis le temps arrêté
Que la nature notre mère,
A mes jours remplis de miſère,
A daigné prodiguer par libéralité.
D'un cœur aſſuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du ſort,

Sans

Sans timidité, ſans effort.
Adieu grandeurs, adieu chimères ;
De vos bluettes paſſagères
Mes yeux ne ſont plus éblouis.
Si votre faux éclat, de ma naiſſante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des deſirs indiſcrets, long-temps évanouis,
Au ſein de la philoſophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui produit les erreurs du ſonge de la vie.
Adieu, divine volupté,
Adieu, plaiſirs charmans, qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe
Par des liens de fleurs enchaîne la gaîté.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé ſous la triſteſſe,
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'alégreſſe?
Et ſous la griffe du vautour
Voit-on la tendre tourterelle
Et la plaintive Philomèle

Chanter ou respirer l'amour ?
Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
N'éclaira que des jours signalés par mes maux;
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.
Je disais ce matin, les yeux couverts de pleurs,
Le jour qui dans peu va paraître
M'annonce de nouveaux malheurs;
Je disais à la nuit: tu vas bientôt renaître
Pour éterniser mes douleurs.
Vous, de la liberté héros que je révère,
Ô manes de Caton, ô manes de Brutus!
Votre illustre exemple m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus:
C'est votre flambeau funéraire,
Qui m'instruit du chemin peu connu du vulgaire,
Que nous avaient tracé vos antiques vertus.

J'écarte les romans & les pompeux fantômes
Qu'engendra de fes flancs la fuperftition ;
Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaître ce que nous fommes,
Je ne m'adreffe point à la religion.
J'apprends de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Diffout les êtres compofés ;
Que ce fouffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organifés,
N'eft point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle :
Il s'égare, il s'éclipfe, il baiffe avec les ans.
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra nous arracher du nombre des vivans.
Vaincu, perfécuté, fugitif dans le monde,

Trahi par des amis pervers,
Je fouffre, en ma douleur profonde,
Plus de maux dans cet univers,
Que dans les fictions de la fable féconde
N'en a jamais fouffert Prométhée aux enfers.
Ainfi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deftin cruel & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort brifent leurs chaînes;
Sans m'embarraffer des moyens,
Je romps les funeftes liens
Dont la fubtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins,
Trop long-temps attacha mon ame.
Tu vois dans ce cruel tableau,
De mon trépas la jufte caufe.
Au moins ne penfe pas du néant du caveau
Que j'afpire à l'apothéofe.
Mais lorfque le printemps paraiffant de nouveau,

De ſon ſein abondant t'offre des fleurs
éclofes,
Chaque fois d'un bouquet de myrtes &
de roſes,
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette épître écrite de ſa main. Il y a pluſieurs hémiſtiches pillés de l'abbé de *Chaulieu* & de moi. Les idées ſont incohérentes, les vers en général mal faits; mais il y en a de bons, & c'eſt beaucoup pour un roi de faire une épître de deux cents mauvais vers dans l'état où il était. Il voulait qu'on dît qu'il avait conſervé toute ſa préſence & toute la liberté de ſon eſprit, dans un moment où les hommes n'en ont guère.

La lettre qu'il m'écrivit, témoignait les mêmes ſentimens; mais il y avait moins de myrtes & de roſes, & d'*Ixions* & de douleur profonde. Je combattis en proſe la réſolution qu'il diſait avoir priſe de mourir; & je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conſeillai d'en-

tamer une négociation avec le maréchal de *Richelieu*, d'imiter le duc de *Cumberland*; je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un poëte désespéré, qui était tout près de n'être plus roi. Il écrivit en effet au maréchal de *Richelieu*; mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le prince de *Soubise*; sa lettre finissait par des vers plus dignes de sa situation, de sa dignité, de son courage & de son esprit.

Quand on est voisin du naufrage,
Il faut, en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en roi.

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith*, sa sœur, qu'il se ferait tuer: mais il fut plus heureux qu'il ne le disait, & qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 de novembre 1757, l'armée Française & Impériale dans un poste assez avantageux, à Rosbac, sur les frontières de la Saxe;

& comme il avait toujours parlé de se faire tuer, il voulut que son frère le prince *Henri* acquittât sa promesse à la tête de cinq bataillons Prussiens, qui devaient soutenir le premier effort des armées ennemies, tandis que son artillerie les foudroierait, & que sa cavalerie attaquerait la leur.

En effet, le prince *Henri* fut légérement blessé à la gorge d'un coup de fusil; & ce fut, je crois, le seul Prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouie & la plus complète dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac sera long-temps célèbre. On vit trente mille Français & vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuse & précipitée devant cinq bataillons & quelques escadrons. Les défaites d'Azincour, de Crécy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline & l'exercice militaire que

son père avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice Prussien s'était perfectionné pendant cinquante ans. On avait voulu l'imiter en France comme dans tous les autres états; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu disciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens; on avait même changé les manœuvres en France presqu'à chaque revue; de sorte que les officiers & les soldats, ayant mal appris des exercices nouveaux, & tous différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune discipline ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue des Prussiens, tout fut en déroute, & la fortune fit passer *Frédéric* en un quart d'heure, du comble du désespoir, à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de

la France, de la Ruſſie & de l'Autriche, & il aurait bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèſe.*

La funeſte journée de Rosbac feſait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, avait toujours conſervé ſon rang de miniſtre d'état, & une correſpondance particulière avec le roi de France; il était plus oppoſé que perſonne à l'alliance avec la cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu ſatisfait : cependant l'envie de ſe mêler d'intrigues, qui le ſuivait dans ſa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les hommes en place, le porta à ſe lier avec moi pour engager madame la margrave de *Bareith* à s'en remettre à lui, & à lui confier les intérêts du roi ſon frère. Il voulait réconcilier le roi de Pruſſe avec le roi de France, & croyait procurer la paix. Il n'était pas

bien difficile de porter madame de *Bareith* & le roi ſon frère à cette négociation ; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaiſir, que je voyais très-bien qu'elle ne réuſſirait pas.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la part du roi ſon frère. C'était par moi que paſſaient les lettres de cette princeſſe & du cardinal : j'avais en ſecret la ſatisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaiſir, celui de ſentir que mon cardinal ſe préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi, en lui envoyant celle de la margrave ; mais il fut tout étonné que le roi lui répondît aſſez ſéchement, que le ſecretaire d'état des affaires étrangères l'inſtruirait de ſes intentions.

En effet, l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponſe qu'il devait faire : cette réponſe était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de ſigner le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé

de *Bernis*; il m'envoya cette trifte lettre qui finiffait tout, & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin, & comment des miniftres & de vieux cardinaux, qui ont l'ame fi dure, ont pourtant affez de fenfibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût : mon deffein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, & non pas de le faire mourir.

Il y avait une efpèce de grandeur dans le miniftère de France à refufer la paix au roi de Pruffe, après avoir été battu & humilié par lui; il y avait de la fidélité & bien de la bonté de fe facrifier encore pour la maifon d'Autriche : ces vertus furent long-temps mal récompenfées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunfwikois, les Heffois, furent moins fidèles à leurs traités, & s'en trouvèrent mieux. Ils avaient ftipulé avec le maréchal de *Richelieu*, qu'ils ne ferviraient plus contre

nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe, au-delà duquel on les avait renvoyés : ils rompirent leur marché des Fourches Caudines, dès qu'ils surent que nous avions été battus à Rosbac. L'indiscipline, la désertion, les maladies détruisirent notre armée, & le résultat de toutes nos opérations fut, au printemps de 1758, d'avoir perdu trois cents millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèse*, comme nous avions fait dans la guerre de 1741, en combattant contre elle.

Le roi de Prusse, qui avait battu notre armée dans la Turinge à Rosbac, s'en alla combattre l'armée Autrichienne à soixante lieues de là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe, les vainqueurs marchaient ailleurs ; rien n'aurait arrêté les Français : mais ils avaient jeté leurs armes, perdu leur canon, leurs munitions, leurs vivres, & sur-tout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficilement. *Frédéric*, au

bout d'un mois, remporte à pareil jour une victoire plus ſignalée & plus diſputée ſur l'armée d'Autriche, auprès de Breslau ; il reprend Breslau, il y fait quinze mille priſonniers ; le reſte de la Siléſie rentre ſous ſes lois : *Guſtave-Adolphe* n'avait pas fait de ſi grandes choſes. Il fallut bien alors lui pardonner ſes vers, ſes plaiſanteries, ſes petites malices, & même ſes péchés contre le ſexe féminin. Tous les défauts de l'homme diſparurent devant la gloire du héros.

Aux Délices, 6 *de novembre* 1759.

J'AVAIS laiſſé là mes mémoires, les croyant auſſi inutiles que les lettres de *Bayle* à madame ſa chère mère, & que la vie de *Saint-Evremont* écrite par *des Maiſeaux*, & que celle de l'abbé de *Mongon* écrite par lui-même : mais bien des choſes qui me paraiſſent ou neuves ou plaiſantes, me ramènent au ridicule de parler de moi à moi-même.

Je vois de mes fenêtres, la ville où ré-

gnait *Jean Chauvin* le Picard, dit *Calvin*, & la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de fon ame. Prefque tous les prêtres de ce pays-ci penfent aujourd'hui comme *Servet*, & vont même plus loin que lui. Ils ne croient point du tout *Jéfus-Chrift* dieu; & ces meffieurs, qui ont fait autrefois main baffe fur le purgatoire, fe font humanifés jufqu'à faire grace aux ames qui font en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne feront point éternelles, que *Théfée* ne fera pas toujours dans fon fauteuil, que *Sifyphe* ne roulera pas toujours fon rocher: ainfi, de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'eft une affez jolie révolution dans l'hiftoire de l'efprit humain. Il y avait là de quoi fe couper la gorge, allumer des bûchers, faire des Saint-Barthelemi; cependant on ne s'eft pas même dit d'injures, tant les mœurs font changées. Il n'y a que moi, à qui un de ces prédicans en ait dites, parce que j'avais ofé avancer que

le Picard *Calvin* était un efprit dur, qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui font prefque ouvertement fectateurs de *Servet*, & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts.

Ils ont voulu me prouver en forme, que *Calvin* était un bon homme; ils ont prié le confeil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet :* le confeil, plus fage qu'eux, les a refufées; il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Genève. Je regarde ce petit triomphe, comme le plus bel exemple des progrès de la raifon dans ce fiècle.

La philofophie a remporté encore une plus grande victoire fur fes ennemis à Laufanne. Quelques miniftres s'étaient avifés dans ce pays là de compiler je ne fais quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, difaient-ils, de la religion chrétienne. J'ai trouvé fans peine le

moyen de faire ſaiſir les exemplaires, & de les ſupprimer par autorité du magiſtrat : c'eſt peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à ſe taire, & à reſpecter un philoſophe. Jugez ſi je ne dois pas aimer paſſionnément ce pays-ci. Etres penſans, je vous avertis qu'il eſt très-agréable de vivre dans une république, aux chefs de laquelle on peut dire : venez demain dîner chez moi. Cependant je ne me ſuis pas encore trouvé aſſez libre ; & ce qui eſt, à mon gré, digne de quelque attention, c'eſt que, pour l'être parfaitement, j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux à ma bienſéance à une lieue de Genève, qui avaient joui autrefois de tous les priviléges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du roi, un brevet par lequel ces priviléges me ſont conſervés. Enfin j'ai tellement arrangé ma deſtinée, que je me trouve indépendant à la fois en Suiſſe, ſur le territoire de Genève, & en France.

J'entends parler beaucoup de liberté, mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en ſoit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra, ou qui pourra.

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon temps pour chercher cette liberté & le repos loin de Paris. On y était alors auſſi fou & auſſi acharné dans des querelles puériles, que du temps de la Fronde; il n'y manquait que la guerre civile: mais comme Paris n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracaſſeries civiles: elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'archevêque de Paris *Beaumont*, homme opiniâtre, feſant le mal de tout ſon cœur par excès de zèle, un fou ſérieux, un vrai ſaint dans le goût de *Thomas* de Cantorbéri. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à

laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, & que l'archevêque réputait place ſacrée, dépendante uniquement de l'égliſe. Tout Paris prit parti; les petites factions janſéniſte & moliniſte ne s'épargnèrent pas; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui ſe battent dans la rue; on leur jette des ſeaux d'eau pour les ſéparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raiſon; mais ils n'en furent que plus envenimés: il exila l'archevêque, il exila le parlement; mais un maître ne doit chaſſer ſes domeſtiques que quand il eſt ſûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement, parce qu'une chambre nommée royale, compoſée de conſeillers d'état & de maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Pariſiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de juſtice qu'on appelle parlement. Tous ſes membres furent donc rappelés,

& crurent avoir remporté une victoire ſignalée ſur le roi. Ils l'avertirent paternellement, dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autre fois ſon parlement, attendu, diſaient-ils, *que cela était de mauvais exemple.* Enfin, ils en firent tant que le roi réſolut au moins de caſſer une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces meſſieurs donnèrent tous leur démiſſion, excepté la grand'-chambre; les murmures éclatèrent; on déclamait publiquement au palais contre le roi. Le feu qui ſortait de toutes les bouches, prit malheureuſement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait ſouvent dans la grand'-ſalle. Il eſt prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais ſeulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne paſſe par la tête des hommes. Ce miſérable avait été cuiſtre au collége des jéſuites, collége où j'ai vu quelquefois les

écoliers donner des coups de canif, & les cuiſtres leur en rendre. *Damiens* alla donc à Verſailles dans cette réſolution, & bleſſa le roi, au milieu de ſes gardes & de ſes courtiſans, avec un de ces petits canifs dont on taille des plumes.

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jéſuites qui étaient, diſait-on, en poſſeſſion par un ancien uſage. J'ai lu une lettre d'un père *Griffet*, dans laquelle il diſait : *Cette fois - ci ce n'eſt pas nous, c'eſt à préſent le tour de meſſieurs.* C'était naturellement au grand-prévôt de la cour à juger l'aſſaſſin, puiſque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Le malheureux commença par accuſer ſept membres des enquêtes : il n'y avait qu'à laiſſer ſubſiſter cette accuſation, & exécuter le criminel ; par là le roi rendait le parlement à jamais odieux, & ſe donnait ſur lui un avantage auſſi durable que la monarchie. On croit que M. d'*Argenſon* porta le roi à donner à ſon

parlement la permiſſion de juger l'affaire : il en fut bien récompenſé, car huit jours après il fut dépoſſédé & exilé.

Le roi eut la faibleſſe de donner de groſſes penſions aux conſeillers qui inſtruiſirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelque ſervice ſignalé & difficile. Cette conduite acheva d'inſpirer à meſſieurs des enquêtes une confiance nouvelle ; ils ſe crurent des perſonnages importans ; & leurs chimères de repréſenter la nation & d'être les tuteurs des rois, ſe réveillèrent : cette ſcène paſſée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amuſèrent à perſécuter les philoſophes.

Omer Joly de Fleuri, avocat-général du parlement de Paris, étala devant les chambres aſſemblées le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaiſe foi & l'hypocriſie aient jamais remporté. Pluſieurs gens de lettres très-eſtimables par leur ſcience & par leur conduite, s'étaient aſſociés pour compoſer un dictionnaire immenſe de tout ce qui peut

éclairer l'efprit humain : c'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France ; le chancelier, les miniftres encourageaient une fi belle entreprife. Déjà fept volumes avaient paru : on les traduifait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais ; & ce tréfor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous fefait alors le plus d'honneur : tant les excellens articles du *Dictionnaire encyclopédique* rachetaient les mauvais, qui font pourtant en affez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage, que trop de déclamations puériles, malheureufement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour groffir l'ouvrage ; mais tout ce qui part de ces auteurs eft excellent.

Voilà *Omer Joly de Fleuri* qui, le 23 de février 1759, accufe ces pauvres gens d'être athées, déiftes, corrupteurs de la jeuneffe, rebelles au roi, &c.

Omer, pour prouver ces accufations, cite *S. Paul*, le procès de *Théophile*, & *Abraham Chaumeix*. (*) Il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parla ; ou, s'il l'avait lu, *Omer* était un étrange imbécille. Il demande juftice à la cour contre l'article *Ame*, qui, felon lui, eft le matérialifme tout pur. Vous remarquerez que cet article *Ame*, l'un des plus mauvais du livre, eft l'ouvrage d'un pauvre docteur de Sorbonne, qui fe tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialifme. Tout le difcours d'*Omer Joly de Fleuri* fut un tiffu de bévues pareilles. Il défère donc à la juftice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu ; & tout le parlement, fur la requifition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-

(*) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janfénifte & convulfionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cite comme un père de l'églife. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Mofcou.

feulement fans aucun examen, mais fans en avoir lu une page. Cette façon de rendre juftice eft fort au-deffous de celle de *Bridoye*, car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer jufte.

Les éditeurs avaient un privilége du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les priviléges accordés par fa Majefté ; il ne lui appartient de juger, ni d'un arrêt du confeil, ni de rien de ce qui eft fcellé à la chancellerie : cependant il fe donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé ; il nomma des confeillers pour décider des objets de géométrie & de métaphyfique contenus dans l'*Encyclopédie*. Un chancelier un peu ferme aurait caffé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent : le chancelier de *Lamoignon* fe contenta de révoquer le privilége, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du fceau de l'autorité fuprême. On croirait que cette aventure eft du temps du père *Garaffe*,

& des arrêts contre l'émétique; cependant elle eſt arrivée dans le ſeul ſiècle éclairé qu'ait eu la France, tant il eſt vrai qu'il ſuffit d'un ſot pour déshonorer une nation. On avouera ſans peine que dans de telles circonſtances Paris ne devait pas être le ſéjour d'un philoſophe, & qu'*Ariſtote* fut très-ſage de ſe retirer à Calcis, lorſque le fanatiſme dominait dans Athènes. D'ailleurs l'état d'homme de lettres à Paris eſt immédiatement au-deſſus de celui d'un bateleur : l'état de gentilhomme ordinaire de ſa Majeſté, que le roi m'avait conſervé, n'eſt pas grand'choſe. Les hommes ſont bien ſots, & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château, comme j'ai fait, y jouer la comédie & y faire bonne chère, que d'être levraudé à Paris, comme *Helvétius*, par les gens tenant la cour de parlement, & par les gens tenant l'écurie de la Sorbonne. Comme je ne pouvais aſſurément ni rendre les hommes plus raiſonnables, ni le parlement moins pé-

dant, ni les théologiens moins ridicules, je continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être, en contemplant du port tous les orages. Je vois l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos ministres renvoyés l'un après l'autre, sans que nos affaires en aillent mieux; le roi de Portugal assassiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays; & cette fois-ci les jésuites ne peuvent pas dire: *Ce n'est pas nous.* Ils avaient conservé leur droit, & il a été bien prouvé depuis que les bons pères avaient saintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leurs raisons, qu'ils sont souverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Voici une petite aventure aussi singulière qu'on en ait vu depuis qu'il y a eu des rois & des poëtes sur la terre. *Frédéric* ayant passé un temps assez long à

garder les frontières de la Siléſie dans un camp inexpugnable, s'y eſt ennuyé; & pour paſſer le temps, il a fait une ode contre la France & contre le roi. Il m'envoya, au commencement de mai 1759, ſon ode ſignée *Frédéric*, & accompagnée d'un paquet énorme de vers & de proſe. J'ouvre le paquet, & je m'aperçois que je ne ſuis pas le premier qui l'ait ouvert : il était viſible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus tranſi de frayeur, en liſant dans l'ode les ſtrophes ſuivantes :

O nation folle & vaine,
Quoi, ſont-ce là ces guerriers,
Sous Luxembourg, ſous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers;
Qui, vrais amans de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers & le trépas?
Je vois leur vil aſſemblage
Auſſi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.

Quoi, votre faible monarque,
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour;
Lui qui déteſtant les peines,
Au haſard remet les rênes
De ſon empire aux abois:
Cet eſclave parle en maître,
Ce Céladon ſous un hêtre
Croit dicter le ſort des rois.

Je tremblai donc en voyant ces vers, parmi leſquels il y en a de très-bons, ou du moins qui paſſeront pour tels. J'ai malheureuſement la réputation méritée d'avoir juſqu'ici corrigé les vers du roi de Pruſſe. Le paquet a été ouvert en chemin; les vers tranſpireront dans le public, le roi de France les croira de moi, & me voilà criminel de lèſe-Majeſté, &, qui pis eſt, coupable envers madame de *Pompadour.*

Dans cette perplexité, je priai le réſident de France à Genève de venir chez moi. Je lui montre le paquet; il convient

qu'il a été décacheté avant de me parvenir. Il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le duc de *Choiſeul*, miniſtre en France. En toute autre circonſtance, je n'aurais point fait cette démarche; mais j'étais obligé de prévenir ma ruine, je feſais connaître à la cour tout le fonds du caractère de ſon ennemi. Je ſavais bien que le duc de *Choiſeul* n'en abuſerait pas, & qu'il ſe bornerait à perſuader le roi de France que le roi de Pruſſe était un ennemi irréconciliable qu'il fallait écraſer, ſi on pouvait. Le duc de *Choiſeul* ne ſe borna pas là; c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, il fait des vers, il a des amis qui en font, il paya le roi de Pruſſe en même monnaie, & m'envoya une ode contre *Frédéric*, auſſi mordante, auſſi terrible que l'était celle de *Frédéric* contre nous. En voici des échantillons détachés:

Ce n'eſt plus cet heureux génie,
Qui des arts dans la Germanie

Devait allumer le flambeau :
Epoux, fils, & frère coupable,
C'eſt celui qu'un père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Cependant c'eſt lui dónt l'audace
Des neufs ſœurs & du dieu de Thrace
Croit réunir les attributs,
Lui qui chez Mars comme au Parnaſſe
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle & Mévius.

Vois, malgré la garde Romaine,
Néron pourſuivi ſur la ſcène
Par les mépris des légions ;
Vois l'oppreſſeur de Syracuſe
Sans fruit proſtituant ſa muſe
Aux inſultes des nations.

Juſque là, cenſeur moins ſauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature & des amours.
Peux-tu condamner la tendreſſe,
Toi qui n'en as connu l'ivreſſe
Que dans les bras de tes tambours ?

Le duc de *Choiſeul*, en me feſant par-

venir cette réponfe, m'affura qu'il allait la faire imprimer; fi le roi de Pruffe publiait fon ouvrage, & qu'on battrait *Frédéric* à coups de plume, comme on efpérait le battre à coups d'épée. Il ne tenait qu'à moi, fi j'avais voulu me réjouir, de voir le roi de France & le roi de Pruffe faire la guerre en vers: c'était une fcène nouvelle dans le monde. Je me donnai un autre plaifir, celui d'être plus fage que *Frédéric*: je lui écrivis que fon ode était fort belle, mais qu'il ne devait pas la rendre publique, qu'il n'avait pas befoin de cette gloire, qu'il ne devait pas fe fermer toutes les voies de réconciliation avec le roi de France, l'aigrir fans retour, & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une jufte vengeance. J'ajoutai que ma nièce avait brûlé fon ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut, me remercia, non fans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en fa vie. Le duc de

Choiſeul, de ſon côté, tint parole & fut diſcret.

Pour rendre la plaiſanterie complète, j'imaginai de poſer les premiers fondemens de la paix de l'Europe ſur ces deux pièces qui devaient perpétuer la guerre juſqu'à ce que *Frédéric* fût écraſé. Ma correſpondance avec le duc de *Choiſeul* me fit naître cette idée; elle me parut ſi ridicule, ſi digne de tout ce qui ſe paſſait alors, que je l'embraſſai; & je me donnai la ſatisfaction de prouver par moi-même ſur quels petits & faibles pivots roulent les deſtinées des royaumes. M. de *Choiſeul* m'écrivit pluſieurs lettres oſtenſibles, tellement conçues que le roi de Pruſſe pût ſe haſarder à faire quelques ouvertures de paix, ſans que l'Autriche pût prendre ombrage du miniſtère de France; & *Frédéric* m'en écrivit de pareilles, dans leſquelles il ne riſquait pas de déplaire à la cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore; il reſſemble aux mines que font deux chats qui

montrent d'un côté patte de velours, & des griffes de l'autre. Le roi de Prusse battu par les Russes & ayant perdu Dresde, a besoin de la paix; la France, battue sur terre par les Hanovriens, & sur mer par les Anglais, ayant perdu son argent très-mal à propos, est forcée de finir cette guerre ruineuse.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.

Aux Délices, ce 27 de novembre 1759.

JE continue, & ce sont toujours des choses singulières. Le roi de Prusse m'écrit du 17 de décembre: *Je vous en manderai davantage de Dresde, où je serai dans trois jours*; & le troisième jour il est battu par le maréchal *Daun*, & il perd dix-huit mille hommes. Il me semble que tout ce que je vois est la fable du *Pot au lait*. Notre grand marin *Berrier*, ci-devant lieutenant de police à Paris, & qui a passé de ce poste à celui de secretaire d'état & de ministre des mers,

ſans avoir jamais vu d'autre flotte que la galiotte de Saint-Cloud & le coche d'Auxerre, notre *Berrier*, dis-je, s'était mis dans la tête de faire un bel armement naval pour opérer une deſcente en Angleterre : à peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Breſt, qu'elle a été battue par les Anglais, briſée par les rochers, détruite par les vents, ou engloutie dans la mer.

Nous avons eu pour contrôleur général des finances, un *Silhouette* que nous ne connaiſſions que pour avoir traduit en proſe quelques vers de *Pope* : il paſſait pour un aigle ; mais en moins de quatre mois l'aigle s'eſt changé en oiſon. Il a trouvé le ſecret d'anéantir le crédit au point que l'état a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes. Le roi a été obligé d'envoyer ſa vaiſſelle à la monnaie ; une bonne partie du royaume a ſuivi cet exemple.

12 *de février* 1760.

ENFIN, après quelques perfidies du

roi de Pruſſe, comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées, d'avoir voulu ſemer la zizanie entre nous & nos alliés, toutes perfidies très-permiſes à un grand roi, ſur-tout en temps de guerre, je reçois des propoſitions de paix de la main du roi de Pruſſe, non ſans quelques vers; il faut toujours qu'il en faſſe. Je les envoie à Verſailles; je doute qu'on les accepte: il ne veut rien céder; & il propoſe, pour dédommager l'électeur de Saxe, qu'on lui donne Erford qui appartient à l'électeur de Maïence: il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un; c'eſt ſa façon. Nous verrons ce qui réſultera de ces idées, & ſur-tout de la campagne qu'on va faire.

Comme cette grande & horrible tragédie eſt toujours mêlée de comique, on vient d'imprimer à Paris les *poëshies du roi mon maître*, comme diſait *Freitag*; il y a une épître au maréchal *Keit*, dans laquelle il ſe moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des chrétiens. Les

dévots n'en font pas contens, les prêtres calvinistes murmurent, ces pédans le regardaient comme le soutien de la bonne cause ; ils l'admiraient quand il jetait dans des cachots les magistrats de Leipsick, & qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent. Mais depuis qu'il s'est avisé de traduire quelques passages de *Sénèque*, de *Lucrèce* & de *Cicéron*, ils le regardent comme un monstre. Les prêtres canoniseraient *Cartouche* dévot.



CHOIX

DE

PIECES JUSTIFICATIVES

POUR LA VIE

DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous avons joint ici quelques lettres, qui peuvent ſervir à faire mieux connaître M. de *Voltaire* & ſes ennemis.

Un hommage rendu par un prince du ſang à un jeune homme que ſon état éloignait de lui, & que la gloire n'en rapprochait pas encore, nous a paru mériter d'être conſervé.

La *note* qui a été remiſe par le célèbre *le Kain*, doit intéreſſer les gens de lettres; le grand acteur y peint naïvement l'enthouſiaſme de *Voltaire* pour l'art dramatique, & pour le talent du théatre; & on y voit en même temps comment, malgré cet enthouſiaſme & l'intérêt d'avoir des acteurs dignes de ſes ouvrages, il cherchait à détourner ce

jeune homme d'un état trop avili par le préjugé, & joignait noblement à ſes conſeils les moyens d'en embraſſer un autre. Ce trait eſt un de ceux qui prouvent le mieux que la bonté était le ſentiment dominant de l'ame de *Voltaire*.

C'eſt ainſi qu'avec plus de déſintéreſſement encore, il engagea en 1765 Mlle. *Clairon* à renoncer au théatre, quoique le talent de cette ſublime actrice fût alors dans toute ſa force, & devînt de jour en jour plus néceſſaire au poëte, dont le génie dramatique commençait à s'affaiblir par l'âge & les travaux.

Ses conſeils à MM. d'*Alembert* & *Diderot*, perſécutés pour l'Encyclopédie, & pluſieurs traits de ce genre, prouveraient encore que l'amour de la juſtice l'emportait dans ſon eſprit ſur toutes ſortes de conſidérations.

PIECES
JUSTIFICATIVES.

VERS
De S. A. S. le Prince DE CONTI,
A M. DE VOLTAIRE.

1718.

PLUTON ayant fait choix d'une jeune pucelle,
Et voulant donner à ſa belle
Une marque de ſon amour,
Commanda qu'une fête & ſuperbe & galante
Réparât les horreurs de ſon triſte ſéjour.
Pour ſatisfaire ſon attente,
Il fait aſſembler à ſa cour
Tous ceux dont le bon goût & la délicateſſe

Pouvaient contribuer au ſpectacle pompeux
Qu'il préparait à ſa maîtreſſe.
Parmi tous ces hommes fameux,
Il choiſit ceux dont le génie
S'était ſignalé dans tous lieux
Par la plus noble poéſie.
Chacun à réuſſir travailla de ſon mieux.
Pour remporter le prix, & Corneille & Racine
Unirent leur veine divine:
Chaque auteur en vain diſputa,
Et voulut gagner le ſuffrage
Du dieu qui demandait l'ouvrage;
Bien que des deux eſprits la pièce l'emportât,
L'on ignorait encor qu'elle eût eu l'avantage.
Enfin le jour venu de cet événement,
De tant d'auteurs la cohorte nombreuſe
Recherchait la gloire flatteuſe
De remporter l'honneur de l'applaudiſſement.
Tandis qu'à faire cette brigue,

Toute la troupe ſe fatigue,
Sans ſe donner du mouvement,
Racine avec Corneille au ſein de l'Elyſée
Rappelaient l'hiſtoire paſſée
Du temps où de la France ils étaient l'ornement.
Ils avaient ſu par ceux qui venaient de la terre,
Du théatre français le funeſte abandon;
Que depuis leur décès le délicat parterre
Ne pouvait rien trouver de bon.
Ce malheur leur cauſait une triſteſſe extrême.
Ils connaiſſaient que dans Paris l'on aime
D'un ſpectacle nouveau les doux amuſemens;
Qu'abandonnés par Melpomène,
Les auteurs n'avaient plus ces nobles ſentimens
Qui font la grace de la ſcène.
Depuis leur ſéjour en ces lieux,
Ils avaient fait la connaiſſance
D'un démon ſans expérience,

Mais dont l'esprit vif, gracieux,
Surpassait déjà les plus vieux
Par ses talens & sa science.
Pour réparer les maux du théatre obscurci,
Ce démon fut par eux choisi.
Ils lui font prendre forme humaine;
Des règles de leur art à fond l'ayant instruit,
Sur les bords fameux de la Seine,
Sous le nom d'Arouet cet esprit fut conduit.
Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,
Pour son prémier projet il fait le choix d'Oepide;
Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,
Par un style plus beau cette pièce changée,
Fit croire des enfers Racine revenu,
Ou que Corneille avait la sienne corrigée. (*)

(*) Ces vers sont autant d'honneur

LETTRE

De l'abbé DESFONTAINES,

A M. DE VOLTAIRE.

Ce 31 *de mai* 1724.

Je n'oublierai jamais, monſieur, les obligations infinies que je vous ai. Votre bon cœur eſt encore bien au-deſſus de votre eſprit, & vous êtes l'ami le plus eſſentiel qui ait jamais été. Le zèle avec lequel vous m'avez ſervi, me fait en quelque ſorte plus d'honneur que la malice & la noirceur de mes ennemis ne m'a cauſé d'affront par l'indigne traitement qu'il m'ont fait ſouffrir. Il faut ſe retirer pendant quelque temps. *Fallax infamia terret.*

au prince de *Conti* qu'en a fait à *la Motte* ſon approbation d'Oepide. Ils annoncèrent tous deux à la France un digne ſucceſſeur de *Corneille* & de *Racine*, & jamais prophétie ne fut mieux accomplie.

J'ai une lettre de cachet qui m'exile à trente lieues de Paris. C'eſt avec plaiſir que je vais chercher la ſolitude ; mais je ſuis bien fâché que cette retraite me ſoit ordonnée. C'eſt un reſte de triomphe pour les malheureux auteurs de ma diſgrace. Je conſens d'aller en province, & j'y vais très-volontiers. Mais tâchez, monſieur, de faire enſorte que l'ordre du roi ſoit levé par une autre lettre de cachet en cette forme :

Le roi, informé de la fauſſeté de l'accuſation intentée contre le ſieur abbé Desfontaines, conſent qu'il demeure à Paris.

Si vous obtenez cet ordre de M. de *Maurepas*, c'eſt un coup eſſentiel. Au ſurplus, je promets *parole d'honneur*, à M. de *Maurepas*, de m'en aller inceſſamment, & de ne point revenir à Paris qu'après lui en avoir demandé la permiſſion ſecrètement.

Voilà, mon cher ami, ce que je vous prie à préſent d'obtenir pour moi. Je vous aurai encore une obligation infinie de ce

nouveau service. C'eſt, à mon gré, ce qu'on peut faire de plus ſimple pour réparer le ſcandale & l'injuſtice, en attendant que je puiſſe faire mieux & que j'aie les lumières néceſſaires pour découvrir les reſſorts cachés de l'horrible intrigue de mes ennemis. Malgré la noirceur de l'accuſation & le penchant du public à croire tous les accuſés coupables, j'ai la ſatisfaction de voir les perſonnes même indifférentes prendre mon parti. Les *Nadal*, les *Danchet*, les *de Pons*, les *Fréret* ſont les ſeuls, dit-on, qui traitent ma perſonne comme toute ma vie je traiterai leurs infames ouvrages & leur indigne caractère. *Genus irritabile vatum.*

J'ai un plan d'apologie qui ſera beau & curieux, & que je travaillerai à la campagne. Je ſuis trop connu dans le monde pour qu'il convienne à un homme comme moi de me taire après un ſi exécrable affront; & je le ferai de façon que j'aurai l'honneur de le préſenter à M. de *Maurepas*, pour le prier de me permettre

de le faire paraître. On y verra tout ce qui m'est arrivé de malheureux, & mes malheurs toujours causés par des gens de lettres, sur-tout l'histoire de ma sortie des jésuites.

Adieu, mon cher ami; je me recommande à vous.

Desfontaines.

LETTRE

Du sieur DEMOULIN,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 22 d'auguste 1738.

MONSIEUR.

NOUS vous remercions très-humblement de toutes vos bontés, & des facilités que vous voulez bien nous accorder pour vous payer. Nous en conserverons un précieux souvenir, & nous vous en marquerons notre vive reconnaissance dans toutes les occasions. Votre créance est

eſt bien aſſurée, & nous vous prions d'être perſuadé que nous l'acquitterons le plus tôt qu'il nous ſera poſſible. Je ſuis en avance dans pluſieurs bonnes affaires, & notre zèle à obliger eſt cauſe que nous ne ſommes pas à notre aiſe.

Vous me rendez juſtice, monſieur, en ne me croyant point coupable d'aucune mauvaiſe intention. J'oſe même vous proteſter que jamais je n'en ai eu, & que jamais amant n'a aimé plus tendrement une maîtreſſe, que je vous ai toujours aimé, malgré tout ce qui eſt arrivé. J'ai des vivacités, il eſt vrai; vous me les avez ſouvent reprochées avec raiſon; mais je ne le cède à perſonne pour la droiture de cœur, la pureté des intentions & la fidelle exécution, quand il s'agit de rendre ſervice.

Je ſais qu'on m'a fort calomnié, & je ſais encore que les perſonnes qui déclamaient le plus contre moi, en vous quittant venaient au logis pour m'animer contre vous. Depuis ce temps-là, j'ai

rendu à une de ces perſonnes des ſervices aſſez conſidérables ; & ſi les occaſions ſe préſentaient d'obliger les autres, je le ferais volontiers. C'eſt la ſeule vengeance que je prétends en tirer.

Si vous me croyez utile à quelque choſe, & même dans ce qui peut exiger de la diſcrétion, honorez-moi de vos commiſſions, & ſoyez, je vous ſupplie, aſſuré d'une prompte & ſecrète expédition.

Ma femme vous aſſure de ſes très-humbles reſpects.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

Demoulin.

Billet du même.

JE ſouſſigné reconnais que M. de *Voltaire* ayant prêté à ma femme & à moi la ſomme de *vingt-ſept mille livres*, & vu le mauvais état de nos affaires, ayant

bien voulu ſe reſtreindre à la ſomme de *trois mille livres* par contrat obligatoire, paſſé entre nous chez *Ballot*, notaire, le 12 de juin 1736, il nous a remis & accordé 750 livres reſtant des trois mille livres à payer, & m'en a donné une rétroceſſion pleine & entière. Ce 19 de janvier 1743.

Demoulin.

LETTRES

Du libraire JORE,

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE I.

A Paris, *ce* 20 *de décembre* 1738.

MONSIEUR.

JE vous ſupplie d'excuſer le mauvais état de ma fortune, & la ſouſtraction de tous mes papiers, qui m'a empêché juſqu'ici de reconnaître le mauvais procédé

de ceux qui ont abusé de mon malheur, pour me forcer à vous faire un procès injuste, & à laisser imprimer un factum odieux. Je les désavoue tous deux entiérement. La malice de vos ennemis n'a servi qu'à me faire connaître la bonté de votre caractère. Vous avez la bonté de me pardonner d'avoir écouté de mauvais conseils. Je vous jure que je m'en suis repenti au moment même que j'ai eu le malheur d'agir contre vous. J'ai bien reconnu combien on m'avait trompé. Vous n'ignorez pas la jalousie des gens de lettres; voilà à quoi elle s'est portée. On m'a aigri, on s'est servi de moi pour vous nuire; j'en suis si fâché que je vous promets de ne jamais voir ceux qui m'ont forcé à vous manquer à ce point; & je réparerai le tort extrême que j'ai eu, par l'attachement constant que je veux vous vouer toute ma vie.

Je vous prie, monsieur, de me rendre votre amitié, & de croire que mon cœur n'a jamais eu de part à la malice de vos

ennemis, & que c'eſt mon cœur ſeul qui m'engage à vous le dire.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE II.

A Paris, le 30 *de décembre* 1738.

J'AI déjà eu l'honneur de vous écrire, le 20 du préſent mois*, dans l'amertume de mon cœur, pour vous demander pardon, & pour vous marquer le ſincère repentir que j'éprouve du procès injuſte que votre ennemi (que vous connaiſſez) m'avait engagé de vous intenter. Je vous ai déjà marqué mon regret, & l'horreur que j'ai d'avoir attaqué ſi cruellement celui qui était mon bienfaiteur. Je vous diſais que j'avais reconnu l'erreur où l'on m'avait mis. Soyez ſûr, monſieur, que mon affliction eſt égale à ma faute. Daignez, monſieur, pouſſer votre géné-

rosité jusqu'à m'accorder le pardon que j'ose vous demander. Je désavoue le factum injuste & calomnieux que l'on a mis sous mon nom, & que j'ai eu le malheur de signer. J'étais aveuglé ; on m'a séduit. Je vous le répète encore, j'en suis au désespoir. J'en ai tombé malade. Il n'y a rien que je ne fasse, le reste de ma vie, pour réparer ma faute. Enfin, monsieur, si vous étiez témoin de mon affliction d'avoir été trompé par de mauvais conseils, vous auriez pitié de mon état. Ayez la bonté au moins de me faire dire que vous avez celle de me pardonner, si vous ne daignez m'écrire de votre main. Je paierais tous les frais du procès, si j'avais de l'argent ; & il n'y a rien que je ne fasse, tout le reste de ma vie, pour vous témoigner en particulier & en public le repentir, l'admiration pour votre caractère, & le très-profond respect avec lequel je suis,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE III.

Paris, le 3 de juin 1742.

J'AI reçu, Monfieur, les 300 livres que vous avez eu encore la bonté de me faire donner. Cette nouvelle manière de vous venger d'un homme infortuné, dont le plus grand malheur a été de s'oublier avec vous, & qui en eft au défefpoir depuis fi long-temps, ne fortira jamais de mon cœur. Vos bontés augmentent le fincère repentir que j'en ai ; elles m'étonnent, elles m'infpirent le refpect & l'attachement le plus tendre. Il faut que ceux qui m'avaient féduit, foient des monftres. Ils ne vous connaiffent pas comme je vous connais. Ma vie doit être employée à vous marquer mon dévouement. Je n'ai point de termes pour vous dire ce que vous m'infpirez. Permettez-moi feulement de me préfenter devant vous, & de venir vous remercier. C'eft

la grace que je vous prie d'ajouter à vos générofités.

Je fuis avec refpect & la plus tendre reconnaiffance,

Monfieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE IV.

A Milan, ce 20 d'octobre 1768.

MONSIEUR.

GRACE à la penfion que vous avez la bonté de me faire, je me fuis trouvé en état de fubfifter à Milan, joint à quelques écoliers que j'avais, auxquels j'aidais à fe perfectionner dans la langue françaife, & qui, malheureufement pour moi, quittent cette ville pour voyager. Dans quel état vais-je me trouver, grand Dieu! privé de ce fecours! Je vous fus autrefois utile pour écrire fous votre dictée: ne pourrai-je plus vous être

d'aucune utilité? Si Milan était un endroit où l'on imprimât en français, je pourrais m'y occuper à corriger des épreuves, & par cette occupation me garantir de la misère qui me menace, & que vous pourriez me faire éviter, monsieur, en m'appelant auprès de vous, où je me persuade que vous devez avoir quelqu'un qui peut vous être moins nécessaire que je pourrais vous l'être.

J'espère, monsieur, que réfléchissant sur mon état présent, & combien il est différent de celui dans lequel vous m'avez vu, vous vous porterez à le soulager, d'autant que ce changement ne m'est arrivé ni par libertinage ni par mauvaise conduite.

Lorsque M. de *Cideville* me procura l'honneur de vous connaître, il n'envisageait, ainsi que moi, que d'augmenter ma fortune; aurait-il pu prévoir l'injustice que l'on m'a faite, & que ma ruine totale devait s'ensuivre?

Je me flatte que, touché de mon triste

fort, vous m'honorerez d'une réponse qui dissipera cet avenir affreux que j'envisage, & que je ne puis éviter sans vos bontés. Dans cette confiance, permettez que je me dise avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

Chez M. le comte *Alari.*

LETTRE V.

A Milan, ce 28 d'avril 1769.

MONSIEUR.

A mon retour des isles Boromées, où son excellence M. le comte *Frédéric* m'a gardé trois semaines, pour y prendre l'air & me remettre de la maladie que j'ai eue, MM. *Origoni & Paravicini* m'ont remis 25 sequins de Florence par votre ordre, dont je leur ai donné reçu au compte de MM. *François & Louis Bontems* de Genève.

Je ne puis assez vous en marquer ma reconnaissance ; & vous ne pouviez, monsieur, m'envoyer plus à propos ce secours, manquant de linge & d'habits. Quoique votre générosité portât l'ordre de me compter ce que j'aurais besoin, sans en limiter la somme, j'ai cru ne devoir pas abuser de vos bontés ; & j'ai, sur l'instant même, employé ces 25 sequins en un habit que j'ai trouvé fait sur ma taille, & en quatre chemises que je fais faire : ce qui me mettra au moins en état de paraître décemment dans les maisons de condition où l'on a la bonté de m'admettre. J'y ai fait part de vos bontés, & l'on m'a loué de n'avoir exigé que cette somme, quoique votre générosité ne l'eût pas bornée.

Que je finirais avec tranquillité ma carrière, au cas que j'eusse le malheur de vous survivre, si vous vouliez bien m'assurer de quoi supporter l'état affreux de ma situation ! état que j'ai si peu mérité ! Je l'espère de vos bontés, monsieur.

Je n'aurais alors plus à desirer que de me procurer l'occasion de vous en aller marquer ma vive reconnaissance. J'en attends l'heureux moment avec impatience, & vous supplie d'être persuadé du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

Chez M. le comte *Alari*, où mes lettres me viennent franches de port.

LETTRE VI.

A Milan, le 23 de septembre 1773.

MONSIEUR.

VIVEMENT pénétré de gratitude & transporté de joie, je vous remercie de la consolante promesse que vous me faites de me tirer de ma misère, & des huit louis que vous m'avez envoyés. Ils ne pouvaient

pouvaient m'arriver plus à propos pour me tirer du plus grand embarras. Je ne vous dis point, crainte de vous accabler, tout ce qui se passe dans mon ame, me flattant que les dispositions de la vôtre ont changé à mon avantage, vous assurant que je le mérite par les sentimens de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE

De M. SAINT-HYACINTHE,

A M. DE BURIGNY.

A Belleville, le 2 de mai 1739.

Je vous renvoie, monsieur, le manuscrit que vous m'avez fait la grace de me confier. Vous croyez peut-être que je l'ai lu avec plaisir : vous ne vous trompez pas ; mais si vous concluez que j'ai été

content après l'avoir lu, vous vous trompez. Charmé de ce que j'avais vu, je n'ai que mieux senti le besoin que j'avais du reste; au plaisir de la lecture a succédé beaucoup de colère contre l'auteur.

Votre indolence, monsieur, ou pour parler plus franchement, votre paresse doit exciter contre vous tous ceux qui savent juger de ce que vous êtes capable de faire. Si vous êtes assez indifférent à la gloire pour dédaigner les applaudissemens qui vous reviendraient de la perfection de cet ouvrage, la justice que le public vous a rendue sur ce que vous lui avez donné, vous engage à lui donner encore une chose qu'il attend & qu'il souhaite avec impatience. Personne n'a remonté avec plus de justesse ni avec plus de finesse jusqu'aux sources, personne ne les a expliquées avec plus de délicatesse & d'exactitude. Je vais ameuter tous vos amis pour vous persécuter jusqu'à ce que vous ayez donné l'ouvrage

complet. Je mettrai à la tête cette comtesse, sur les lèvres de laquelle les graces ont mis la persuasion; après quoi nous verrons si nous vous laisserons être, à votre aise, paresseux pour quelque temps.

Vous m'avez rendu justice, monsieur, lorsque vous avez assuré que je n'étais en nulle liaison avec l'auteur de la *Voltairomonie*, quel qu'il soit; & je vous proteste encore à présent que je n'ai point lu cette pièce en son entier. J'y jetai simplement les yeux, parce qu'on me dit que l'auteur m'y avait cité au sujet de M. de *Voltaire* : ce que je ne vis pas sans indignation. Je voudrais bien savoir de quel droit on cite le nom de M. de *Voltaire* & le mien, lorsque ni l'un ni l'autre ne se trouve dans l'ouvrage qu'on cite. On fait plus; eh! qu'en avez-vous pensé, monsieur? on y décide de mon intention. La déification dont on parle, n'est qu'un ouvrage d'imagination, un tissu de fictions qu'on a liées ensemble pour en faire un récit suivi. On y a eu en

vue de marquer en général les défauts où tombent les favans de divers genres & de diverfes nations. On y a donc été obligé d'imaginer des chofes qui, quoique rapportées comme des chofes particulières, ne doivent être regardées que comme des généralités applicables à tous les favans qui peuvent tomber dans ces défauts. On ne peut faire une allégorie ni un caractère, que l'imagination d'un lecteur ne puiffe appliquer à quelqu'un que l'auteur même n'aura jamais connu. Ainfi ce qui n'aura dans un ouvrage de fiction qu'un objet général, en devient un particulier par la malignité d'une fauffe interprétation. Si cela eft permis, monfieur, il ne faut plus fonger à écrire, à moins que le public, plus réfervé, ne juge de l'intention d'un auteur conformément au but général de l'ouvrage, & qu'il ne faffe retomber fur l'interprète, la malignité de l'interprétation.

Quand je vis de quelle manière l'écrivain de la *Voltairomanie* décidait de mon

intention, je vous avoue, monſieur, que je fus extrêmement ſurpris que celui qu'on en diſait l'auteur pût ainſi manquer à tous les égards. Ma ſurpriſe égala mon indignation & ſa témérité, pour ne pas me ſervir d'un terme plus dur. Il eſt vrai que, par la nature de l'ouvrage, on doit s'attendre à tout.

J'appris que M. de *Voltaire* mépriſait cette pièce au point de n'y pas répondre. Il fait à merveille; le ſort de ces ſortes d'ouvrages eſt de périr en naiſſant. C'eſt les conſerver que d'en parler. M. de *Voltaire* a quelque choſe de mieux à faire. Cultivant à préſent les *Muſas ſeveriores*, il apprend d'elles à s'élever dans les régions tranquilles, où les vapeurs de la terre ne s'élèvent point: *Sapientum templa ſerena.*

Voici, monſieur, les deux madrigaux de M. de *Bignicourt*, que je ne pus vous dire qu'imparfaitement la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir à Paris.

Des traits d'une injuste colère
Vous payez mes feux en ce jour :
Iris, pourquoi voulez-vous faire
La Haine fille de l'Amour ?

Autre.

Iris, vous dédaignez les feux
Qu'en moi vos charmes ont fait naître ;
Mon destin n'est pas d'être heureux,
Mais mon cœur méritait de l'être.

Faites-moi savoir, je vous prie, si vous connaissez le manuscrit sur les tournois, que M. de *Rieux* a acheté ; & quand le temps sera conforme à la saison, n'oubliez point, monsieur, que vous avez à Belleville un très-humble & très-obéissant serviteur,

Saint-Hyacinthe.



LETTRE

De M. D'ARGENSON *l'aîné*, A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 7 de février 1739.

C'EST un vilain homme que l'abbé *Desfontaines*, monſieur ; ſon ingratitude eſt aſſurément pire encore que ſes crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger. N'appréhendez point de n'avoir pas les puiſſances pour vous. Une fois il m'arriva, en dînant chez monſieur le cardinal, d'avancer la propoſition qu'il était curé d'une groſſe cure en Normandie ; je révoltai toute l'aſſiſtance contre moi. Son Eminence me le fit répéter trois fois. Je me voyais perdu d'eſtime & de fortune, ſans le prévôt des marchands, qui me témoigna ce fait. Monſieur le chancelier penſe de même ſur le compte de ce... de police. M. *Hérault* doit penſer

de même, ou il ferait justiciable de ceux qu'il justicie. Monsieur le chancelier estime vos ouvrages; il m'en a parlé plusieurs fois dans des promenades à Fresne. Mais de tous les chevaliers, le plus prévenu contre votre ennemi, c'est mon frère. J'ai été le voir à la réception de votre lettre; il m'a dit que l'affaire en était à ce que monsieur le chancelier avait ordonné que l'abbé *Desfontaines* serait mandé pour déclarer si les libelles en question étaient de lui, & pour signer l'affirmatif ou le négatif; sinon contraint. Je vous assure que cela sera bien mené. Je solliciterai monsieur le chancelier en mon particulier ces jours-ci.

J'embrasse vos intérêts avec chaleur & avec plaisir. La chose est bien juste. Je vous ai toujours connu ennemi de la satyre; vous vous indignez contre les frippons, vous riez des sots: je compte en faire tout autant, tout de mon mieux, & je me crois honnête homme. Ce n'est là que juger; faire part de son jugement

à ses amis, c'est médire : la religion le défend, ainsi que le bon sens, & même l'instinct. Ainsi vous m'avez toujours paru éloigné d'un si mauvais penchant ; vos écrits avoués & dignes de vous, & vos discours m'y ont toujours confirmé. Travaillez en repos, monsieur, vingt-cinq autres ans ; mais faites des vers, malgré votre serment qui est dans la préface de *Newton*. Avec quelque clarté, quelque beauté, quelque dignité que vous ayez entendu & rendu le systême philosophique de cet Anglais, ne méprisez pas pour cela les poëmes, les tragédies, & les épîtres en vers : nous serons toujours éclairés & nourris dans la scène physique ; mais nous ne lirons bientôt plus pour nous amuser, & nous n'irons plus à la comédie, faute de bons auteurs en vers & en prose.

Adieu, monsieur ; pourquoi allez-vous parler de protection & de respect à un ancien ami, & qui le sera toujours ?

O

LETTRE

Du sieur DE BONNEVAL, (*) A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 27 de février 1737.

J'AI été chez vous hier matin, monsieur, pour avoir l'honneur de vous voir; on m'a dit que vous étiez à la cour. Vous eussiez sans doute été surpris de ma visite; mais vous l'eussiez été davantage du motif qui l'occasionnait. Cependant je m'étais rassuré par les réflexions qui viennent naturellement à un esprit du premier ordre; & je me disais: Il est vrai que depuis 1725 je n'ai presque jamais eu l'honneur de voir M. de *Voltaire*, mais il n'ignore

(*) Ce *Bonneval* est un frippon qui m'a volé autrefois dix louis, qui a été chassé de chez *Montmartel*, & qui a fait un libelle contre moi.

(*Apostille de M. de Voltaire sur l'original de cette lettre.*)

pas qu'il eſt dans une ſphère qui ne permet pas à tout le monde de le voir; il ne peut ignorer l'admiration que je lui ai vouée, & il ne pourrait en douter ſans faire tort à mon diſcernement. Perſonne n'eſt plus en état aujourd'hui que moi de lui rendre juſtice, par l'habitude où j'ai été pendant un an de le voir dans ces ſociétés où l'eſprit & le cœur peuvent ſe montrer ce qu'ils ſont, ſans danger. C'eſt de là que j'en ai jugé aſſez favorablement pour être perſuadé qu'il aime à obliger.

Cette manière de penſer, monſieur, m'a conduit chez vous pour vous prier de me prêter dix piſtoles, dont j'ai un beſoin inſtant, & de vous offrir pour la reſtitution une délégation de la même ſomme ſur les arrérages d'une rente que m'a laiſſée une dame de votre connaiſſance, & qui ne vit plus depuis pluſieurs années. Si les morts avaient quelque crédit, j'emploierais ſa médiation auprès de vous. Vous ne l'auriez pas refuſée vivante: peut-être vit-elle encore dans

votre mémoire; du moins elle le méritait par ses sentimens pour vous. Je les ai connus jusqu'à sa mort, dont j'ai été le triste témoin.

Cette prière que je vous aurais faite chez vous, monsieur, je vous la fais aujourd'hui par écrit; & si vous voulez y faire droit, vous le pouvez en m'adressant à qui il vous plaira de votre part, & je lui remettrai la délégation. Je croirais offenser la délicatesse de vos sentimens, si j'employais ici ces tours d'une éloquence usée, pour vous disposer à me rendre le service que je vous demande. Exposer un besoin à une personne qui pense noblement, c'est avoir tout dit; j'ajouterai seulement que ma reconnaissance sera aussi vive que durable.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, monsieur, votre très-humble, &c.

De Bonneval,

rue Sainte-Anne, chez M. *Dionis*.



LETTRE

LETTRE

De M. PRAULT *fils, libraire à Paris,*
A MAD. DE CHAMPBONIN, *à Vaſſy.*

Paris, le 24 *de janvier* 1739.

MADAME.

VOUS ſavez que c'eſt à un magiſtrat connu par ſa vertu & ſon mérite, que j'ai l'obligation de connaître M. de *Voltaire*, dont il eſt ami. J'ai ſouhaité pendant long-temps illuſtrer mon commerce des ouvrages d'un homme que je ne connaiſſais encore que par les talens de ſon eſprit, & qui depuis m'a ſi fort attaché à lui par les qualités de ſon cœur. Ma jeuneſſe, ma bonne volonté, ma ſincérité, titres qui valent toujours auprès de lui, ont achevé ce que la recommandation avait commencé. Depuis ce temps, ſa confiance m'a rendu l'inſtrument de tant d'actions de générosité, qu'autant

par juſtice pour lui que par reconnaiſſance pour celles dont je me ſuis particuliérement reſſenti, je me crois obligé d'en rendre par-tout un témoignage authentique, & de répondre à l'injuſte accuſation du libelle intitulé *la Voltairomanie*, que tous les honnêtes gens ne voient qu'avec indignation.

Voici l'hiſtoire des ouvrages de M. de *Voltaire* depuis que je le connais, & je ſuis en état de la prouver par des pièces juſtificatives.

J'ai commencé par imprimer la Henriade avec des corrections conſidérables; & M. de *Voltaire*, en me la donnant, en abandonna le profit à un jeune homme que ſes talens lui ont attaché, & à qui il a fait encore préſent de ſa tragédie de la Mort de Céſar. Il permit, dans le même temps, à un autre libraire de réimprimer Zaïre, dont le privilége était expiré. Il m'a donné, à moi, ſes tragédies d'Oedipe, Mariamne, & Brutus. J'ai imprimé l'Enfant prodigue: celui qui fut chargé

d'en faire le marché m'en demanda un prix si honnête, que bien loin de contester avec lui, je lui donnai cent francs au-dessus du prix qu'il m'en avait demandé. Quelques jours après, M. de *Voltaire* m'écrivit qu'il n'exigerait jamais d'argent (*) pour le prix de ses pièces, ni pour aucun autre de ses ouvrages, mais seulement des livres. Enfin il a fait présent de ses Elémens de *Newton* à ses libraires de Hollande. Peu de temps après, on en a fait une édition sous le titre de Londres; & je sais que le libraire qui l'avait faite à l'insu de M. de *Voltaire*, crut cependant, avant de la faire paraître, lui devoir l'attention de la lui communiquer, & de se soumettre à ses corrections. L'édition en état de paraître, M. de *Voltaire* en a acheté cent cinquante exemplaires pour faire des présens à Paris, qu'il a payés, & qui lui

(*) C'est-à-dire pour lui-même.

reviennent, avec la reliure, à près de cent piſtoles.

Voilà, madame, ce que les ouvrages de M. de *Voltaire* lui ont produit, voilà plutôt de quoi confondre le calomniateur; & vous voyez quelle foi on peut ajouter aux impoſtures dont ſon ouvrage eſt tiſſu.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

Prault fils.

Déclaration de l'abbé Guyot Desfontaines, à la Police.

JE déclare que je ne ſuis point l'auteur d'un libelle imprimé, qui a pour titre *la Voltairomanie*, & que je le déſavoue en ſon entier, regardant comme calomnieux tous les faits qui ſont imputés à M. de *Voltaire* dans ce libelle; & que je me croirais déshonoré, ſi j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous les ſentimens d'eſtime due à ſes

talens, & que le public lui accorde si justement. Fait à Paris, ce 4 d'avril 1739.

Desfontaines.

NB. *L'original est entre les mains de M. Hérault.*

LETTRE

De M. DE CHAMPBONIN *à son fils*,

Au bureau des fortifications, à Paris.

A Champbonin, *ce* 15 *de mai* 1739.

CE n'est pas à Cirey, mon fils, qu'il faut que vous écriviez à M. de *Voltaire*; il vient de partir pour Bruxelles avec M. & madame *du Châtelet*. Vous vous imaginez assez dans quelle douleur son absence nous laisse. Jamais il ne fut d'ami plus tendre & plus respectable. Nous regrettons sensiblement les quatre années qu'il a passées en Champagne. Ce temps heureux, où nous avons vécu avec lui, doit vous rappeler comme à nous, mon fils, les marques d'amitié dont il

nous a comblés ; elles font telles pour vous en particulier, que je n'aurais pu faire que les mêmes chofes pour votre fortune, fi elles euffent été en mon pouvoir. Eh, que ne lui devez-vous point de reconnaiffance ! Rien ne l'engageait à vous donner des marques fi fingulières d'attachement, & j'efpère que vous n'oublierez jamais l'excès de fes bontés. Ce n'eft pas affez de les partager avec nous, il faut que vous nous furpaffiez en reconnaiffance. Aimez-le comme votre père : vous lui devez tous les fentimens dont vous êtes capable, & j'en ferai plus touché que de ceux que vous avez pour moi.

Votre mère eft pénétrée de regrets auffi bien que moi ; vous connaiffez notre amitié pour lui, & tous deux nous pleurons la douceur qu'il attachait à la fienne pour nous.

M. & madame la comteffe de *la Neuville*, de qui vous me demandez des nouvelles, regrettent auffi infiniment la

ſociété de M. de *Voltaire*. Il part adoré de tout le canton, & nous gémiſſons tous de ſon abſence. M. & madame *du Châtelet* nous flattent de leur retour à Cirey, dès que leurs affaires ſeront finies.

Ecrivez bien réguliérement à Bruxelles, & comptez, mon fils, ſur mon amitié & celle de votre mère qui vous embraſſe.

Champbonin.

LETTRE

De M. l'abbé PREVOST, A M. DE VOLTAIRE.

Le 15 *de janvier* 1740.

JE ſouhaiterais extrêmement, monſieur, de vous devenir utile en quelque choſe; c'eſt un ancien ſentiment que j'ai fait éclater pluſieurs fois dans mes écrits, que j'ai communiqué à M. *Thiriot* dans plus d'une occaſion, & qui s'eſt renouvelé fort vivement depuis l'affaire de

Prault. Je ne puis soutenir qu'une infinité de misérables, s'acharnant contre un homme tel que vous, les uns par malignité pure, les autres par un faux air de probité & de justice, s'efforcent de communiquer le poison de leur cœur aux plus honnêtes gens.

Il m'est venu à l'esprit que le goût du public, qui s'est assez soutenu jusqu'à présent pour ma façon d'écrire, me rend plus propre qu'un autre à vous rendre quelque service. L'admiration que j'ai pour vos talens, & l'attachement particulier dont je fais profession pour votre personne, suffiraient bien pour m'y porter avec beaucoup de zèle : mais mon propre intérêt s'y joint ; & si je puis servir, dans quelque mesure, à votre réputation, vous pouvez être aussi utile pour le moins à ma fortune.

Voilà deux points, monsieur, qui demandent un peu d'explication ; elle sera courte, car je n'ai que le fait à exposer.

1°. J'ai pensé qu'une *Défense de M. de*

Voltaire & de ses ouvrages, composée avec soin, force, simplicité, &c. pourrait être un fort bon livre, & forcerait peut-être, une fois pour toutes, la malignité à se taire: je la diviserais en deux; l'une regarderait sa personne; l'autre, ses écrits. J'y emploierais tout ce que l'habitude d'écrire pourrait donner de lustre à mes petits talens, & je ne demanderais d'être aidé que de quelques mémoires pour les faits. L'ouvrage paraîtrait avant la fin de l'hiver.

2°. Le dérangement de mes affaires est tel que si le ciel, ou quelqu'un inspiré de lui, n'y met ordre, je suis à la veille de repasser en Angleterre. Je ne m'en plaindrais pas, si c'était ma faute; mais depuis cinq ans que je suis en France, avec autant d'amis qu'il y a d'honnêtes gens à Paris, avec la protection d'un prince du sang qui me loge dans son hôtel, (*) je suis encore sans

(*) Le prince de *Conti*.

un bénéfice de cinq sous. Je dois environ cinquante louis, pour lesquels mes créanciers réunis m'ont fait assigner, &c. & le cas est si pressant, qu'étant convenu avec eux d'un terme qui expire le premier du mois prochain, je suis menacé d'un décret de prise de corps, si je ne les satisfais dans ce temps. De mille personnes opulentes, avec lesquelles ma vie se passe, je veux mourir si j'en connais une à qui j'aie la hardiesse de demander cette somme, & de qui je me croie sûr de l'obtenir.

Il est question de savoir si M. de *Voltaire*, moitié engagé par sa générosité & par son zèle pour les gens de lettres, moitié par le dessein que j'ai de m'employer à son service, voudrait me délivrer du plus cruel embarras où je me sois trouvé de ma vie. L'entreprise est digne de lui; & la seule nouveauté de rétablir dans ses affaires un homme qui ne peut s'aider de la protection d'un prince du sang, & j'ose dire de l'amitié

de tout Paris, me paraît une amorce fingulière.

Au refte, j'ai deux manières de reftituer; l'une en fentimens de reconnaiffance, & je ferais réduit à celle-là fi la mort me furprenait, car je ne poffède pas un fou de revenu; mais je fuis dans un âge, je jouis d'une fanté qui me promettent une longue vie: l'autre voie de reftitution, eft de donner à prendre fur mes libraires; elle pourrait me fervir avec mes créanciers, s'ils entendaient raifon: mais des tapiffiers, des tailleurs, qu'on a un peu différé de payer, n'y trouvent point affez de fûreté. Un homme de lettres conçoit mieux la folidité de cette reffource.

Je finis, monfieur, car voilà en vérité une lettre fort extraordinaire. Je me flatte qu'autant je trouverai de plaifir à me vanter du bienfait, fi vous me l'accordez, autant vous voudrez bien prendre foin d'enfevelir ma prière, fi quelque raifon, que je ne chercherai pas même à

pénétrer, ne vous permet pas de la recevoir aussi favorablement que je l'espère. Mais dans l'un ou l'autre cas, vous regarderez, s'il vous plait, monsieur, comme un de vos plus dévoués serviteurs & de vos admirateurs les plus passionnés,

L'abbé Prévost.

P. S. Vous vous imaginerez bien que c'est le récit que *Prault* m'a fait de vos générosités, qui m'a fait naître les deux idées que je viens de vous proposer.

RAPPORT

Fait à l'académie des sciences par MM. Pitot & Clairault, le 26 avril 1741, sur le mémoire de M. de Voltaire, touchant les forces vives.

Nous avons examiné par ordre de l'académie, un mémoire de M. de *Voltaire*, intitulé : *Doutes sur la mesure des forces motrices & sur leur nature.* Ce mémoire contient deux parties : la première est une exposition

exposition abrégée des principales raisons qui ont été données pour prouver que les forces des corps en mouvement, sont comme leurs quantités de mouvement, c'est-à-dire, comme les masses multipliées par leurs simples vîtesses, & non par les quarrés, ainsi que le prétendent ceux qui reçoivent la théorie des *forces vives*. Les raisons que M. de *Voltaire* rapporte, ne sont pas avancées comme des démonstrations; ce sont simplement des doutes qu'il propose, mais les doutes d'un homme éclairé, qui ressemblent beaucoup à une décision.

Nous n'entrerons point dans l'examen de cette première partie, parce que l'auteur ne paraît y avoir eu en vue que de rendre les plus fortes raisons qui ont été données contre les forces vives, d'une manière assez claire & assez abrégée pour que les lecteurs puissent se les rappeler promptement.

Dans la seconde partie, M. de *Voltaire* considère la nature de *la force*. Comme

il a conclu que la *force motrice* n'eſt autre choſe que le produit de la maſſe par la ſimple vîteſſe, il n'admet point de diſtinction entre les *forces mortes* & les *forces vives*. Lorſque l'on dit que la force d'un corps en mouvement diffère infiniment de celle d'un corps en repos, c'eſt, ſuivant lui, comme ſi l'on diſait qu'un liquide eſt infiniment plus liquide quand il coule que quand il ne coule pas.

Il dit enſuite, que ſi la force n'eſt autre choſe que le produit de la maſſe par la vîteſſe, elle n'eſt préciſément que le corps lui-même agiſſant, ou prêt à agir: & il rejette ainſi l'opinion des philoſophes qui ont cru que la force était un être à part, une ſubſtance qui anime les corps, & qui en eſt diſtinguée; que la force doit ſe trouver dans les êtres ſimples, appelés *monades*, &c.

M. de *Voltaire* remarquant, comme pluſieurs l'ont déjà fait, que la quantité de mouvement augmente dans pluſieurs cas, & étant toujours convaincu que la

force n'eſt autre choſe que la quantité de mouvement, il demande ſi les philoſophes qui ont ſoutenu la conſervation d'une même quantité de force dans la nature, ont plus de raiſon que ceux qui voudraient la conſervation d'une même quantité d'eſpèces d'individus, de figures, &c.

Il demande enſuite, ſi de ce qu'un corps élaſtique qui en choque un plus grand, lui communique plus de quantité de mouvement, & par conſéquent, ſelon lui, plus de force qu'il n'en avait, il ne s'enſuit pas évidemment que les corps ne communiquent point de force: enſorte que la maſſe & le mouvement ne ſuffiſant pas pour la communication du mouvement, il faut encore l'inertie ſans laquelle la matière ne réſiſterait pas, & ſans laquelle il n'y aurait nulle action.

M. de *Voltaire* croit encore que l'inertie, la maſſe & le mouvement ne ſuffiſent pas. Il penſe qu'il faut un principe qui tienne tous les corps de la nature en

mouvement, & leur communique inceſſamment une force agiſſante, ou prête d'agir; & ce principe doit être, ſelon lui, la gravitation, ſoit qu'elle ait une cauſe mécanique, ſoit qu'elle n'en ait pas.

La gravitation, continue-t-il, ne peut pas non plus ſatisfaire à tous les effets de la nature; elle eſt très-loin d'expliquer la force des corps organiſés; il leur faut encore un principe interne, comme celui du reſſort.

M. de *Voltaire* termine ſon mémoire en diſant que puiſque la force active du reſſort produit les mêmes effets que toute force quelconque, on en peut conclure que la nature qui va ſouvent à différens buts par la même voie, va auſſi au même but par différens chemins; & qu'ainſi la véritable phyſique conſiſte à tenir regiſtre des opérations de la nature, avant que de vouloir tout aſſervir à une loi générale.

De toutes les queſtions, difficiles à approfondir, que renferment les deux par-

ties de ce mémoire, il paraît que M. de *Voltaire* eſt très au fait de ce qui a été donné en phyſique, & qu'il a lui-même beaucoup médité ſur cette ſcience.

A Paris le 26 avril 1741.

Pitot, *Clairaut*.

Je certifie la copie ci-deſſus être conforme à l'original. A Paris, le 27 avril 1741.

Dortous de Mairan, ſecretaire perpétuel de l'académie royale des ſciences.

LETTRE

De l'avocat MANNORY, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

Ce 10 de mai 1744.

IL y a long-temps, monſieur, que vous n'avez entendu parler de moi, & il eſt

(*) Il a reçu de moi l'aumône, & a fait contre moi un libelle. (*Apoſtille de M. de Voltaire.*)

bien fâcheux que je ne rappelle vos idées à mon ſujet que pour vous entretenir de mes malheurs ; mais je connais trop les ſentimens de votre cœur, pour manquer de confiance. Mon père vit toujours, il a quatre-vingts ans ; il eſt extrêmement caſſé & affaibli. J'aurai plus de cent mille francs de bien, & je n'en ai jamais reçu un écu. Ma profeſſion eſt difficile ; il y y faut des ſecours, ſur leſquels j'avais compté, & qui m'ont manqué. J'ai eſſuyé des maladies longues & conſidérables ; j'ai enfin rétabli ma ſanté. Mais pendant ce temps, mon cabinet s'eſt trouvé vuide. J'avais à faire alors, monſieur, à une propriétaire riche & dévote ; j'avais extrêmement dépenſé dans ſa maiſon pour m'ajuſter ; elle m'a inhumainement mis dehors, & j'ai perdu toutes mes dépenſes & mes arrangemens. Enfin, monſieur, le pauvre M. de *Fimarçon* s'eſt adreſſé à moi ; j'ai cru ſes affaires bonnes, je m'y ſuis livré tout entier. Mes maladies m'avaient affaibi mon

cabinet de la moitié. J'ai perdu l'autre moitié, pour ne penser qu'à M. de *Fimarçon*.

Je me flattais qu'en le tirant d'affaire, je me ferais honneur, & que sa reconnaissance me dédommagerait suffisamment. Rien n'a réussi, monsieur. Pendant ce temps, j'ai été trois mois à trouver une maison. J'en ai loué une le 23 de décembre. Depuis cet instant, les ouvriers y sont. Voilà donc six mois que je suis sans maison, sans cabinet, & par conséquent sans travail.

Jugez, monsieur, de ma situation. Je ne tirerais pas un écu de mon père. Quand on a été dur toute sa vie, on ne devient pas bon & généreux à quatre-vingts ans. M. *Dodun*, l'ancien receveur général, de qui j'ai loué, dans l'Isle, m'a fait attendre; mais il a dépensé quatre mille francs pour m'ajuster, & je ferai au mieux. J'ai des meubles qui, en les fesant aller aux lieux, me suffiront. Il ne me manque donc, monsieur, que de pouvoir satis-

faire à la dépenſe de mon emménagement, qui ne laiſſera pas que d'être un objet, de payer quelques petites dettes que j'ai depuis ſix mois, & d'avoir une faible ſomme devant moi pour ouvrir mon cabinet, & vivre en attendant la pratique qui viendra ſûrement.

J'ai toujours entendu dire, monſieur, qu'il était permis aux malheureux de ſe vanter un peu. En profitant de ce privilége, que je n'ai que trop acquis par ma ſituation qui eſt cruelle, je puis me vanter de ne craindre aucun des avocats qui ont actuellement de l'emploi. Si j'ai du ſecours, je vais reprendre dans l'inſtant; mon cabinet a ſa valeur. Dans un an, mon emploi peut être conſidérable; & mon père me laiſſera enfin ce qu'il ne pourra pas emporter. Si je n'ai point de ſecours, ma maiſon me devient inutile. Je ne pourrai plus reparaître au palais, & je ſuis perdu ſans reſſource, car je ne ſuis bon à aucune autre choſe. Je donnerai toutes les ſûretés que je pour-

tai ; je m'engagerai solidairement avec ma femme ; je ferai même des lettres de change, pourvu que l'on me donne des délais suffisans.

M'abandonnerez-vous, monsieur ? Oublierez-vous l'ancienne amitié que vous avez eue pour moi ? Je suis un de vos plus vieux serviteurs, & l'apologiste d'Oedipe ne doit pas périr dans la misère au milieu de si belles espérances ; il ne s'agit que de l'aider un peu. Ce sera un avocat que vous ferez ; & s'il devient bon, l'opération n'est pas indigne de vous. Jusqu'à présent, monsieur, vous avez fait tant de choses différentes, & dans tous les genres, que celle-là vous manquait peut-être. J'attends tout de vous, monsieur ; les temps sont affreux, puisque personne n'est sensible aux talens. Vous seul les connaissez tous, vous les protégez ; & si vous pensez que je puisse faire quelque chose, vous ne m'abandonnerez certainement pas. Ma fortune dépend donc du jugement que vous porte-

rez de moi. J'attends votre décision avec confiance. Je demeure, rue de la Comédie françaiſe, chez M. *Dubois*, au Palais-royal. En attendant que vous me mettiez en état de gagner l'Isle, je compte que vous m'honorerez d'une réponſe. Je ſuis avec le plus tendre reſpect, monſieur, votre très-humble, &c.

Mannory.

AUTRE DU MÊME.

Ce jeudi matin.

VOUS m'avez permis, monſieur, de vous importuner encore, après votre retour de la campagne. Je ſuis honnête en robe, mais je manque totalement d'habit, & je ne puis me préſenter devant perſonne. Cela dérange toutes mes affaires. Avez-vous penſé à M. *Thiriot?* Je vous prie, monſieur, de me le marquer. Je ſuis depuis ſix jours avec quatre ſous dans ma poche. Vous m'avez promis

quelques légers fecours ; ne me les refufez pas aujourd'hui, monfieur. Dès que je ferai habillé, je ferai en état de fuivre mes affaires, & ma fituation changera. On m'annonce beaucoup d'affaires au palais ; mais elles ne font pas encore arrivées. Nous touchons aux vacances ; le temps n'eft pas favorable. Souffrirez-vous, monfieur, que je meure de faim ? je n'ai mangé hier & avant-hier que du pain. C'était fête ; je n'ai pu décemment fortir en robe, & mon habit n'eft pas mettable. Je n'ai ofé aller chez perfonne, & je n'avais pas d'argent pour avoir quelque chofe chez moi. L'état eft affreux. De grace, monfieur, donnez au porteur de cette lettre ce que vous pouvez, pour mon foulagement préfent ; il eft fûr. Mandez-moi fi M. *Thiriot* fait quelque chofe. Laifferez-vous périr de mifère un ancien ferviteur, un homme qui, j'ofe le dire, a quelques talens, & qui eft actuellement à la vue du port ? Son vaiffeau eft un peu délabré ; mais il ne s'agit que

de le fecourir pour entrer dans le port.

Je fuis avec la plus vive reconnaiffance, monfieur, votre &c.

Mannory.

LETTRE

De M. J. J. ROUSSEAU,

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 11 *de décembre* 1745.

MONSIEUR.

IL y a quinze ans que je travaille pour me rendre digne de vos regards, & des foins dont vous favorifez les jeunes mufes, en qui vous découvrez quelque talent. Mais pour avoir fait la mufique d'un opéra, je me trouve, je ne fais comment, métamorphofé en muficien. C'eft, monfieur, en cette qualité que M. le duc de *Richelieu* m'a chargé des fcènes dont vous avez lié les divertiffemens de la Princeffe de Navarre. Il a même exigé que je fiffe, dans

dans les canevas, les changemens néceſſaires pour les rendre convenables à votre nouveau ſujet. J'ai fait mes reſpectueuſes repréſentations; monſieur le duc a inſiſté, j'ai obéi. C'eſt le ſeul parti qui convienne à l'état de ma fortune. M. *Ballot* s'eſt chargé de vous communiquer ces changemens. Je me ſuis attaché à les rendre en moins de mots qu'il était poſſible. C'eſt le ſeul mérite que je puis leur donner. Je vous ſupplie, monſieur, de vouloir les examiner, ou plutôt d'en ſubſtituer de plus dignes de la place qu'ils doivent occuper.

Quant au récitatif, j'eſpère auſſi, monſieur, que vous voudrez bien le juger avant l'exécution, & m'indiquer les endroits où je me ferai écarté du beau & du vrai, c'eſt-à-dire, de votre penſée. Quel que ſoit pour moi le ſuccès de ces faibles eſſais, ils me feront toujours glorieux, s'ils me procurent l'honneur d'être connu de vous, & de vous montrer l'admi-

ration & le profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

AUTRE DU MÊME.

A Paris, le 30 *de janvier* 1750.

MONSIEUR.

UN *Rousseau* (*) se déclara autrefois votre ennemi, de peur de se reconnaître votre inférieur : un autre *Rousseau*, ne pouvant approcher du premier par le génie, veut imiter ses mauvais procédés. Je porte le même nom qu'eux ; mais n'ayant ni les talens de l'un ni la suffisance de l'autre, je suis encore moins ca-

---

(*) *Jean-Baptiste.* On ne connaît point l'autre *Rousseau* ; ce n'est pas celui de Toulouse, auteur du *Journal encyclopédique*, ni celui de Gotha.

pable d'avoir leurs torts envers vous. Je consens bien de vivre inconnu, mais non déshonoré ; & je croirais l'être, si j'avais manqué au respect que vous doivent tous les gens de lettres, & qu'ont pour vous tous ceux qui en méritent eux-mêmes.

Je ne veux point m'étendre sur ce sujet, ni enfreindre, même avec vous, la loi que je me suis imposée de ne jamais louer personne en face. Mais, monsieur, je prendrai la liberté de vous dire que vous avez mal jugé d'un homme de bien, en le croyant capable de payer d'ingratitude & d'arrogance la bonté & l'honnêteté dont vous avez usé envers lui au sujet des fêtes de *Ramire*. (*). Je n'ai point oublié la lettre dont vous m'honorâtes dans cette occasion ; elle a achevé de me convaincre que, malgré de vaines calomnies, vous êtes véritablement le protecteur des talens naissans qui en ont besoin.

(*) La Princesse de Navarre.

C'eſt en faveur de ceux dont je feſais l'eſſai, que vous daignâtes me promettre de l'amitié. Leur ſort fut malheureux, & j'aurais dû m'y attendre. Un ſolitaire qui ne ſait point parler, un homme timide, découragé, n'oſa ſe préſenter à vous. Quel eût été mon titre? Ce ne fut point le zèle qui me manqua, mais l'orgueil; & n'oſant m'offrir à vos yeux, j'attendis du temps quelque occaſion favorable pour vous témoigner mon reſpect & ma reconnaiſſance.

Depuis ce jour, j'ai renoncé aux lettres & à la fantaiſie d'acquérir de la réputation; & déſeſpérant d'y arriver comme vous, à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manége; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. Vous avez peint l'amitié & toutes les vertus en homme qui les connaît & les aime. J'ai entendu murmurer l'envie, j'ai mépriſé ſes clameurs, & j'ai dit ſans crainte de me tromper:

ces écrits qui m'élèvent l'ame & m'enflamment le courage, ne font point les productions d'un homme indifférent pour la vertu.

Vous n'avez pas, non plus, bien jugé d'un républicain, puifque j'étais connu de vous pour tel. J'adore la liberté ; je détefte également la domination & la fervitude, & ne veux en impofer à perfonne. De tels fentimens fympathifent mal avec l'infolence ; elle eft plus propre à des efclaves, ou à des hommes plus vils encore, à de petits auteurs jaloux des grands.

Je vous protefte donc, monfieur, que non-feulement *Rouffeau* de Genève n'a point tenu les difcours que vous lui avez attribués, mais qu'il eft incapable d'en tenir de pareils. Je ne me flatte pas de mériter l'honneur d'être connu de vous ; mais fi jamais ce bonheur m'arrive, ce ne fera, j'efpère, que par des endroits dignes de votre eftime.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

LETTRE

De M. le marquis D'ADHÉMAR,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, *le* 25 *de novembre* 1750.

J'AVAIS été instruit dans le temps, monsieur, de l'ingratitude & de l'insolence du petit d'*Arnaud* envers vous, & j'en avais marqué mon indignation. Je priai même M. d'*Argental* de remonter à l'origine de la *lettre à Fréron*, & d'en prendre copie. Cette lettre était lue de tout le monde, & se débitait d'une manière si désavantageuse, que je voulus voir la préface, dont on se plaignait, & qu'on accusait d'être tronquée. Elle me parut aussi simple que je pouvais le desi-

rer, & je n'y trouvai à redire que le nom de l'auteur & son style. Enfin, monsieur, je ne doute point que le grand roi que vous servez, ne vous rende promptement justice. On est heureux d'avoir à défendre la vérité devant le monarque qui l'éclaire & qui la protege.

Cependant, malgré cette assurance, je vous exhorte encore, monsieur, au plus grand courage. Les grandes réputations & la parfaite tranquillité ne vont guère de compagnie.

Mais pour revenir à notre petit homme, on me dit dans le moment qu'il vient d'écrire une nouvelle lettre à *Fréron*, où il assure que tout est raccommodé. Au nom de Dieu, monsieur, en soutenant les vrais talens, gardez-vous de ces lourds frêlons; ils ne se souviennent de ce qu'ils vous doivent que pour en punir leur bienfaiteur. Je me rappelle à ce propos, qu'une personne (*) me disoit un

(*) M. *Dutertre.*

jour, qu'étant placé à l'amphithéatre auprès de l'abbé *Desfontaines* & de d'*Arnaud*, il entendit le premier reprocher à l'autre quelque attachement pour vous. Mais, monsieur, répondit d'*Arnaud*, vous ne faites pas attention qu'il m'oblige, & que je lui dois de la reconnaissance: Eh bien, reprit l'abbé, on peut prendre de lui lorsqu'on a des besoins, mais il faut en dire du mal.

Vous voyez que l'homme s'est souvenu de la morale, & qu'il n'a pas tardé de la mettre en pratique.

Adieu, monsieur; méprisez cette vile engeance, & tâchez de vous armer de philosophie sur les événemens. La vérité triomphe toujours à la longue, & l'envie se trouve abattue sous le poids des grandes réputations.



LETTRE

Du ſieur GUYOT DE MERVILLE,

A M. DE VOLTAIRE.

A Lyon, le 15 d'avril 1755.

VOUS ne pouvez pas ignorer, monſieur, que je ſuis établi à Genève depuis deux ans. Dans l'eſpèce de néceſſité où les mauvais procédés des comédiens Français de Paris m'ont mis de fuir leur préſence, il n'y avait point de retraite qui convînt mieux au penchant naturel que j'ai pour le repos & pour la liberté. Je ſuis d'autant plus content de mon choix, que d'autres raiſons vous ont déterminé pour le même aſyle. Mais ce n'eſt pas aſſez que nos goûts s'accordent, il faut encore que nos ſentimens ſe concilient. Quel déſagrément pour l'un & pour l'autre ſi, habitant les mêmes lieux & fréquentant les mêmes maiſons, nous ne pouvions ni nous voir ni nous parler qu'avec con-

trainte, & peut-être avec aigreur ! Je sais que je vous ai offensé; mais je ne l'ai fait par aucune de ces passions qui déshonorent autant l'humanité que la littérature.

Mon attachement à *Rousseau*, ma complaisance pour l'abbé *Desfontaines*, sont les seules causes du mal que j'ai voulu vous faire, & que je ne vous ai point fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations, & le peu de fruits des sacrifices que je leur ai faits, m'a consolé de leur mort.

Mille gens pourraient vous dire, monsieur, que je vous estime plus que vos partisans les plus zélés, parce que je vous estime moins légérement & moins aveuglément qu'eux. La preuve en est incontestable. D'*Auberval*, comédien à Lyon, dont vous avez goûté les talens, & dont vous adoreriez le caractère, si vous le connaissiez comme moi, peut vous certifier que je le chargeai, trois jours avant votre départ subit & imprévu, des vers

que je vous envoie. Je profitais du paſſage que vous feſiez en cette ville, où je n'étais auſſi qu'en paſſant. Ces vers ſont encore plus de ſaiſon que jamais, puiſque je ſerai à Genève le 22 de ce mois, & que nous y voilà fixés tous les deux. Je n'ai rien à y ajouter que les offres ſuivantes.

J'ai fait, en quatre volumes manuſcrits, la critique de vos ouvrages. Je vous la remettrai. Il y a à la tête de ma première comédie, une lettre dont *Rouſſet* m'écrivit autrefois que vous aviez été choqué: je la ſupprimerai dans l'édition que je prépare de mes œuvres. L'abbé *Desfontaines* a fait imprimer deux pièces de vers qu'il m'avait ſuggérées contre vous; je les ſupprimerai auſſi. C'eſt à ce prix que je veux mériter votre amitié.

Je ferai plus. Mes *Oeuvres diverſes* en deux volumes ſont dédiées à un gentilhomme du Pays-de-Vaud, qui brûle de vous voir, & que vous ferez bien aiſe de connaître; pour convaincre le public de la ſincérité de mes intentions & de

ma conduite à votre égard, je ſuis prêt, ſi vous le permettez, à vous dédier mon théatre en quatre volumes. Je ne crois pas que vous puiſſiez rien exiger de plus.

Mais à propos d'édition, il eſt bien temps, monſieur, que vous penſiez, ainſi que moi, à en faire paraître une de vos ouvrages, ſous vos yeux & de votre aveu. Le public l'attend avec impatience, parce qu'il ne croira jamais vous tenir que vous ne vous donniez vous-même. Vous êtes à Genève en place pour cela, & je me charge, ſi vous voulez, d'une partie du matériel de cette impreſſion, comme vous m'avez chargé à la Haïe, il y a plus de trente ans, de la correction des épreuves de la Henriade.

J'envoie copie de cette lettre & des vers qui l'accompagnent, à M. de *Mont-péroux*, qui m'honore de ſon eſtime & de ſon affection. Je me flatte qu'il voudra bien appuyer le tout. Mais eſt-il beſoin que monſieur le réſident joigne ſa recommandation à ma démarche? Ne ſavez-vous

vous pas, monſieur, qu'il eſt plus grand de reconnaître ſes fautes que de n'en jamais faire, & plus glorieux de pardonner que de ſe venger ? Je parle à *Voltaire*, & c'eſt *Merville* qui lui parle. Vous voyez que je finis en poëte ; mais ce n'eſt pas en poëte, c'eſt en ami, c'eſt en admirateur, c'eſt en homme qui penſe, que je vous aſſure de l'eſtime ſingulière & du dévouement parfait avec lequel je ſuis, monſieur, &c.

Guyot de Merville.

LETTRE

De M. J. J. ROUSSEAU,

A M. DE VOLTAIRE.

10 *de ſeptembre* 1755.

C'EST à moi, monſieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes triſtes rêveries, je n'ai point cru vous faire un préſent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, &

vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Senſible d'ailleurs à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaiſſance de mes concitoyens, & j'eſpère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorſqu'ils auront profité des inſtructions que vous pouvez leur donner. Embelliſſez l'aſile que vous avez choiſi, éclairez un peuple digne de vos leçons: & vous qui ſavez ſi bien peindre les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos mœurs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire & de l'immortalité.

Vous voyez que je n'aſpire pas à nous rétablir dans notre bêtiſe, quoique je regrette beaucoup pour ma part le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monſieur, ce retour ſerait un miracle ſi grand, qu'il n'appartient qu'à DIEU de le faire; & ſi pernicieux, qu'il n'appartient qu'au diable de le vouloir. Ne ten-

tez donc pas de retomber à quatre pattes; perſonne au monde n'y réuſſirait moins que vous. Vous nous redreſſez trop bien ſur nos deux pieds, pour ceſſer de vous tenir ſur les vôtres. Je conviens de toutes les diſgraces qui pourſuivent les hommes célèbres dans la littérature, je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, qui paraiſſent indépendans de nos vaines connaiſſances: les hommes ont ouvert ſur eux-mêmes tant de ſources de miſères, que quand le haſard en détourne quelqu'une, ils n'en ſont guère plus heureux. D'ailleurs il y a dans le progrès des choſes, des liaiſons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échaperont point à l'œil du philoſophe, quand il y voudra réfléchir.

Ce n'eſt ni *Térence*, ni *Cicéron*, ni *Virgile*, ni *Sénèque*, ni *Tacite*, qui ont produit les crimes des Romains & les malheurs de Rome. Mais ſans le poiſon lent & ſecret qui corrompait inſenſiblement le plus vigoureux gouvernement

dont l'hiſtoire ait fait mention, *Cicéron*, ni *Lucrèce*, ni *Salluſte*, ni tous les autres n'euſſent point exiſté, ou n'euſſent point écrit. Le ſiècle aimable de *Lélius* & de *Térence* amenait de loin le ſiècle brillant d'*Auguſte* & d'*Horace*, & enfin les ſiècles horribles de *Sénèque* & de *Néron*, de *Tacite* & de *Domitien*. Le goût des ſciences & des arts naît chez un peuple, d'un vice intérieur qu'il augmente bientôt à ſon tour: & s'il eſt vrai que tous les progrès humains ſont pernicieux à l'eſpèce, ceux de l'eſprit & des connaiſſances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où elles ſont néceſſaires pour l'empêcher d'augmenter; c'eſt le fer qu'il faut laiſſer dans la plaie, de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, ſi j'avais ſuivi ma première vocation, & que je n'euſſe ni lu ni écrit, j'en aurais été ſans doute plus heureux. Cependant, ſi les lettres étaient

maintenant anéanties, je ferais privé de l'unique plaifir qui me refte. C'eft dans leur fein que je me confole de tous mes maux; c'eft parmi leurs illuftres enfans que je goûte les douceurs de l'amitié, que j'apprends à jouir de la vie & à méprifer la mort. Je leur dois le peu que je fuis, je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais confultons l'intérêt dans nos affaires, & la vérité dans nos écrits; quoiqu'il faille des philofophes, des hiftoriens, & de vrais favans pour éclairer le monde & conduire fes aveugles habitans, fi le fage *Memnon* m'a dit vrai, je ne connais rien de fi fou qu'un peuple de fages. Convenez-en, monfieur; s'il eft bon que de grands génies inftruifent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs inftructions. Si chacun fe mêle d'en donner, où feront ceux qui les voudront recevoir? Les boiteux, dit *Montaigne*, font mal propres aux exercices du corps; & aux exercices de l'efprit, les ames boiteufes. Mais en

ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, & non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins; le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, les quais regorgent de leurs écrits, & j'entends critiquer l'*Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source de tous les désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent plus de l'erreur que de l'ignorance, & que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût pas prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni *Galilée* pour avoir dit qu'elle tournait; si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre,

l'*Encyclopédie* n'eût point eu de perfécuteurs; fi cent mirmidons n'afpiraient point à la gloire, vous jouiriez paifiblement de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des adverfaires dignes de vous. Ne foyez donc point furpris de fentir quelques épines inféparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis font les cortéges de votre gloire, comme les acclamations fatiriques étaient ceux dont on accablait les triomphateurs. C'eft l'empreffement que le public a pour tous vos écrits, qui produit les vols dont vous vous plaignez; mais les falfifications n'y font pas faciles, car ni le fer ni le plomb ne s'allient avec l'or.

Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre inftruction : méprifez de vaines clameurs, par lefquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un

bon livre eſt une terrible réponſe à de mauvaiſes injures. Eh, qui oſerait vous attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous ne continuerez qu'à en faire d'inimitables? Je ſuis ſenſible à votre invitation; & ſi cet hiver me laiſſe en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aime encore mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y trouver que le *lotos* qui n'eſt que la pâture des bêtes, ou le *moli* qui empêche les hommes de le devenir.

Je ſuis de tout mon cœur, avec reſpect, &c.

J. J. Rouſſeau, citoyen de Genève.



LETTRE

De M. l'abbé AUBERT,

A M. DE VOLTAIRE,

En lui envoyant le recueil de ses fables.

A Paris, le 10 *de janvier* 1758.

O toi dont les sublimes chants
Imitent les sons fiers des clairons, des trompettes,
Daigne écouter mes chansonnettes,
Daigne favoriser mes timides accents.
Des cœurs ambitieux admirable interprète,
Ta muse fait parler les princes, les héros;
La mienne fait jaser le serin, la fauvette:
Par l'organe de l'âne, elle enseigne les sots.
Si quelquefois dans d'heureuses images
J'ai peint avec succès le vice ou la vertu,
Voltaire, c'est à toi que l'hommage en est dû:
J'ai relu cent fois tes ouvrages.

J'ai toujours penſé, monſieur, que le premier devoir d'un homme qui voulait ſe faire un nom, dans quelque genre de poéſie que ce fût, était de ſe former ſur vos ouvrages ; & le ſecond, de vous offrir ſes eſſais. Je m'acquitte de ce dernier, en comptant beaucoup ſur votre indulgence & ſur vos avis. Juſqu'à préſent les perſonnes que j'ai conſultées m'ont toutes donné des conſeils ſi oppoſés, que je ne ſais quel parti prendre. L'un me reproche d'imiter trop *la Fontaine*, & l'autre de ne pas l'imiter aſſez ; celui-ci ſe plaint que mes morales ſont trop longues, celui-là qu'elles ſont trop courtes ; un troiſième voudrait m'obliger à les ſupprimer toutes, alléguant pour raiſon, malgré l'exemple de tous les fabuliſtes, que le but d'une fable doit ſe faire ſentir aſſez de ſoi-même, pour ſe paſſer de cette eſpèce de commentaire que l'on appelle morale. Il y en a qui voudraient que mes fables fuſſent toutes auſſi ſimples que celle de *la cigale & la fourmi :*

comme ſi un fabuliſte était condamné à n'être lu que par des enfans.

Cette variété d'opinions ſur mon recueil m'a mis ſouvent dans le cas de m'appliquer la fable du *meûnier*, *ſon fils & l'âne*.

Parbleu, dit le meûnier, eſt bien fou du
cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde &
ſon père.

Vous voyez, monſieur, combien j'ai beſoin d'être fixé par des avis ſûrs, & dont on ne puiſſe appeler. Je me déciderai, monſieur, d'après les vôtres, ſi je vaux la peine que l'auteur de la Henriade ſacrifie quelques momens à la lecture d'une cinquantaine de fables, & qu'il daigne m'écrire ce qu'il en penſe. J'attends, monſieur, cette faveur de votre attention à encourager les talens naiſſans; & je me ferai en tout temps l'honneur de prendre des leçons du plus beau génie de la France.

Je ſuis, &c.

ÉPITRE DU MÊME.

MA mufe n'eft pas affez vaine
Pour efpérer, par fes effais,
Egaler les brillans fuccès
De l'ingénieux la Fontaine.
Elle connaît tout le danger
Du goût décidé qui l'entraîne;
Mais tu daignas l'encourager:
Et fi fon vol eft téméraire,
Dès qu'elle t'a déjà fu plaire,
Que rifque-t-elle à s'y livrer?
Depuis qu'au pays de la feinte
Un vif penchant me fait errer,
Sans ceffe une importune crainte
Devant moi venait fe montrer.
Aujourd'hui la douce efpérance
Y guide, y ranime mes pas;
Je cède au féduifant appas
D'une trop flatteufe indulgence.
Eh, comment ne s'enivrer pas
D'un encens que ta main difpenfe?

Je

Je n'ai pas les charmans princeaux
De l'ami de la Sablière;
Mais fur l'homme & fur fes défauts,
Je puis dans de rians tableaux
Répandre à mon tour la lumière,
Et du fceptre jufqu'au rabot,
Prouver à l'homme qu'il eft fot.
Tous les animaux, dans mes fables,
Lions, fourmis, aigles, moineaux,
Peuvent par quelques traits nouveaux
Trahir l'orgueil de mes femblables.
Ta voix a chanté des héros;
Mais qu'il foit d'Athène ou de Rome,
De Pétersbourg ou de Paris,
Tes philofophiques écrits
Font voir que tout héros eft homme.
Ecoutons ce ruftre hébété
Que fait raifonner la Fontaine:
Il voudrait, plein de vanité,
Que celui qui créa le chêne
Dans fes œuvres l'eût confulté.
L'homme eft plus ou moins entêté
De quelque orgueilleufe faibleffe.
L'apologue fut inventé

Pour corriger avec adreſſe,
Des grands l'inſolente fierté,
Des flatteurs l'indigne baſſeſſe,
Des petits l'indocilité.
Heureux, ſi plein d'un zèle extrême,
Sur les ridicules d'autrui,
Un auteur corrigeait lui-même
Les défauts qu'on remarque en lui.
Mais quoi que l'on en puiſſe dire,
Fier d'un ſi glorieux accueil,
On verra croître mon orgueil
Si mes fables te font ſourire.

OBSERVATIONS

De M. de CHAUVELIN, *l'ambaſſadeur, ſur une lettre de M. de Voltaire au roi de Pruſſe, écrite par ordre du miniſtère*, 1759.

LA lettre eſt très-bien, le fonds & le ton en ſont à merveille; je n'y ferai que deux obſervations.

1°. Je ne ſais ſi je lui préſenterais auſſi déciſivement l'idée de reſtitution; je

crois qu'elle lui sera toujours amère, & je ne sais si elle ne blesserait pas sa gloire autant que son intérêt. Peut-être faudrait-il adoucir ce passage.

2°. Je crois qu'il conviendrait de lui expliquer davantage le fond d'un systême de pacification, fondé sur les idées propres à lui, qu'il développe dans sa dernière lettre. En conséquence, je lui dirais, ce me semble :

Vous ne voulez pas faire la paix sans les Anglais : vous avez raison, votre honneur y est intéressé ; mais pourquoi ne feriez-vous pas faire la paix aux Anglais en même temps qu'à vous ? N'avez-vous pas acquis assez de droits sur leur estime, assez d'ascendant sur eux, pour qu'ils sacrifient quelques-uns de leurs avantages à l'honneur de vour assurer les vôtres ? Alors les Français, en compensation d'un tel bienfait, ne feront-ils pas excités & autorisés à déterminer leurs alliés à des sacrifices équivalens à ceux que les Anglais auront faits pour eux en

votre faveur? Alors ne ferez-vous pas l'auteur & le mobile de cette condefcendance réciproque qui ramenera tout à un équilibre defirable & utile à tout l'univers? En un mot, fi vous déterminez les Anglais à ne pas envahir l'empire des mers, la propriété de toutes les colonies, & le commerce univerfel, doutez-vous que les Français n'engagent vos ennemis à renoncer aux prétentions qui vous feraient nuifibles?

Il me femble que cette tirade, maniée par le génie de M. de *Voltaire*, embellie des graces nerveufes de fon ftyle, & ajoutée aux notions qu'il a déjà prifes du roi de Pruffe, & des objets les plus propres à l'émouvoir, peut mettre dans tout fon jour l'idée d'un plan qu'il ferait très-heureux que ce prince faifît, adoptât, & conduifît à fa maturité.



LETTRE

De M. le comte DE TRESSAN, A M. DE VOLTAIRE.

A Commerci, ce 29 de juillet 1759.

SA Majefté Polonaife, monfieur, veut que je fupplée à fa vue, pour répondre à la lettre charmante qu'elle vient de recevoir de vous. Ce prince m'ordonne de vous affurer de fon amitié pour vous, & de fa haute eftime pour vos ouvrages.

Sa Majefté confirme de nouveau l'atteftation qu'elle m'avait ordonné de vous envoyer au fujet de l'exacte vérité de tous les faits contenus dans votre Hiftoire de *Charles XII.* Elle apprend par vous, monfieur, avec un plaifir fenfible, que le roi fon gendre, en renouvelant les anciens priviléges de vos terres, vous donne une marque diftinguée de fa bienveillance & de fon eftime. Mais je fens, monfieur, tout ce que vous perdriez, fi

vous ne voyiez pas du moins les caractères d'une main que vous baiseriez avec tant de plaisir; un seul mot de ce prince adoré, qui exécute sans cesse tout ce que vous aimez à célébrer dans les grands rois, sera mille fois plus précieux pour vous, que tout ce que le plus fidelle de vos serviteurs & amis pourrait vous dire.

Tressan.

P. S. du roi Stanislas, à peine lisible.

Je vous réponds de cœur, au défaut de vue, pour vous assurer que je conserve toujours les sentimens d'une parfaite estime & amitié pour vous.

P. S. de M. de Tressan.

Votre cœur vous fera deviner que mon cher & aimable maître vous écrit: *Je vous réponds de cœur, au défaut de vue*, &c. Plaignez une ame active (& celle des rois le sont si rarement) *eheu !* plaignez-la d'être privée du bonheur de revoir ses ouvrages, de ne pouvoir plus lire, écrire, peindre, jouer des instrumens, & voir votre ancienne amie, chez qui le roi vient d'écrire ce petit mot.

LETTRES

Du sieur CLÉMENT, *de Dijon*,

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE I.

A Dijon, ce 6 de décembre 1759.

MONSIEUR.

Si je ne savais pas que votre sagesse vous fait assez mépriser les petitesses des grands, pour n'en pas être susceptible, je ne serais pas surpris que vous eussiez dédaigné de répondre à la lettre que j'ai osé vous écrire, & où mon cœur vous a peint tout ce qu'il ressentait. J'étais convaincu, quand ma main vous a tracé des caractères fidelles interprètes de mes sentimens, que la noblesse des vôtres ne vous permettait pas d'être insensible à la douleur d'un malheureux, & que vous saviez essuyer des pleurs que l'infortune

a fait couler : j'étais persuadé que l'on n'implore pas en vain votre bonté, que vos bras s'ouvraient facilement pour y donner un asile à l'innocence, que votre cœur enfin était encore plus grand que votre esprit. Voilà ce dont j'étais persuadé, dont je le suis encore, & ce qui m'a enhardi à vous exposer ma triste situation dans ma première lettre. Jugez à présent, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel pour n'en être pas plus reconnaissant. Ah! monsieur, n'ayez pas, si vous le voulez, égard à mes autres prières, mais ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est le seul bien qui me reste; c'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale. Vos soupçons le flétriraient; votre générosité, votre grandeur d'ame peuvent en

conserver, en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens ; ils sont à vous, ils y seront toujours. Quand même vous me refuseriez ce que je vous demande avec tant d'ardeur, mais que vous n'êtes pas en droit de m'accorder ; quand, dis-je, vous me le refuseriez, je serais toujours convaincu que votre vertu le permet, que des raisons qui me sont inconnues vous y engagent, & je ne soupirerais alors qu'après le bonheur de les connaître. Enfin, monsieur, quelles que soient vos bontés, faites-les savoir à un jeune homme que l'incertitude met dans l'état le plus triste, & qui ne vous en aimera pas moins, quand vous ne recevriez pas les vœux qu'il vous adresse.

Peut-être, monsieur, n'avez-vous pas reçu ma première lettre. Si cela était, & que vous desirassiez la voir, vous pourriez me le dire.

Voici mon adresse : *A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les Minimes.*

LETTRE II.

Dijon, 17 *de mai* 1762.

MONSIEUR, permettez qu'un de ceux qui aiment le plus les belles-lettres, ſans pouvoir les cultiver, & les génies qui les cultivent avec ſuccès, vous renouvelle aujourd'hui les hommages ſincères qui le flattent plus que vous. Les ſentimens que mon ingénuité vous a découverts ont paru vous toucher : je ſuis aſſez payé de ma tendreſſe, ſi vous l'avez ſentie comme moi.

La bonté que vous m'avez témoignée m'engage à vous demander une grace. Dans quelques momens que de triſtes occupations laiſſent à mon goût pour la poéſie, j'ai eu le deſſein téméraire d'entreprendre une tragédie ſur le ſujet le plus ſingulier & le plus intéreſſant qui ſoit peut-être dans notre hiſtoire moderne. C'eſt la mort de *Charles Ier* &

l'ufurpation de *Cromvel.* Les difficultés de traiter ce fujet étaient grandes, & un an de travail ne les a pas encore furmontées. Je n'ai fait jufqu'ici que le plan de ma pièce, après l'avoir changé plufieurs fois, & brûlé impitoyablement un acte entier & plus, qui ne répondait pas à l'idée que je m'étais formée de la beauté de mon fujet. Je ne me fuis cependant pas découragé, & j'ai recommencé de nouveau. Ce qui a cependant ralenti mon ardeur, c'eft que j'ai appris que vous travaillez, depuis quelque temps, fur le même fonds, & que vous donneriez tôt ou tard cette pièce au public.

Vous devez bien penfer, monfieur, que ma témérité n'irait pas jufqu'à me donner un concurrent tel que vous. Il n'appartient qu'à peu de génies d'entrer dans la même lice que leurs maîtres, & de les vaincre. J'abandonnerais bientôt mon deffein, fi j'étais fûr qu'il fût le vôtre; d'autant plus que ce ferait peut-être le feul ouvrage que je puffe faire pendant

ma vie obſcure, relégué dans le fond d'une ville où il y a des gens d'eſprit qui ne s'en ſervent pas, & qui haïſſent ou mépriſent ceux qui s'en ſervent. Mes jours ſeront abrégés par le travail, ſeul bien, ſeul plaiſir que la fortune n'a pu m'ôter; & *Cromvel*, ſeul à qui je donnerai tout ce que j'ai encore à vivre, conſervera la mémoire d'un jeune homme qui fut vieux trop tôt, parce qu'il penſa de trop bonne heure.

Oui, monſieur, j'ai tâché de cultiver les Muſes dès l'âge de ſept ans; & vous pouvez juger combien une étude aſſidue uſe la ſanté d'un enfant. Mais excuſez-moi, ſi je vous entretiens ſi long-temps de choſes ſi peu intéreſſantes. Apprenez-moi donc, je vous prie, ſi je dois continuer mon projet, & ſi vous ne l'avez pas vous-même exécuté. Daignez m'éclairer de vos leçons; j'en ai trop beſoin, & mon zèle eſt trop vif, pour que vous ne m'en donniez pas. Vos lumières pourront me découvrir des obſtacles que je n'ai

pas

pas prévus, ou des beautés que je ne pouvais imaginer. Vous m'animerez dans un travail difficile, vous me montrerez les écueils. Je m'y précipiterais sans vous, & votre génie m'aidera à les franchir. Ne refusez pas, de grace, un jeune homme qui cherche à s'instruire & qui respecte ses maîtres, qui vous aime parce qu'il aime vos ouvrages & que votre ame y est, qui vous doit tout parce que vos écrits lui ont appris à penser.

Je suis, monsieur, avec toute l'estime du cœur, &c.

Clément.

LETTRE III.

Paris, le 5 décembre 1768.

J'AI brisé mes entraves, monsieur; j'ai secoué la poussière classique. Me voici libre, & à peu près heureux à Paris, dans le centre des arts, où j'ai depuis si long-temps desiré de cultiver les lettres. Mais, monsieur, que les arts, les lettres

& le bon goût ont étrangement dépéri dans ce pays ! Que tout ce que j'y vois s'accorde peu avec les idées que je m'étais formées d'après la lecture de nos modèles ! Je me trouve ici comme tombé des nues. Je n'y entends personne, & l'on ne m'y entend point. On me parle de comédies qui font pleurer, & je vois des tragédies qui me font rire. On me dit de travailler dans ce goût là, & je ne sais ce que c'est que ce goût là. Cependant il faudra bien m'y faire, & je commence à entrevoir que cela n'est pas si difficile.

En vérité, monsieur, je ne sais ce qu'on pensera un jour de notre siècle; mais je sais bien moi qu'il ressemble furieusement à celui de *Sénèque* & de *Silius Italicus*. C'est vous qui avez vu finir les beaux jours de notre littérature, & qui nous en avez si long-temps consolés : & vous avez la douleur de ne laisser après vous aucun espoir de nous consoler de votre absence.

Pardonnez, monfieur, cette complainte à un trifte partifan du vieux goût, à un admirateur de vos ouvrages. Il n'eft pas poffible que je m'accoutume jamais à trouver beau ce qui ne le fera jamais qu'à condition que *Molière*, *Racine*, *Boileau* & vous ferez déteftables.

Mais je viens enfin au principal objet de ma lettre, qui eft de vous remercier de la connaiffance que vous m'avez procurée de M. de *la Harpe*. Je n'ai qu'à me louer de fa politeffe & de fes confeils, & fur-tout de la vénération qu'il témoigne pour vous. Il jure par votre nom, comme *Philoctète* jurait par *Hercule*; & je ne doute point qu'il ne rempliffe glorieufement le rôle de *Philoctète*. Il ferait certainement bien en état de s'oppofer au torrent & de combattre les monftres de notre littérature : mais le mal eft trop invétéré; fon exemple vient trop tard, & il ne fera que fe fauver du naufrage général.

Je n'ai pas trouvé les efprits fort pré-

venus en faveur de ma Médée non-magicienne. On me fait mauvais gré d'avoir ôté cette brillante décoration qui fait un si bel effet aux yeux des clercs & du peuple. On me dit aussi que ces évocations magiques de *Longepierre* ne sont pas sans agrément, & qu'après tout, ses vers redeviennent assez bons pour nos oreilles. J'ai eu beau dire, après vous, qu'une femme sorcière ne peut nous toucher ni nous intéresser; que la magie détruit tout l'effet, & rend tout autre personnage que *Médée* ridicule devant elle; que c'est un monstre dégoûtant de tuer ses enfans sans raison, puisqu'elle peut les emmener dans son char: j'ai dit mille autres choses semblables; mais on ne m'en a tenu compte; & dans ce siècle philosophe, j'ai trouve qu'on aimait encore assez les sorcières, sans y croire.

Enfin, monsieur, j'ai remis ma pièce entre les mains de M. *le Kain*, & j'attends son avis pour la lire à messieurs les comédiens assemblés. Je n'en augure pas

un grand fuccès, mais je m'en confolerai en fefant mieux.

Comme mes revenus ne font pas affez confidérables pour vivre ici en fimple fefeur de vers, je cherche à m'y placer un peu honnêtement, ou comme fecretaire ou comme inftituteur dans quelque maifon confidérable. Si par vos connaiffances, monfieur, vous pouviez m'aider dans mes vues, je joindrais cette bonté à celles que vous avez déjà eues pour moi, & ma reconnaiffance vivrait autant que moi-même.

J'ai l'honneur d'être, monfieur, avec l'admiration & l'attachement le plus fincère, &c.

Clément.



LETTRE

De l'ex-Jésuite PAULIAN,

A M. DE VOLTAIRE.

A Avignon, ce 4 de décembre 1765.

MONSIEUR.

IL est bien flatteur pour moi que le plus beau génie de ce siècle veuille bien jeter les yeux sur quelqu'un de mes ouvrages. Je suis fâché que la troisième édition du Dictionnaire que vous demandez ne soit pas encore finie. Dès que ce Dictionnaire, augmenté d'un volume, paraîtra, j'aurai l'honneur de vous en faire hommage: j'espère qu'il sera moins indigne que celui-ci, de vous être présenté. En attendant, je vous prie d'accepter un exemplaire de mon *Traité de paix entre Descartes & Newton.* S'il mérite votre

approbation, je suis assuré qu'il méritera par là même l'immortalité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

Paulian, ancien professeur de physique du collége d'Avignon, de la compagnie de *Jésus*.

LETTRE

De M. THIRIOT,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce vendredi 13 de janvier 1769.

Nec si plura velim, tu dare deneges.

Il n'y a que vous au monde, mon ancien ami, mon honneur & mon soutien, avec qui je puisse prendre l'air & le ton dont je vous écris.

Frontis ad urbanæ descendo præmia.

Il y a deux ans que je paie habituellement les tributs que la vieillesse doit à la nature. L'asthme était mon incommodité dominante & familière; mais un

régime auſtère & une plante que j'ignore & dont je n'uſe plus, mais dont j'ai heureuſement une bonne proviſion, en a fait diſparaître tous les ſymptomes à la fin de l'été. Ma ſanté eſt donc auſſi bonne que je pouvais le ſouhaiter; mais ma petite fortune & mes affaires ſont dans le plus grand dérangement. J'ai payé trois années, de 600 livres chacune, pour remplir les engagemens que j'avais pris pour le mariage de ma fille.

Voici mes revenus : 1200 livres du roi de Pruſſe, dont il ne me reſte que 1000 livres, les 200 livres payant tous les papiers littéraires dont je lève mes extraits, payant auſſi des copies des pièces & autres ouvrages qu'il faut y joindre. Ces 1000 livres du roi de Pruſſe, avec 2600 livres viagères ſur l'hôtel-de-ville, & 400 livres par an ſur M. le comte de *Lauraguais*, me donnaient l'eſpérance de me tirer d'affaire, en payant même mon engagement de 600 livres. Mais une nouvelle charge perpétuelle m'eſt

furvenue par la néceffité de prendre une feconde femme pour me fervir & me fecourir dans mes infirmités.

Vous me fîtes l'amitié de m'écrire, au commencement de 1766, lorfque je vous demandais d'être infcrit fur la feuille de vos bienfaits, que j'avais attendu trop tard; que j'en ferais puni; que j'attendrais; qu'il aurait fallu vous parler de mon grenier dans le temps de la moiffon; que tout le monde avait glané, hors moi, parce que je ne m'étais pas préfenté. Vous me promettiez de réparer ma négligence; vous ajoutiez, de la manière la plus agréable & la plus confolante, que vous m'aimiez comme on aime dans la jeuneffe.

Cela m'a rappelé avec quelle vivacité vous entreprîtes & vous pourfuivîtes, fur la fin de la régence, de faire mettre fur ma tête la moitié de votre penfion, & comme, par vos inftances, M. le duc de *Melun* s'intéreffa au fuccès de ce projet fous le miniftère de M. le duc. Mais

les triftes événemens qui fe fuccédèrent coup fur coup, renverfèrent une fi rare marque d'amitié & de bienfefance, dont la gazette de Hollande fit une mention particulière. C'eft ce qui m'a toujours encouragé de vous dire, s'il en était befoin, comme *Horace* le dit à *Mécène* en lui rappelant fes bienfaits : *Nec fi plura velim, tu dare deneges*; & c'eft ce qui me fefait dire derniérement à table, chez M. le lieutenant-civil, qu'il n'y avait que M. de *Voltaire* à qui je puffe demander avec plaifir, & de qui je puffe recevoir de même.

Je ne vous écrirai point de nouvelles de littérature, parce que je fuis trop plein de petits chagrins domeftiques.



NOTE

Sur M. de Voltaire, & faits particuliers concernant ce grand homme, recueillis par moi (*) pour servir à son histoire, par M. l'abbé du Vernet.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

ŒDIPE, acte I, scène 1.

PUIS-JE ne pas me glorifier d'un titre qui a fait à la fois mon état, ma fortune & le bonheur de ma vie? L'extrait que j'en vais donner, justifiera l'épigraphe que j'ai choisie, & qui pourrait paraître un peu trop orgueilleuse.

La paix de 1748, en rappelant les plaisirs de tout genre dans la ville de Paris, devint l'époque mémorable d'une nouvelle institution de quelques sociétés bourgeoises qui se réunirent pour le seul plaisir de jouer la comédie.

(*) *Le Kain.*

La première fut établie à l'hôtel de *Soyecourt*, au fauxbourg Saint-Honoré; la feconde, à l'hôtel de *Clermont-Tonnerre*, au Marais; la troifième, à l'hôtel de *Jabac*, rue Saint-Méri. C'eft de ce dernier théatre que je fuis le fondateur.

De tous les jeunes gens qui jouiffaient alors de quelque célébrité fur ces différens théatres, & dont quelques-uns fe font fixés dans nos provinces, je fuis le feul qui foit refté à Paris; & c'eft une faveur que je dois plus à ma bonne étoile qu'à la fupériorité de mon talent. Voici comment la chofe eft arrivée.

Le propriétaire de l'hôtel de *Jabac*, forcé de faire des réparations urgentes dans l'intérieur de la falle que nous occupions, nous mit dans la néceffité de demander à meffieurs les comédiens de *Clermont-Tonnerre*, la permiffion de jouer alternativement avec eux fur leur théatre: traité qui fut ftipulé entre eux & nous au mois de juillet 1749, en payant

la

la moitié des frais. Nous y débutâmes par Sidney & George-Dandin.

Il n'eſt pas difficile de ſe figurer que la concurrence de ces deux ſociétés excita dans le public quelques conteſtations, dont le réſultat ne pouvait être favorable aux uns, ſans diminuer de la conſidération dont les autres avaient joui juſqu'alors. On était partagé ſur les talens de meſſieurs *tels & tels*, ſur ceux des demoiſelles *telles & telles*. Les unes étaient plus jolies, plus décentes que les autres; mais ces dernières avaient plus d'uſage du théatre, plus de grace, plus de fineſſe, &c. C'eſt ainſi que le public s'amuſait & prenait parti, ſoit pour meſſieurs de *Tonnerre*, ſoit pour meſſieurs de *Jabac*. Mais qui pourra jamais croire qu'une ſociété de jeunes gens, qui réuniſſait le plaiſir & la décence, pût exciter la jalouſie & les plaintes des grands chantres de *Melpomène?*

Le crédit de ces derniers nous fit fer-

mer notre théatre ; & ce fut un prêtre janséniste qui en obtint la réhabilitation. M. l'abbé de *Chauvelin*, conseiller-clerc au parlement de Paris, daigna s'intéresser pour des élèves contre leurs maîtres, & nous fit jouer le Mauvais riche, comédie nouvelle en cinq actes & en vers, de M. d'*Arnaud*. La pièce eut peu de succès, au jugement de la plus brillante assemblée qu'il y eût alors à Paris. C'était au mois de février 1750.

M. de *Voltaire* y fut invité par l'auteur ; & soit indulgence pour M. d'*Arnaud*, soit pure bonté pour les acteurs, qui s'étaient donné toute la peine imaginable pour faire valoir un ouvrage faible & sans intérêt, ce grand homme parut assez content, & s'informa scrupuleusement qui était celui qui avait joué le rôle de l'*Amoureux*. On lui répondit que c'était le fils d'un marchand orfèvre de Paris, lequel jouait la comédie pour son plaisir, mais qui aspirait réellement à en faire son état. Il témoigna à M. d'*Arnaud* le

desir de me connaitre, & le pria de m'engager à l'aller voir le surlendemain.

Le plaisir que me causa cette invitation fut encore plus grand que ma surprise ; mais ce que je ne pourrais peindre, c'est ce qui se passa dans mon ame à la vue de cet homme, dont les yeux étincelaient de feu, d'imagination & de génie. En lui adressant la parole, je me sentis pénétré de respect, d'enthousiasme, d'admiration & de crainte; j'éprouvais à la fois toutes ces sensations, lorsque M. de *Voltaire* eut la bonté de mettre fin à mon embarras, en m'ouvrant ses deux bras, & en *remerciant Dieu d'avoir créé un être qui l'avait ému & attendri en proférant d'assez mauvais vers.*

Il me fit ensuite plusieurs questions sur mon état, sur celui de mon père, sur la manière dont j'avais été élevé, & sur mes idées de fortune. Après l'avoir satisfait sur tous ces points, & après ma part d'une douzaine de tasses de chocolat mêlangé avec du café, seule nourriture de

M. de *Voltaire* depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures après midi, je lui répondis, avec une fermeté intrépide, que je ne connaissais d'autre bonheur sur la terre que de jouer la comédie; qu'un hasard cruel & douloureux me laissant le maître de mes actions, & jouissant d'un petit patrimoine d'environ sept cents cinquante livres de rente, j'avais lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce & le talent de mon père, je ne perdrais rien au change, si je pouvais un jour être admis dans la troupe des comédiens du roi.

“ Ah, mon ami! s'écria M. de *Voltaire*, ne prenez jamais ce parti là; croyez-moi, jouez la comédie pour votre plaisir, mais n'en faites jamais votre état. C'est le plus beau, le plus rare, le plus difficile des talens; mais il est avili par des barbares & proscrit par des hypocrites. Un jour la France estimera votre art; mais alors il n'y aura plus de *Baron*, plus de *le Couvreur*, plus

de *Dangeville.* Si vous voulez renoncer à votre projet, je vous prêterai dix mille francs pour commencer votre commerce, & vous me les rendrez quand vous pourrez. Allez, mon ami, revenez me voir vers la fin de la femaine; faites bien vos réflexions, & donnez-moi une réponfe pofitive.„

Etourdi, confus, & pénétré jufqu'aux larmes, des bontés & des offres généreufes de ce grand homme que l'on difait avare, dur & fans pitié, je voulus m'épancher en remerciemens. Je commençai quatre phrafes, fans pouvoir en terminer une feule. Enfin, je pris le parti de lui faire ma révérence en balbutiant; & j'allais me retirer, lorfqu'il me rappela pour me prier de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avais déjà joués. Sans trop examiner la queftion, je lui propofai, affez mal-adroitement, de lui déclamer le grand couplet de Guftave, au fecond acte. *Point, point de Piron*, me dit-il avec une voix tonnante

& terrible ; *je n'aime pas les mauvais vers ; dites-moi tout ce que vous ſavez de Racine.*

Je me ſouvins heureuſement qu'étant au collége de Mazarin, j'avais appris la tragédie entière d'Athalie, après avoir entendu répéter nombre de fois cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer. Je commençai donc la première ſcène, en jouant alternativement *Abner* & *Joad.* Mais je n'avais pas encore tout-à-fait rempli ma tâche, que M. de *Voltaire* s'écria auſſi-tôt avec un enthouſiaſme divin : *Ah ! mon dieu ! les beaux vers ! Ce qu'il y a de bien étonnant, c'eſt que toute la pièce eſt écrite avec la même chaleur, la même pureté, depuis la première ſcène juſqu'à la dernière, c'eſt que la poéſie en eſt par-tout inimitable. Adieu, mon cher enfant*, ajouta-t-il en m'embraſſant, *je vous prédis que vous aurez la voix déchirante, que vous ferez un jour les plaiſirs de Paris ; mais ne montez jamais ſur un théatre public.*

Voilà le précis le plus vrai de ma première entrevue avec M. de *Voltaire*. La feconde fut plus décifive, puifqu'il confentit, après les plus vives inftances de ma part, à me recueillir chez lui comme fon penfionnaire, & à faire bâtir au-deffus de fon logement un petit théatre où il eut la bonté de me faire jouer avec fes nièces & toute ma fociété. Il ne voyait qu'avec un déplaifir horrible qu'il nous en avait coûté jufqu'alors beaucoup d'argent pour amufer le public & nos amis.

La dépenfe que cet établiffement momentané caufa à M. de *Voltaire*, & l'offre défintéreffée qu'il m'avait faite quelques jours auparavant, me prouva d'une manière bien fenfible, qu'il était auffi généreux & auffi noble dans fes procédés que fes ennemis étaient injuftes, en lui prêtant le vice de la fordide économie. Ce font des faits dont j'ai été le témoin. Je dois encore un autre aveu à la vérité: c'eft que M. de *Voltaire* m'a non-feulement aidé de fes confeils pendant plus

de six mois, mais qu'il m'a défrayé pendant ce temps; & que depuis que je suis au théatre, je puis prouver avoir été gratifié par lui de plus de deux mille écus. Il me nomme aujourd'hui son *grand acteur*, son *Garrick*, son *enfant chéri*. Ce sont des titres que je ne dois qu'à ses bontés pour moi; mais ceux que j'adopte au fond de mon cœur, sont ceux d'un *élève respectueux & pénétré de reconnaissance.*

Pourrais-je n'être pas affecté d'un sentiment aussi respectable, puisque c'est à M. de *Voltaire* seul que je dois les premières notions de mon art, & que c'est à sa seule considération que M. le duc d'*Aumont* a bien voulu m'accorder mon ordre de début au mois de septembre 1750.

Il est résulté de ces premières démarches que, par une persévérance à toute épreuve, je suis enfin, au bout de dix-sept mois, parvenu à surmonter tous les obstacles de la ville & de la cour, & à me faire inscrire sur le tableau de mes-

ſieurs les comédiens du roi, au mois de février 1752.

Quiconque voudra bien lire tous ces détails, en obſerver la filiation, reconnaîtra que je ſuis loin de reſſembler à ces cœurs ingrats qui rougiſſent d'un bienfait, & qui, pour conſommer leur ſcélérateſſe, calomnient indignement leurs bienfaiteurs. J'en ai connu plus d'un de cette eſpèce à l'égard de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin des vols qui lui ont été faits par des gens de toutes ſortes d'états. Il a plaint les uns, mépriſé tacitement les autres, mais jamais il n'a tiré vengeance d'aucun. Les libraires, qu'il a prodigieuſement enrichis par les différentes éditions de ſes ouvrages, l'ont toujours déchiré publiquement; mais il n'y en a pas un ſeul qui ait oſé l'attaquer en juſtice, parce que tous avaient tort.

M. de *Voltaire* eſt toujours reſté fidelle à ſes amis. Son caractère eſt impétueux; ſon cœur eſt bon: ſon ame eſt compatiſſante & ſenſible. Modeſte au ſuprême

degré sur les louanges que lui ont prodigué les rois, les gens de lettres, & le peuple réuni pour l'entendre & l'admirer. Profond & juste dans ses jugemens sur les ouvrages d'autrui, rempli d'aménité, de politesse & de graces dans le commerce civil, inflexible sur les gens qui l'ont offensé; voilà son caractère dessiné d'après nature.

On ne pourra jamais lui reprocher d'avoir attaqué le premier ses adversaires; mais après les premières hostilités commises, il s'est montré comme un lion sorti de son repaire, & fatigué de l'aboiement des roquets qu'il a fait taire par le seul aspect de sa crinière hérissée. Il y en a quelques-uns qu'il a écrasés en les courbant sous sa patte majestueuse; les autres ont pris la fuite.

Je lui ai entendu dire mille fois qu'il était au désespoir de n'avoir pu être l'ami de *Crébillon*; qu'il avait toujours estimé son talent plus que sa personne; mais qu'il ne lui pardonnerait jamais d'avoir refusé d'approuver Mahomet.

Je ne dirai rien de la ſublimité de ſes talens en tout genre. Il n'en eſt aucun où il n'ait répandu beaucoup d'érudition, de grace, de goût & de philoſophie. Du reſte, c'eſt à l'Europe entière à faire ſon éloge. Ses ouvrages répandus d'un pole à l'autre, ſont des matériaux ſuffiſans pour l'entreprendre. Heureux celui qui ſaura les apprécier, & parler dignement d'un homme auſſi célèbre & auſſi rare! Tout le monde connaît ſa facilité pour écrire; mais perſonne n'a vu ce dont mes yeux ont été les témoins pour ſa tragédie de Zulime.

Son ſecretaire avait égaré, ou brûlé comme brouillon inutile, le cinquième acte de cette tragédie. M. de *Voltaire* le refit de nouveau en très-peu de temps, & ſur de nouvelles idées qui lui furent ſuſcitées par les circonſtances.

Je lui ai vu faire un nouveau rôle de *Cicéron* dans le quatrième acte de Rome ſauvée, lorſque nous jouâmes cette pièce au mois d'auguſte 1750, ſur le théâtre

de madame la duchesse *du Maine*, au château de Sceaux. Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique & de plus enthousiaste que M. de *Voltaire* dans ce rôle. C'était, en vérité, *Cicéron* lui-même tonnant de la tribune aux harangues sur le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs & de la religion. Je me souviendrai toujours que madame la duchesse *du Maine*, après lui avoir témoigné son étonnement & son admiration sur ce nouveau rôle qu'il venait de composer, lui demanda quel était celui qui avait joué le rôle de *Lentulus Sura*, & que M. de *Voltaire* lui répondit : *Madame, c'est le meilleur de tous.* Ce pauvre hère qu'il traitait avec tant de bonté, c'était moi-même ; & ce n'était pas ce qui flatta le plus les marquis, les comtes & les chevaliers, dont j'étais alors le camarade.

Je ne finirai point cet article sans citer encore quelques anecdotes qui sont à ma connaissance, & qui serviront peut-être

à

à donner encore quelques idées particulières du caractère de M. de *Voltaire*.

Personne n'ignore qu'à la mort du célèbre *Baron*, ainsi qu'à la retraite de *Beaubourg*, l'emploi tragique & comique de ces deux grands comédiens fut donné à *Sarrasin*, qui ne suivait alors que de bien loin les traces de ses maîtres. C'est ce qui lui attira une assez bonne plaisanterie de M. de *Voltaire*, lorsque ce dernier le chargea du rôle de *Brutus* dans la tragédie de ce nom. On répétait la pièce au théatre; & la mollesse de *Sarrasin* dans son invocation au dieu *Mars*, le peu de fermeté, de grandeur & de majesté qu'il mettait dans le premier acte, impatienta tellement M. de *Voltaire*, qu'il lui dit avec une ironie sanglante : *Monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls Romains, & qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : Ah ! bonne Vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie.*

Il résulta de ce nouveau genre de donner des leçons, que *Sarrasin* n'en fut ni plus vigoureux ni plus mâle, parce que ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étaient en lui, & qu'il ne fut vraiment bon acteur que dans les choses pathétiques. Il ignorait l'art de peindre les passions avec énergie. On ne lui vit jamais l'ame de *Mithridate*, ni la noblesse d'*Auguste*.

L'on connaît la célébrité que mademoiselle *Dumesnil* s'était acquise dans le rôle de *Mérope*, & qu'elle a constamment soutenue pendant vingt ans; cette même célébrité ne fut cependant pas à l'abri du sarcasme de M. de *Voltaire*. Lorsqu'il fit répéter Mérope pour la première fois, il trouvait que cette fameuse actrice ne mettait ni assez de force ni assez de chaleur dans le quatrième acte, quand elle invective *Polifonte*. *Il faudrait*, lui dit mademoiselle *Dumesnil*, *avoir le diable au corps, pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. Eh, vraiment oui, mademoiselle*, lui répondit M. de

Voltaire, c'eſt le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts. Je crois que M. de *Voltaire* diſait alors une grande vérité.

Il était un jour queſtionné ſur la préférence que les uns accordaient à mademoiſelle *Dumeſnil* ſur mademoiſelle *Clairon*, & ſur l'enthouſiaſme que cette dernière excitait, au grand regret de celle qui lui avait ſervi de modèle. Ceux qui tenaient encore au vieux goût, prétendaient que pour attacher l'ame, la remuer & la déchirer, *il fallait avoir*, comme mademoiſelle *Dumeſnil*, *de la machine à Corneille*, & que mademoiſelle *Clairon* n'en avait point. *Elle l'a dans la gorge*, s'écria M. de *Voltaire* : & la queſtion fut jugée.

Une très-jeune & jolie demoiſelle, fille d'un procureur au parlement, jouait avec moi le rôle de *Palmire* dans Mahomet, ſur le théatre de M. de *Voltaire*. Cette aimable enfant, qui n'avait que quinze ans, était fort éloignée de pou-

voir débiter avec force & énergie les imprécations qu'elle vomit contre son tyran. Elle n'était que jeune, jolie & intéressante : aussi M. de *Voltaire* s'y prit-il à son égard avec plus de douceur ; & pour lui remontrer combien elle était éloignée de la situation de son rôle, il lui dit : " Mademoiselle, figurez-vous
„ que Mahomet est un imposteur, un
„ fourbe, un scélérat, qui a fait poi-
„ gnarder votre père, qui vient d'em-
„ poisonner votre frère, & qui, pour
„ couronner ses bonnes œuvres, veut
„ absolument coucher avec vous. Si tout
„ ce petit manége vous fait un certain
„ plaisir, ah ! vous avez raison de le mé-
„ nager comme vous faites ; mais pour
„ le peu que cela vous répugne, voici,
„ mademoiselle, comme il faut vous y
„ prendre. „

Alors M. de *Voltaire*, répétant lui-même cette imprécation, donna à cette pauvre innocente, rouge de honte & tremblante de peur, une leçon d'autant plus précieuse

qu'elle joignait le précepte à l'exemple. Elle devint par la suite une actrice très-agréable.

En 1755, étant aux Délices, près de Genève, dans la maison que M. de *Voltaire* venait d'acquérir du procureur général *Tronchin*, je devins le dépositaire de l'Orphelin de la Chine, que l'auteur avait fait d'abord en trois actes, & qu'il nommait ses *magots*. C'est en conférant avec lui sur cet ouvrage, d'un caractère noble & d'un genre aussi neuf, qu'il me dit : " Mon ami, vous avez les inflexions
„ de la voix naturellement douces, gar-
„ dez-vous bien d'en laisser échapper
„ quelques-unes dans le rôle de *Gengis*.
„ Il faut bien vous mettre dans la tête
„ que j'ai voulu peindre un tigre qui,
„ en caressant sa femelle, lui enfonce
„ ses griffes dans les reins. Si vos ca-
„ marades trouvent quelques longueurs
„ dans le cours de l'ouvrage, je leur
„ permets de faire des coupures ; ce sont
„ des citoyens qu'il faut quelquefois sa-

„ crifier au falut de la république ; mais „ faites enforte que l'on en ufe modéré- „ ment, car les faux connaiffeurs font „ fouvent plus à craindre pour ces fortes „ de changemens, que ceux qui font „ bonnement ignorans. „

Après mon départ de Ferney, au mois d'avril 1762, M. de *Voltaire* eut la fantaifie de faire jouer fur fon petit théâtre fa tragédie de l'Orphelin de la Chine. Le libraire *Cramer* s'était exercé avec M. le duc de *Villars* fur le rôle de *Gengis*. Il n'y a perfonne qui ne foit inftruit de la prétention de ce grand feigneur, pour bien enfeigner à jouer la comédie. Auffi fit-il de fon élève *Cramer* un froid & plat déclamateur ; & c'eft ce dont M. de *Voltaire* ne tarda pas à s'appercevoir. Dès la première répétition, il fentit plus que jamais que l'on pouvait être en même temps duc, bel efprit, & le fils d'un grand homme ; mais que ni l'un ni l'autre de ces titres ne donnait du talent pour exercer les beaux arts, des connaiffances

pour les approfondir, & du goût pour les bien juger.

M. de *Voltaire* ſe mit à perſiffler ſon *Cramer*, & promit de le tourmenter juſqu'à ce qu'il eût changé ſa diction. Le fidelle Genevois fit des études incroyables, pour oublier tout ce que ſon maître lui avait appris, & revint au bout de quinze jours à Ferney, pour répéter de nouveau ſon rôle avec M. de *Voltaire*, qui s'appercevant d'un grand changement, s'écria avec joie à madame *Denis*: *Ma nièce, Dieu ſoit loué! Cramer a dégorgé ſon duc.*

Depuis plus de trente ans l'on n'avait pas encore vu de cabale auſſi forte que celle qui s'éleva contre M. de *Voltaire* à la première repréſentation de la tragédie d'Oreſte (ſi toutefois l'on en excepte celle qui fut faite contre Adélaïde du Gueſclin) ſifflée depuis cinq heures juſqu'à huit. Cependant la plus ſaine partie du public, celle dont le jugement ſeul demeure, parce qu'il eſt impartial, l'em-

portait de temps en temps ſur les fanatiques de *Crébillon*, & témoignait alors ſa ſatisfaction par les acclamations les moins ſuſpectes. C'eſt dans ces momens de tranſport & d'ivreſſe, que M. de *Voltaire* s'élançant à mi-corps de ſa loge, ſe mit à crier de toutes ſes forces : *Applaudiſſez, applaudiſſez, braves Athéniens; c'eſt du Sophocle tout pur.*

Cette franchiſe & cette admirable préſence d'eſprit caractériſaient à chaque heure du jour l'homme unique dont nous avons recueilli quelques anecdotes. En voici une qui le montre tel que la nature l'avait formé, c'eſt-à-dire, vif, éloquent, & toujours philoſophe.

En 1743, à la troiſième ou quatrième repréſentation de Mérope, M. de *Voltaire* fut frappé d'un défaut de dialogue dans les rôles de *Polifonte* & d'*Erox*. De retour de chez madame la marquiſe *du Châtelet*, où il avait ſoupé, il rectifia ce qui lui avait paru vicieux dans cette ſcène du premier acte, fit un paquet de

fes corrections, & donna ordre à fon domeftique de les porter chez le fieur *Paulin*, homme très-eftimable, mais acteur très-médiocre, & qu'il élevait, difait-il, à la brochette, pour jouer les tyrans. Le domeftique obferva à fon maître qu'il était plus de minuit, & qu'à cette heure il lui était impoffible de réveiller M. *Paulin*. *Va, va*, lui repliqua l'auteur de Mérope, *les tyrans ne dorment jamais.*

DÉCLARATION

De M. DE VOLTAIRE *au* ROI DE PRUSSE, *remife de fa main au miniftre de Sa Majefté à Francfort*, 1753.

JE fuis mourant; je protefte devant DIEU & devant les hommes, que n'étant plus au fervice de Sa Majefté le roi de Pruffe, je ne lui fuis pas moins attaché, ni moins foumis à fes volontés, pour le peu de temps que j'ai à vivre.

Il m'arrête à Francfort pour le livre de fes poéfies, dont il m'avait fait préfent

Je reſte en priſon juſqu'à ce que le livre revienne de Hambourg. J'ai rendu au miniſtre de Sa Majeſté Pruſſienne à Francfort, toutes les lettres que j'avais conſervées de Sa Majeſté, comme des marques chères des bontés dont elle m'avait honoré. Je rendrai à Paris toutes les autres lettres qu'il pourra me redemander.

Sa Majeſté veut ravoir un contrat qu'elle avait daigné faire avec moi : je ſuis aſſurément prêt à le rendre comme tout le reſte; & dès qu'il ſera retrouvé, je le rendrai ou le ferai rendre. Cet écrit, qui n'était point un contrat, mais un pur effet de la bonté du roi, ne tirant à aucune conſéquence, était ſur un papier de la moitié plus petit que celui que d'*Arget* porta de ma chambre à l'appartement du roi à Potſdam. Il ne contenait autre choſe que des remerciemens de ma part, de la penſion dont Sa Majeſté me gratifiait avec la permiſſion du roi mon maître, de celle qu'il accordait à ma nièce après ma mort, & de la croix & de la clef de chambellan.

Le roi de Pruſſe avait daigné mettre au bas de ce petit feuillet, autant qu'il m'en ſouvient : *Je ſigne de grand cœur le marché que j'avais envie de faire, il y a plus de quinze ans.* Ce papier, abſolument inutile à Sa Majeſté, à moi, au public, ſera certainement rendu dès qu'il ſera retrouvé parmi mes autres papiers. Je ne peux ni ne veux en faire le moindre uſage. Pour lever tout ſoupçon, je me déclare criminel de lèſe-majeſté envers le roi de France mon maître, & le roi de Pruſſe, ſi je ne rends le papier à l'inſtant qu'il ſera entre mes mains.

Ma nièce, qui eſt auprès de moi dans ma maladie, s'engage ſous le même ſerment, à le rendre ſi elle le retrouve. En attendant que je puiſſe avoir communication de mes papiers à Paris, j'annulle entiérement ledit écrit; je déclare ne prétendre rien de Sa Majeſté le roi de Pruſſe, & je n'attends rien, dans l'état cruel où je ſuis, que la compaſſion que doit ſa grandeur d'ame à un homme mourant;

qui avait tout facrifié & qui a tout perdu pour s'attacher à lui, qui l'a fervi avec zèle, qui lui a été utile, qui n'a jamais manqué à fa perfonne, & qui comptait fur la bonté de fon cœur. Je fuis obligé de dicter, ne pouvant écrire. Je figne avec le plus profond refpect, la plus pure innocence, & la douleur la plus vive,

Voltaire.

LES J'AI VU,

Attribués fauffement à M. DE VOLTAIRE, *& qui le firent mettre à la Baftille, fous la régence, en* 1716.

TRISTES & lugubres objets,
J'ai vu la Baftille & Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre, & mille prifons pleines
De braves citoyens, de fideles fujets:
J'ai vu la liberté ravie,
De la droite raifon la règle pourfuivie:
J'ai vu le peuple gémiffant
Sous un rigoureux efclavage:

J'ai

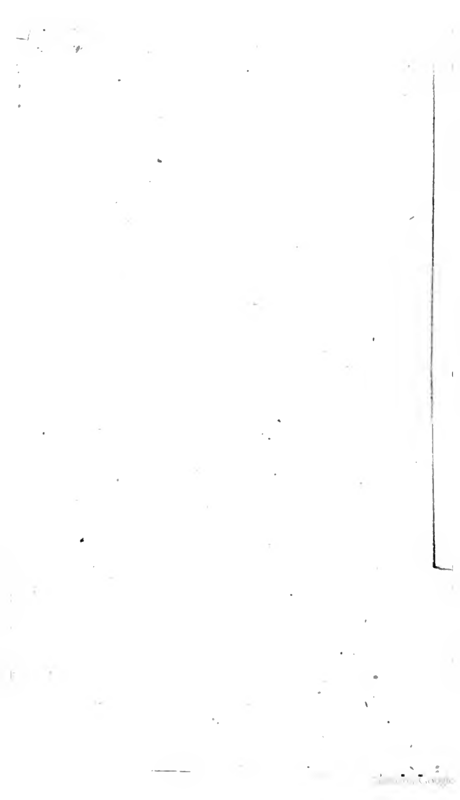
J'ai vu le foldat rugiffant,
Crever de faim, de foif, de dépit & de
rage :
J'ai vu les fages contredits,
Leurs remontrances inutiles :
J'ai vu des magiftrats vexer toutes les
villes
Par des impôts crians & d'injuftes édits :
J'ai vu fous l'habit d'une femme (*)
Un démon nous donner la loi ;
Elle facrifia fon Dieu, fa foi, fon ame,
Pour féduire l'efprit d'un trop crédule
roi :
J'ai vu dans ce temps redoutable,
Le barbare ennemi (**) de tout le genre
humain,
Exercer dans Paris, les armes à la main,
Une police épouvantable :
J'ai vu les traitans impunis :
J'ai vu les gens d'honneur perfécutés,
bannis :

(*) Madame de *Maintenon*.
(**) M. d'*Argenfon*.

J'ai vu même l'erreur en tous lieux triomphante,
La vérité trahie, & la foi chancelante:
J'ai vu le lieu ſaint avili:
J'ai vu Port-royal démoli:
J'ai vu l'action la plus noire
Qui puiſſe jamais arriver;
L'eau de tout l'Océan ne pourrait la laver,
Et nos derniers neveux auront peine à la croire;
J'ai vu dans ce ſéjour par la grace habité,
Des ſacriléges, des profanes
Remuer, tourmenter les mânes
Des corps marqués au ſceau de l'immortalité.
Ce n'eſt pas tout encore: j'ai vu la prélature
Se vendre, ou devenir le prix de l'impoſture:
J'ai vu les dignités en proie aux ignorans:
J'ai vu les gens de rien tenir les premiers rangs:
J'ai vu de ſaints prélats devenir la victime

Du feu divin qui les anime.
O temps ! ô mœurs ! j'ai vu dans ce siècle
maudit
Ce cardinal, l'ornement de la France,
Plus grand encor, plus saint qu'on ne
le dit,
Ressentir les effets d'une horrible vengeance :
J'ai vu l'hypocrite honoré :
J'ai vu, c'est tout dire, le jésuite adoré :
J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda, par vengeance, à nos desirs ardens :
J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt
ans.

FIN.






BIBLIOTECA